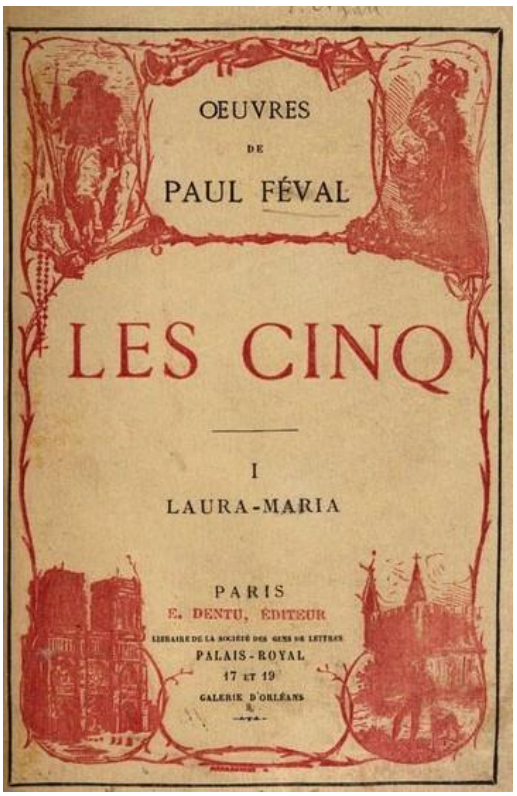
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Paul Féval fils

LES CINQ

Tome I – Laura-Maria

Le Figaro – 1875
Paris, E. Dentu – 1875

Table des matières

PROLOGUE LA PRINCESSE-MARQUISE 5

I MARIAGE EN DOUBLE EXPÉDITION 6
II LAURA-MARIA 12
III DEUX COUSINS 20
IV LA ROBE GRISE 29
V PER LA SANTITA DEL SACRAMENTO 37
VI DEUX CENT SOIXANTE-DIX JOURS 40
VII RÈGLEMENTS DE COMPTES 47
VIII EXTRAITS AUTHENTIQUES 52
IX FÊTE ORIENTALE 57
X VOL D'UN JOYAU 65
XI NUIT MYSTÉRIEUSE 72
XII LES CERISES NOIRES 124
XIII EXTRAIT D'UN RAPPORT DE POLICE 135

I DÉCLARATIONS ET TÉMOIGNAGES 139
II RÉSUMÉ GÉNÉRAL 142
III RAPPORT 142
IV ÉCHO DU JOURNAL « LE CORSAIRE » 146

PREMIÈRE PARTIE Laura-Maria 148

I UN MYSTÈRE DE PARIS 149
II INTÉRIEUR DE CAPITALISTE 157
III LA MÉMOIRE DU PÈRE PREUX 166
IV TONNEAU 174
V LE SAUT DE LOUP 183

VI DANS LA MASURE 192
VII GALANTUOMO 201
VIII PRINCESSE CARLOTTA 210
IX LE CLOU 218
X INVENTAIRE DE FIQUET, N° 5 222
XI JOSEPH CHAIX 226
XII TOILETTE DU MATIN 235
XIII LES BIENS DE LA MARQUISE 243
XIV SAVTA SÉDUITE 251
XV M. CHANUT 255
XVI CAPITAINE BLUNT 264
XVII Nos 2, 3, 4 273
XVIII LE SOUPER 282
XIX GRANDEUR DE TORTICOLIS 291
XX LA SECONDE HISTOIRE 299
XXI SUITE DE LA SECONDE HISTOIRE 308
XXII LA PAILLASSE D'ARREGUI 317
XXIII LA MINIATURE 325
XXIV DEUX INVITATIONS 335
XXV SALON DE 1867. – PORTRAIT DE Mme L. DE V. ... 343
XXVI LES QUARANTE ANS DE LA MARQUISE 348
XXVII UN MIRACLE 352
XXVIII ADRESSES DE LETTRES 356
XXIX COMMENCEMENT DE LA CONSULTATION 360
XXX SUITE DE LA CONSULTATION 369
XXXI L'ÉCUSSON DE TRÉGLAVE 374
XXXII SELF-INFLUENCE 378

XXXIII LA LETTRE MIRACULEUSE 383
XXXIV UN OU DEUX ESPRITS ?..... 388
XXXV TOUTE-PUISSANCE DE DOMENICA 397
XXXVI LAURE, LA FRANÇAISE ET MADAME MARION407
XXXVII FIN DE LA CONSULTATION..... 418
XXXVIII SURPRISES..... 422
À propos de cette édition électronique..... 428

PROLOGUE

LA PRINCESSE-MARQUISE

I

MARIAGE EN DOUBLE EXPÉDITION

Au mois de Mai 1844, mourut, à Paris, un vieil homme immensément riche, qui portait sans bruit un nom des plus illustres.

Il possédait, en Valachie, toute une population de paysans serbes et tziganes qui cultivaient ses domaines, vastes comme un royaume, mais il vivait, seul et triste, dans une toute petite chambre d'un vieil hôtel, situé rue Pavée, au Marais.

Bien des gens croyaient qu'il était seulement un maigre locataire dans cette maison quasi-royale, cousine du Louvre, et qu'un Valois avait fait bâtir, au XVI^{e} siècle, pour le fils de la plus charmante créature qui ait été jamais la maîtresse d'un roi.

On l'appelait le bonhomme Michel, tout court, mais ses lettres de décès invitèrent l'élite du faubourg Saint-Germain aux « convoi, service et enterrement du haut et puissant prince Michel Paléologue. »

C'était, ce bonhomme, le descendant direct des empereurs d'Orient.

Peu de jours avant sa mort, une autre cérémonie avait réuni une demi-douzaine de témoins dans sa chambre à coucher.

Il y avait là un Courtenay de la branche grecque, deux Comnène, un Lusignan et un Rohan. Deux évêques, dont l'un appartenait au rite catholique grec et l'autre à l'Église catholique romaine, étaient présents, revêtus de leurs habits pontificaux.

Chacun de ces deux prélats avait son autel, muni de toutes choses nécessaires à la célébration de la messe. Celui du Grec, qui n'était rien moins que le patriarche Théodose Ghika, frère du dernier souverain valaque et archevêque-primat de Bucharest, avait des ornements magnifiques ; l'autre autel, fourni à grands frais, mais d'objets neufs, disait que les accessoires du culte romain entraient pour la première fois dans la maison de l'héritier des empereurs.

Il s'agissait d'un mariage à bénir entre une jeune fille de seize ans, Domenica, princesse Paléologue, et un homme de trente ans à peu près, Giammaria (Jean-Marie) Sampietri, marquis de Sampierre.

Le bonhomme Michel était le grand-père de Domenica et lui laissait la presque totalité de son énorme fortune. Sa propre fille, Michela Paléologue, princesse d'Aleix, assistait la jeune mariée en qualité de mère.

La princesse Michela n'avait jamais vu sa nièce avant ce jour. Quand elle voulut donner le baiser à son père en arrivant, le bonhomme la tint à distance de toute la longueur de son bras et dit à voix basse :

— Je ne vous ai pas pardonné, madame.

— Mon père, dit la princesse Michela, je suis veuve et Carlotta, mon unique enfant est bien malade : ayez pitié de moi.

Cette fois, elle n'obtint même pas de réponse.

La brouille entre le père et la fille venait de ceci : Quinze ans auparavant, Michela s'était mariée à un prince qui ne plaisait pas au bonhomme.

Ce vieux Valaque n'était ni méchant ni bon, mais il ne voulait rien changer à son testament, qui était fait.

Domenica, au contraire, accueillit sa tante inconnue à bras ouverts ; on eût dit qu'elle voulait la consoler à force de caresses.

C'était une rose d'Orient que cette chère Domenica, jolie et belle à la fois. Elle avait l'adolescence épanouie des vierges du soleil levant. Les richesses de sa taille dénonçaient déjà la femme, tandis que son sourire, tout plein encore de joies enfantines, éclairait la maison triste comme un rayon du matin.

Domenica avait pour témoins de son mariage un Comnène et le fils aîné de la duchesse Junot d'Abrantès qui sortait aussi, par les femmes, de souche impériale grecque.

Giammaria de Sampierre avait de son côté le Moldave Courtenay et Rohan-Rohan de Hongrie. Il était, en outre, assisté par un très jeune homme, seul membre de sa famille : Giambattista, comte Pernola, des marquis de Sampietri de Sicile.

Il sera beaucoup parlé de ce jeune homme dans notre histoire.

Le marquis de Sampierre, nous devons le dire tout de suite, était presque aussi riche que sa fiancée et beau comme elle était belle. Sa tête avait la noble régularité du type florentin. Parfois, dit-on, la lame manque dans ces superbes fourreaux d'Italie.

Il passait pour un jeune cavalier de conduite irréprochable. Il était doux, froid, réservé jusqu'à la timidité et très-savant.

Ses yeux, qui avaient l'éclat du cristal, ne soutenaient pas bien le regard.

Ce joli petit comte Pernola, son cousin, baissait aussi les paupières volontiers, mais c'était pour mieux voir.

Le 17 mai 1844, au premier coup de la deuxième heure, M^gr^ l'archevêque patriarche de Bucharest commença sa messe devant l'autel grec. Domenica et le marquis de Sampierre y furent mariés selon le rite schismatique.

Tout de suite après l'*Ite missa est*, le prélat s'approcha du lit où Michel Paléologue s'était tenu sur son séant, et lui dit en prenant congé, car sa tâche était accomplie :

— Ami, vous êtes chrétien et vous priez Dieu chaque jour de vous pardonner vos offenses comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensé. En mourant, votre

fils aîné Constantin a laissé une pauvre orpheline : c'est le sang des empereurs.

— C'est le fruit du péché, rectifia le vieillard inflexible.

— Cette jeune Laura-Maria est, dit-on, bien belle et dans une position indigne de vous.

Le bonhomme répondit, avec colère, cette fois :

— Que m'importe cela ? Je viens de marier la fille légitime de mon second fils à l'homme le plus riche qui soit en Europe !

Il y eut une nuance de pitié dans le soupir du prélat qui se retira sans rien ajouter.

À onze heures, l'autre prélat, M^gr^ l'évêque de Sinope (***in partibus infidelium***) monta à l'autel catholique pour consacrer de nouveau l'union des jeunes époux.

Quand la seconde messe fut finie, le bonhomme Michel dit aux mariés :

— Dans le monde entier, il n'y a personne de si riche que vous. Michela reste pauvre parce qu'elle m'a désobéi. Au cas où quelqu'un viendrait vous implorer, disant : « Je suis le bâtard ou la bâtarde de Paléologue », fermez l'oreille et la main. C'est péché de soutenir le péché. Adieu. Voyagez pendant un mois. Quand vous reviendrez, je vous aurai fait de la place ici-bas.

Ayant ainsi parlé, il se retourna vers sa ruelle.

Le lendemain, il n'y avait plus que lui dans la grande maison vide.

Huit jours après, le 25 mai, un médecin fut introduit dans la chambre à coucher du bonhomme.

C'était la première fois qu'il recevait pareille visite.

Et c'était le médecin des morts.

Au convoi, très-simple, mais suivi par bon nombre d'équipages armoriés où il n'y avait personne, une jeune fille de quinze ans, remarquablement belle, marchait à pied derrière le char.

Elle portait le grand deuil, mais elle ne pleurait pas.

Un homme de tournure grave l'accompagnait.

Le vieux valet de Paléologue la salua tristement.

Parmi les curieux qui regardaient passer le cortège, il y en eut deux ou trois pour reconnaître en elle la jeune somnambule Maria-Laura et son « cornac », le docteur Philippe Strozzi.

II

LAURA-MARIA

Cette petite fille qui suivait le convoi solitaire du prince Michel était juste du même âge que l'heureuse Domenica. Elle était aussi belle que Domenica : plus belle. Au-dessus de Domenica, elle avait en outre l'intelligence et la volonté.

Son enfance avait été misérable ; sa jeunesse était la bataille de celles qui vivent d'aventures.

Elle faisait le métier de somnambule auprès d'un docteur de hasard qui la traitait avec un respect théâtral devant sa clientèle, mais qui la battait dans le tête-à-tête.

Qui l'avait battue, du moins, beaucoup et longtemps, jusqu'à un certain jour où la petite, sans récriminer ni se plaindre, le mordit d'un coup de stylet entre les deux yeux.

Le docteur garda la cicatrice toute sa vie et ne battit plus jamais.

À l'époque du mariage de Domenica et de M. le marquis de Sampierre, Laura et son docteur Strozzi donnaient des consultations à Paris où la beauté remarquable de la jeune somnambule commençait à produire son effet.

Depuis lors, M. et M^me^ de Sampierre voyageaient.

Strozzi abandonna son cabinet et se mit à voyager aussi, les suivant pas à pas avec sa pupille.

M. de Sampierre, véritable marquis de Carabas, avait son palais dans chaque ville principale d'Italie.

Les Strozzi, eux, logeaient partout à l'auberge.

Mais au bout de quelques jours invariablement, un bruit naissait qui établissait de mystérieux rapports entre le palais de M. de Sampierre et l'auberge des Strozzi.

On disait que l'opulente marquise et la pauvre somnambule avaient dans leurs veines le même illustre sang, et que, de fait, sinon de droit, cette belle Laura-Maria était aussi une princesse Paléologue.

Un peu plus de deux ans après l'étrange cérémonie que nous avons décrite aux premières lignes de ce prologue vers la fin d'août 1846, les Sampierre et Strozzi étaient à Milan ; les Sampierre installés royalement au palais Sampietri, avec leurs nombreux domestiques et le joli petit comte Pernola qui ne les quittait pas plus que leur ombre ; les Strozzi campés à l'hôtel des ***Trois Anglais***, avec un gros garçon du pays basque, à la fois compère et valet, qui répondait au nom de François Preux et qu'on payait tous les trente-deux du mois.

Cela ne le maigrissait pas : il avait ses industries.

C'était le matin. L'hôtel des Trois Anglais, que vous chercheriez en vain dans le ***Guide du voyageur en Italie***,

est une pauvre bicoque, ouvrant ses fenêtres sur une ruelle du quartier populaire de San Lorenzo.

Le Strozzi était déjà debout et arpentait la chambre étroite en fumant sa cigarette, mais Laura-Maria dormait encore. Sur sa couche presque indigente, un rayon oblique éclairait la splendeur de sa beauté.

Elle était encore plus merveilleusement jolie que belle, et l'harmonie exquise de ses traits souriait comme un délicieux rêve dans les masses de ses cheveux qui baignaient l'oreiller.

Quelquefois la physionomie parle, même dans le sommeil. Celle de Laura-Maria se taisait. Le regard, en la contemplant, percevait seulement cette saveur que dégage tout chef-d'œuvre.

La porte s'ouvrit sans qu'on eût frappé. La taille courte et replète de François Preux, le valet, se montra sur le seuil. Il portait un paquet assez volumineux sous son bras.

— C'est pour tantôt, dit-il en déposant le paquet sur une table. Le petit comte Pernola est un malin singe. Il offre cent louis pour l'affaire de la cathédrale, deux cents pour le coup de couteau, et cent mille francs à Paris, dans trois mois, si tout va bien. Comme cela, notre Maria aura toujours un petit morceau de la fortune de ses pères.

— Et les deux messieurs de Tréglave ? demanda Strozzi.

— Une paire de beaux gars, ceux-là ! répondit Preux qui se frotta les mains. Et amoureux ! Ça fait plaisir à voir ! Dès ce matin, le vicomte Jean était déjà à rôder autour du palais Sampietri, et son jeune frère M. Laurent est installé ici en face, derrière ses rideaux pour regarder la fenêtre de notre Maria. Le plus drôle, c'est qu'ils s'accusent mutuellement de folie. C'est Castor et Pollux pour l'amitié, mais ça ne les empêche pas de se chamailler. Laurent de Tréglave demande à son frère où peut le mener un pareil amour pour une femme mariée et surveillée par un tas de millions qui vous ont des yeux !… Le vicomte Jean riposte en disant : Je ne veux pas que tu épouses une aventurière, une somnambule…

— Tu n'as pas parlé au vicomte Jean ? interrompit Strozzi.

— Si fait ! Il faut bien que je prenne mes gages quelque part : Il m'a donné le portrait de Victor-Emmanuel sur une pièce de vingt francs.

— Pourquoi faire ?

— Pour porter un poulet à la jolie marquise, parbleu !

— L'as-tu remis ?

— Oui, au Pernola, comme les autres. Et voilà pourquoi la chose est pour ce soir, puisque j'ai porté la réponse de M^me^ la marquise à ce benêt de vicomte Jean.

— La réponse était de Pernola ?

— Naturellement… La marquise y promet d'assister, ce soir, au salut de la cathédrale, voilée ***a maschera***, robe grise garnie de dentelles noires. Vous pouvez visiter.

Strozzi dénoua le paquet qui contenait une élégante toilette de femme en taffetas gris-perle avec des volants de point noir de Chantilly.

— Va déjeuner, dit-il. C'est bien joué, tu auras ta part :

François Preux sortit.

Quand le docteur se retourna vers le lit, la belle jeune fille était éveillée. Elle regardait la robe qui était élégante et parisienne au suprême degré. Ses yeux brillaient.

— Je rêvais justement de cela, murmura-t-elle, et de Laurent.

Strozzi se mit à rire.

Laura-Maria sauta hors de sa couche, arrangea en un tour de main le magnifique désordre de ses cheveux et passa la robe. Ce fut rapide comme un escamotage.

— Quelle comédienne tu ferais ! pensa tout haut le docteur.

C'était un garçon d'une trentaine d'années, l'air grave et portant haut : un assez beau charlatan à la douzaine. Mais vous en avez tant vu tout le long du boulevard que j'aurais honte de vous attarder à lire cette vulgaire photographie.

Maria, à la bonne heure ! Il me faudra vous la peindre dix fois plutôt qu'une, en buste, en pied, de face et de profil. Ce n'était pas, celle-ci, la femelle de Fontanarose ; c'était l'arme vivante et choisie : la femme de combat qui, toute bardée de vaillance, de cruauté et de beauté, taille sa route dans la foule, comme le mineur éventre le roc.

Elle était déjà debout devant la pauvre glace qui pendait à la muraille nue. Elle se regardait avec une naïve admiration et sa voix trembla légèrement pendant qu'elle disait :

— Je voudrais que Laurent me vît ainsi !

— L'aimes-tu ? demanda Strozzi qui fronça le sourcil.

Au lieu de répondre elle dit en souriant :

— Et c'est cette lourde fille du Danube, cette Domenica qui est marquise et princesse ! Moi je ne suis que belle !

En prononçant ce dernier mot, elle se retourna, rayonnant un charme si puissant que Strozzi devint pâle et resta comme ébloui.

— L'aimes-tu ? répéta-t-il en baissant la voix malgré lui.

Elle garda encore le silence. Sa prunelle éclatait, limpide et dure comme le diamant.

— Je suis fou ! murmura Strozzi, tu n'aimes que toi et tu fais bien. Parlons affaires : Je vais t'apprendre ton rôle de ce soir, si tu veux.

— Je sais mon rôle, répliqua cette fois la belle fille. Je ne dormais pas, j'ai entendu. Je hais Domenica parce qu'elle m'a fait l'aumône.

Tout à coup, elle prêta l'oreille. Un pas montait l'escalier.

La riche toilette fut dépouillée avec la même rapidité féerique, et pendant que le docteur la serrait vivement, Maria passa la jupe courte et la simple basquine qui étaient son négligé ordinaire du matin.

Elle était de celles qui gagnent à tout changement et qu'on s'émerveille de trouver plus jolies, toujours, soit qu'on les couvre de parures, soit qu'on emprisonne sous l'humble cotonnade le miracle de leur beauté.

On frappa timidement. Maria s'assit sur le pied de son lit et ajouta tout bas :

— Je hais aussi Jean de Tréglave.

— Pourquoi ? demanda Strozzi.

— Parce que je l'aurais peut-être aimé.

Elle reprit en élevant la voix :

— Entrez, Laurent de Tréglave. ***Je dors***.

Un jeune homme à la physionomie ouverte et loyale, franchit aussitôt le seuil. Il serra la main du docteur et baisa celle de Maria avec un respect ému. Celle-ci dit :

— Nous nous occupions de vous. Le docteur me reproche d'avoir sans cesse la même pensée… ne m'interrompez pas : je suis lucide. Votre frère Jean est menacé d'un grand danger. Si vous faites tout ce que je vais vous ordonner, vous le sauverez. Avez-vous confiance en moi ?

Laurent de Tréglave, qui avait pâli terriblement, mit la main sur son cœur, et répondit :

— Comme en Dieu !

III

DEUX COUSINS

Ce même jour, vers cinq heures de l'après midi, M. le comte Pernola tenait compagnie à M. le marquis de Sampierre, son riche cousin, dans le cabinet de travail de ce dernier. C'étaient deux jolis italiens, aux yeux brillants comme des billes de jais, à la peau blanche et lustrée, et coiffés tous les deux de soie noire. Vous eussiez dit qu'il y avait du vernis sur leurs sourcils.

On ne compte pas en Europe beaucoup de familles qui puissent le disputer à ces Sampietri pour la noblesse et la richesse. Ils portent dans leurs armoiries les clefs de Saint-Pierre, parce qu'ils descendent en directe ligne (disent-ils) du prince des apôtres. Leurs domaines couvrent la Sardaigne, le pays de Catane, en Sicile, le royaume de Naples et les États de l'Église.

Le père de M. le marquis s'était fait naturaliser français en 1820 lors de la révolution du Piémont. La branche à laquelle appartenait Pernola était restée sicilienne.

M. le marquis avait un peu plus de trente ans. Son visage était sérieux et doux. Il avait grand air, mais à la façon d'Italie, qui sent toujours un peu son théâtre. Au premier coup d'œil, vous l'eussiez pris pour un homme d'intelligence supérieure et de vaste volonté. Au second,

je ne sais trop. L'éclat de son regard gênait et inquiétait. Son vaste front sonnait le vide.

M. le comte atteignait à peine sa vingtième année. Il était plus sérieux encore et plus doux. On l'avait pris plus d'une fois en sa vie pour une gentille fillette bien sage, déguisée, je ne sais pourquoi, en cavalier. Au séminaire de Rome, où il avait étudié pour être abbé, il possédait, au dire de plusieurs, une excellente réputation de candeur et de mignonne austérité. D'autres, il est vrai, prétendaient qu'on l'avait expulsé pour coquinerie.

En ce misérable monde, la calomnie s'attaque ainsi aux natures les plus angéliques.

Malgré son âge encore si tendre, ce cher petit comte Giambattista Pernola était le guide, le conseiller, le mentor, en un mot, de son grand cousin le marquis. Il le menait par le bout du nez, mais avec un religieux respect. Il avait ce redoutable don d'humilité qui, à la longue, transforme les domestiques en maîtres.

Le cabinet du marquis, large salle à l'ameublement sévère, restait froid malgré la brûlante chaleur qui régnait au dehors. Par les interstices des rideaux rabattus, on apercevait les beaux arbres d'un jardin.

Tout un côté du caractère du maître était révélé par les objets qui l'entouraient : un grand piano, chargé de musique savante dont les cahiers laissaient lire çà et là les noms de Reicha, de Porpora et de S. Bach, un bureau couvert de livres de philosophie, de mathématiques et de médecine, des instruments de physique, une statuette ébauchée, une toile sur son chevalet, présentant

l'esquisse d'un portrait de la marquise, avec un petit enfant dans ses bras.

Sur trois côtés de la pièce, une bibliothèque régnait ; deux pupitres à hauteur d'homme soutenaient des atlas ouverts : l'un de géographie, l'autre d'anatomie, et une énorme sphère céleste tournait son pivot entre les deux croisées. Une portière à demi soulevée laissait voir l'intérieur d'une chapelle.

Le comte Pernola, en costume de ville élégant et même assez coquet, était assis auprès du piano. Il tenait à la main une lettre dépliée et semblait la lire fort attentivement. M. de Sampierre se promenait de long en large, vêtu d'une dalmatique de velours noir qui était sa robe de chambre. Il s'arrêtait de temps en temps, soit devant la statuette, soit devant le portrait, donnant un coup d'ébauchoir à l'une, un coup de pinceau à l'autre. Quand sa route le rapprochait du piano, il frappait quelques accords et prenait le soin de les noter ensuite religieusement.

Un bruit d'éclats de rire monta du jardin. M. le marquis entr'ouvrit les rideaux d'une croisée et vit un spectacle charmant. Domenica toute brillante de jeunesse et de gaieté jouait avec son fils, le petit comte Roland qui riait dans ses atours enfantins. Ils étaient tous les deux, la mère et son baby, sur une miniature de char valaque avec ses quatre roues égales et sa barre d'avant-train peinte en rouge, où une belle fille aux cheveux noirs, enveloppée dans une mousseline flottante, jouait le rôle du cocher, crânement posée en équilibre. Deux poneys-

bijoux trainaient au galop cet équipage sur le sable d'une longue allée.

Et la marquise Domenica, serrant dans ses bras son ***bambino*** tout rose criait, plus divertie que le Jésus lui-même :

— Galope, Phatmi ! n'aie pas peur !

M. de Sampierre soupira et regarda le ciel.

— Dieu m'a comblé ! murmura-t-il. Dans l'art comme dans la science, je suis un maître. Fortune sans pareille, noblesse sans rivale, la plus adorable des femmes…

— J'ai lu, dit le joli comte Pernola.

— Et le modèle des amis ! acheva M. de Sampierre d'un ton pénétré.

Pernola reprit de sa douce voix qui eût fait les délices de la chapelle Sixtine :

— Je ne vois rien de mal dans cette lettre.

M. de Sampierre eut un sourire et répondit :

— À votre âge, Battista, vous ne pouvez lutter de pénétration avec moi.

— Quand même je vivrais cent ans, répliqua le comte, je resterais toujours votre inférieur. Je vous demande la permission de parler avec franchise, Giammaria : vous avez eu tort de soustraire cette lettre. Ma chère, ma noble cousine ne mérite pas vos soupçons.

M. de Sampierre vint s'asseoir auprès de lui. Il prit la lettre qui était signée Michela, princesse d'Aleix, et lut à haute voix :

« Chère Domenica,

« Je n'ai plus que vous, Dieu m'a pris ma pauvre petite Carlotta ; je vous aime comme si vous étiez ma fille. J'ai passé près de vous quinze jours bien heureux, et pourtant, j'ai emporté de votre maison une inquiétude : votre mari est jaloux… »

— C'est le tort que vous avez, interrompit Pernola avec une certaine sécheresse : le grand tort !

M. de Sampierre lui adressa un signe de tête caressant.

— Vous êtes un généreux cœur, Battista, dit-il, mais Mme la princesse d'Aleix en sait plus long que vous. Elle écrit comme une femme. Moi, je comprends sa pensée secrète à travers les lignes. Écoutez seulement.

Il continua sa lecture :

« Votre mari est jaloux. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il ne peut voir en vous qu'une jeune fille portant un enfant dans ses bras. Éveillez-vous, devenez femme, aimez celui qui a droit à votre amour, et le bonheur entrera dans votre maison. »

— Ce sont des mots ! fit Pernola qui haussa les épaules. Comment Domenica ne vous aimerait-elle pas ? Y a-t-il au monde un homme plus digne que vous d'être aimé ?

M. de Sampierre replia la lettre et la serra dans son portefeuille.

— Ma supériorité me fait peur quelquefois ! murmura-t-il noblement.

Il ajouta d'un air soucieux :

— Et encore, M^me^ la princesse d'Aleix paraît ignorer l'existence de ce Jean de Tréglave !

— Que vous importe celui-là ! s'écria le petit comte avec une colère très-bien jouée, j'ai interrogé les anciens valets de Paléologue, car mon dévouement pour vous me conduit à des actes indignes de mon caractère ; j'ai interrogé Phatmi, la Tzigane, qui était autrefois la bonne de Domenica et qui est maintenant sa première femme de chambre ; j'ai interrogé le serbe Pétraki, mari de Phatmi, et qu'ai-je appris ? Rien ! Le prince Michel habitait à Vienne le palais Esterhazy. Les fenêtres du consulat de France donnaient sur les jardins du palais. Les deux fils du consul, qui était M. de Tréglave, regardaient jouer l'enfant, et l'enfant leur souriait quelquefois. Elle avait dix ans ! Et depuis lors, rien.

M. de Sampierre tenait maintenant les yeux baissés, et ses sourcils étaient contractés violemment.

— Domenica devrait m'adorer, dit-il après un silence, accordez-vous cela ?

— Certes.

— Eh bien ! elle ne m'adore pas… je crains cet homme.

— Un gentillâtre ! s'écria Pernola, un Jean de Tréglave ! un employé d'ambassade qui n'a pas le sou !

— Je l'ai trouvé à Rome au lendemain de notre mariage, prononça lentement le marquis. Je suis allé à Naples, je l'y ai trouvé. J'ai quitté l'Italie. Quinze jours après notre arrivée à Genève, j'ai lu son nom sur le registre de l'hôtel de Berghes. Alors j'ai traversé d'un temps toute l'Allemagne, j'ai acheté le palais de Kaunitz, à Dresde, et j'ai rencontré cet homme dans ma rue, avant même d'en avoir fini avec mes tapissiers. J'ai vendu mon palais ; j'ai voulu fuir jusqu'à Bucharest ! J'avais pour prétexte mon désir de visiter les domaines de Paléologue. Je m'embarquai à Vienne sur le Danube : cet homme m'attendait au passage à Pesth. Je m'arrêtai, puis je changeai de route : je gagnai Venise par Triest. C'était hier cela ! je me trouvai face à face avec lui devant le tombeau de Catherine Bornaro… Je suis très-brave, personne ne l'ignore…

— Pas un mot de plus ! interrompit le petit comte. Je vous mépriserais si l'idée vous était venue jamais de croiser l'épée avec ce hobereau !

— L'idée ne m'en est pas venue, répondit franchement M. de Sampierre, puisque me voici à Milan. Mais je crois avoir montré assez de patience, et s'il me poursuit jusqu'à Milan, malheur à lui !

On gratta à la porte. Un grand garçon portant le costume serbe entra. Il tenait à la main un plat de vermeil.

— Qu'est-ce, Pétraki ? demanda le comte.

— Une lettre pressée pour le maître.

M. de Sampierre la prit et l'ouvrit. Aussitôt que son regard eut touché la première ligne, il pâlit.

— Va, dit-il à Pétraki. Fais atteler. Mon cousin Pernola va sortir.

Puis, se tournant vers le comte, il ajouta d'une voix tremblante :

— Avez-vous remarqué la robe que portait hier madame la marquise de Sampierre ?

— Taffetas gris, dentelles noires, répondit Pernola d'un air innocent : une merveille d'élégance ! Ma cousine l'avait reçue le matin même de Paris.

— Saviez-vous que madame la marquise eût assisté hier aux vêpres de la cathédrale ?

— Non, mais qu'importe cela ? Et pourquoi vais-je sortir, s'il vous plaît ?

— Connaissez-vous… ou croyez-vous que vous pourriez trouver sur-le-champ un homme sûr ?

— Quel genre d'homme sûr ?

— Le vicomte Jean de Tréglave est ici, dit M. de Sampierre à voix basse, au lieu de répondre.

— J'ai l'homme, dit Pernola froidement.

Le marquis lui tendit la main et reprit :

— Le salut de la cathédrale est à huit heures. Avez-vous le temps de prendre vos mesures ?

— J'ai le temps. Mais souvenez-vous de ceci : L'agneau n'est pas complice du loup qui rôde autour de la bergerie, Domenica est pure comme les anges de Dieu. Vous êtes mon parent, mon ami, mon bienfaiteur et mon maître ; je vous appartiens, Giammaria, contre l'univers entier, mais n'attaquez jamais votre femme, car je la défendrai !

— Même contre moi, Battista ?

— Même contre vous !

M. de Sampierre l'attira sur sa poitrine et l'y pressa en murmurant :

— Cœur d'or !

Puis il ajouta :

— Prenez deux hommes plutôt qu'un, et fournissez-leur de bonnes armes.

IV

LA ROBE GRISE

Le jour allait déjà baissant dans les jardins de Sampietri. Domenica, fatiguée de jouer, s'était assise sous un platane et berçait le petit Roland endormi. Phatmi, la belle tzigane aux formes masculines, à la lèvre ombragée de duvet, se couchait sur l'herbe aux pieds de sa maîtresse.

Domenica était jolie comme les petits Amours qui voltigent parmi les fleurs dans les tableaux du temps de Louis XV. Sur ce front d'enfant aux blancheurs rosées il n'y avait pas place pour la pensée du mal. Ce qui frappait en elle, c'était une mollesse gracieuse et un peu ennuyée, avec cette candeur d'espèce particulière qui se rencontre, dit-on, au sérail. C'est le repos absolu et l'ignorance profonde, enveloppés dans cette ouate morale qui a nom l'inertie.

Volontiers eussiez-vous pris cette chère Domenica pour la sœur aînée du petit qui souriait entre ses bras.

M. de Sampierre aurait donné beaucoup pour savoir ce qu'elle disait à Phatmi, qui l'écoutait d'un air distrait. Il était à son poste, M. le marquis, derrière les rideaux, interrogeant d'un œil avide le mouvement paresseux et lent des lèvres de Domenica, dont les beaux yeux se fermaient à demi.

S’il avait su !... Entre ces fraîches lèvres un nom passait : justement le nom qu’il redoutait le plus !

Domenica disait, mais en réprimant une légère envie de bâiller qu’elle avait :

— C’est danser que j’aimerais : je n’ai jamais été au bal ; à quoi me sert d’être si riche ? Mon cousin Pernola ne doit pas bien danser, mais Jean de Tréglave, par exemple !…

— Est-ce que vous pensez à lui quelquefois, maîtresse ? demanda Phatmi, qui souriait bonnement.

— Oui, quelquefois. Je m’amusais mieux dans ce grand jardin d’Esterhazy quand il était à sa fenêtre avec Laurent. Je n’ai plus revu Laurent, mais le vicomte Jean nous suit partout. Je crois qu’il est amoureux de moi.

Cette fois, elle bâilla tout à fait. La Tzigane garda le silence. Domenica reprit :

— Elle est donc bien malheureuse, cette Laura-Maria ? Il faudra lui porter encore de l’argent. Princesse Michela dit qu’elle est peut-être ma cousine. J’ai perdu la lettre où Michela me recommandait d’aimer beaucoup, beaucoup M. de Sampierre… Tiens, voilà que je pense à danser !

Ses paupières battaient.

— Et au vicomte Jean ? murmura Phatmi, qui riait tout à fait.

— Oui, balbutia Domenica dont la tête charmante se renversa sur son épaule : justement. Je n'ose pas demander à M. de Sampierre qu'il me mène au bal. Ce serait drôle de le voir danser, lui M. de Sampierre…

Elle dormait. Pétraki se montra sous les arbres. Il était depuis peu le mari de la grande Phatmi, et il avait la taille voulue pour cela.

— Ce soir, dit-il, à l'Arène, il y a course de carrosses aux flambeaux. La Domenica s'y amuserait comme une reine !

M. de Sampierre n'était plus à la croisée. Il avait repris sa promenade de long en large et relisait la lettre que Pétraki lui avait remise tout à l'heure. Elle était d'une écriture de femme et disait :

« Marquis, tu es plus vieux que tes trente-cinq ans. Le sais-tu ? Ta femme avait hier, aux vêpres du Dôme, une délicieuse robe de Paris : l'as-tu vue seulement, toi qui ne vois rien ? La marquise remettra cette robe pour venir au salut, ce soir, parce que le vicomte Jean lui a dit : elle vous va bien. »

Huit heures sonnant, M. de Sampierre traversait à pied la place de la cathédrale, appuyé sur le bras du comte Pernola. Ils marchaient lentement, le nez dans leurs manteaux. La nuit était tout à fait tombée.

— Le bonheur de ma cousine Domenica, disait le comte, doit susciter bien des jalousies. Toutes les femmes voudraient être à sa place. Ce n'est qu'une lettre anonyme.

— Vous avez beaucoup de bonté, Battista, répliqua le marquis. Je crois, en effet, que la position de M^me^ la marquise excite quelque envie, et il y a de quoi ; je suis calme, très-calme ; je vais juger par mes yeux.

— Je parie, s'écria Pernola en s'arrêtant brusquement, que ma noble cousine est en ce moment à la maison, souriant au sommeil de son cher enfant !

— Il se peut, Battista. Je l'espère. Entrons et nous verrons.

Les sons de l'orgue, passant à travers les hautes fenêtres, arrivaient jusque sur la place. Les deux cousins franchirent le seuil et aussitôt que Pernola eut offert l'eau bénite, M. de Sampierre se prosterna sur les dalles avec une majestueuse humilité.

Il admettait la grandeur de Dieu comme étant supérieure même à la sienne propre, mais il pensait que le ciel devait lui tenir compte de cette concession, et sa prière sous-entendait invariablement cette pensée :

« Seigneur, quittez, s'il vous plaît, vos autres occupations pour m'écouter, car je suis M. le marquis de Sampierre. Vous ne pouvez me faire ni plus riche, ni plus noble, ni plus savant, ni plus grand, ni plus beau ; mais c'est égal, Seigneur, je n'ai point d'orgueil et me voici agenouillé comme le premier venu, pour entretenir les bonnes relations qui existent entre vous et moi. »

L'immense église de marbre était éclairée fort inégalement et les nefs latérales restaient presque vides, pendant qu'un noyau compacte se pressait aux environs du

chœur où la Congrégation chantait le salut. Autour de cette foule pieuse, des curieux allaient et venaient, comme toujours en Italie. Là-bas, chacun fait un peu comme M. de Sampierre et met quelque chose dans son oraison : des rendez-vous, par exemple. Dieu est si bon enfant, là-bas !

Les deux cousins faisaient en vérité contraste avec la frivole apparence des promeneurs qui entouraient la Congrégation. M. de Sampierre, pénétré des bontés qu'il avait pour l'Éternel, se drapait dans son recueillement de première classe, et Pernola le suivait, si fervent et si doux qu'il lui poussait une auréole autour du front.

— Battista, dit le marquis en approchant du chœur, ayez la bonté de regarder à droite pendant que je veillerai à gauche.

— C'est pour vous obéir, Giammaria, répondit l'excellent petit comte, ni vous ni moi, nous ne verrons rien.

Ils regardèrent tous les deux. Le marquis ne vit rien, en effet, mais Pernola avait l'œil d'Italie, bien supérieur, quoi qu'on dise, à l'œil américain. Du premier coup, il distingua les profils d'un cavalier de grande taille, dissimulé dans l'ombre d'un pilier, dans la nef transversale où est le tombeau de Médicis.

C'était un beau jeune homme et un solide gaillard. L'élégante sévérité de sa mise le dénonçait français. Il attendait, adossé au marbre de la colonne et semblait rêver. Il était immobile comme une statue.

Pernola sourit, mais non point dans sa barbe, car il avait la joue plus lisse que Ganymède. Il garda pour lui la satisfaction sincère qu'il éprouvait en reconnaissant que ce beau cavalier était bien le vicomte Jean de Tréglave.

Mais il fallait deux personnages pour la comédie complotée. La dame manquait encore.

— Je n'ai rien vu, dit M. de Sampierre, et vous ?

Pernola répondit :

— Je vous l'avais dit d'avance, j'étais certain de ne rien voir.

M. de Sampierre l'eût embrassé de bon cœur.

— Me voilà qui espère malgré moi… commença-t-il.

— Vous savez, interrompit Pernola, je tiens toujours mon pari. J'ai foi aux anges, moi !…

Il s'arrêta si brusquement que le marquis eut un choc.

Une femme sortait de l'ombre qui emplissait le bas-côté. Sa démarche était timide et toute gracieuse. Un voile épais lui couvrait le visage. Elle portait une de ces robes chiffonnées à la parisienne et qui se reconnaissent si bien, surtout quand on est loin de Paris. La robe était en taffetas gris avec des volants de dentelle noire.

M. de Sampierre pesa avec force sur le bras de Pernola, qui demanda innocemment :

— Qu'avez-vous, mon cousin ?

Le marquis ne répondit pas tout de suite. Sa poitrine râlait et il avait les yeux d'un fou.

— Ne la voyez-vous pas ? balbutia-t-il enfin : c'est elle ! je le jurerais !

Le petit comte fit mine de suivre le regard du marquis et courba la tête. Il peignait le découragement.

En dépassant le pilier, la robe grise toucha du doigt ses lèvres, à travers son voile. Le vicomte Jean se redressa. Il y avait dans sa pose nouvelle un doute et un étonnement.

La robe grise alla s'agenouiller près du tombeau de Médicis. Les lueurs de l'autel l'effleuraient. M. de Sampierre dit pour la seconde fois :

— C'est elle ! J'en suis sûr !

Il avait peine à se soutenir.

Le bon petit comte semblait plus malheureux que lui.

Au bout d'une minute, la robe grise se releva et marcha vers la porte latérale, ouverte à gauche du chœur. Un second signe avait été échangé entre elle et le vicomte Jean, qui s'ébranla enfin.

Ce fut lui qui donna l'eau bénite.

— Courez ! s'écria le marquis dont les doigts convulsifs s'incrustèrent dans la chair de Pernola : Courons !

— À quoi bon ? demanda ce dernier.

— Donnez vos ordres sur-le-champ ! je le veux !

— Ils sont donnés.

— Pouvez-vous répondre… ?

— Je réponds de tout ! interrompit Pernola avec résolution. Je ne croyais pas ; Dieu sait même que je doute encore, malgré le témoignage de mes yeux ! mais vous avez ordonné, j'ai obéi ; tout est réglé : Celui qui vient de tremper ses doigts dans le bénitier est un homme mort.

En ce moment, la robe grise sortait de la cathédrale et le vicomte Jean disparaissait derrière elle.

V

PER LA SANTITA DEL SACRAMENTO

Quand le vicomte Jean de Tréglave fut hors de l'église, il vit la femme voilée qui glissait rapidement sous les lueurs du gaz et qui était déjà à plus de vingt pas de lui.

Elle allait dans la direction de la place des Tribunaux, mais elle tourna court au coin de la rue étroite et tortueuse qui passe derrière le Théâtre-Roi, pour conduire au Casino des marchands.

Dans cette rue, sous le premier réverbère, une voiture stationnait, dont la portière était ouverte.

Un instant, le réverbère éclaira vivement la robe grise qui courait tout éperdue et qui se lança dans la voiture.

Ce mouvement fit flotter le voile.

Jean de Tréglave ralentit sa course, comme si un doute fût entré en lui.

Mais juste à ce moment, et comme il passait devant une noire allée, il tomba, frappé d'un coup de stylet à la hauteur du cœur, par derrière.

Une voix sortit de la nuit, et dit :

— *Per la santita del sacramento !* (Pour la sainteté du mariage.)

Et la porte de l'allée se ferma.

La rue était déserte.

La voiture où la robe grise venait d'entrer n'avait pas bougé. Pendant une minute, Jean de Tréglave resta couché en travers de la rue, immobile et baigné dans son sang.

Au bout de ce temps, le cocher de la voiture, gros homme qui ressemblait fort à François Preux, le valet du ménage Strozzi, descendit de son siège, vint s'agenouiller auprès du corps du vicomte Jean, et dit après lui avoir tâté la poitrine :

— En voilà un qui a la vie dure !

— Il n'est pas mort ? demanda-t-on dans le carrosse.

Ce n'était pas une voix de femme.

En effet, le docteur Strozzi sauta sur le pavé au moment où quelques passants tournaient l'angle de la place des Tribunaux pour s'engager dans la rue.

Derrière lui, Laura-Maria sortit aussi de la voiture, où il ne restait plus rien que la robe grise, pliée avec soin dans le coffre.

Maria était maintenant vêtue de noir.

Quand les passants approchèrent, ils trouvèrent le docteur et Laura-Maria donnant les premiers soins. Un

peu de foule vint, sortant on ne sait d'où, à l'odeur du sang, mais l'émotion ne fut pas très-grande, parce que ce n'était après tout que du sang français.

On aida à transporter le blessé dans la voiture, qui prit au pas le chemin de l'hôtellerie où logeaient les frères Jean et Laurent de Tréglave.

VI

DEUX CENT SOIXANTE-DIX JOURS

M. de Sampierre et le comte Pernola étaient restés dans l'église, à la même place. Au bout de quelques instants, le marquis se dirigea en silence vers la porte latérale par où la robe grise et Jean de Tréglave étaient sortis.

Le marquis prit et donna l'eau bénite avant de passer le seuil.

Mais une fois dehors, il fut obligé de s'appuyer au bras de Pernola. Tout son corps tremblait.

— Je vous prie de regarder pour moi, Battista, dit-il : je n'y vois plus.

— Je ne les aperçois ni l'un ni l'autre, répliqua le comte : ils ont eu tout le temps de s'éloigner.

— C'est vrai ! fit le marquis en un gémissement. Rentrons.

Le comte appela un brougham de place.

M. de Sampierre tomba sur le dur coussin et y resta sans mouvement.

— Au palais Sampietri ! ordonna Pernola.

— Auparavant, murmura M. de Sampierre, je voudrais voir l'homme mort.

Mais il se reprit aussitôt et ajouta :

— Non ! il faut que je m'assure de mon malheur. Rentrons.

On aurait pu l'entendre, un instant après, marmotter les versets latins du ***De profundis***, à l'intention de « l'homme mort. »

Et quand ce fut fini, il demanda :

— Vous pensez qu'on ne l'aura pas manqué, Battista ?

Pernola l'entourait de soins doux et presque féminins, mais cela ne l'empêchait pas de prendre ses précautions.

— Ne songez plus à ce malheureux, dit-il, son crime a été d'inquiéter un homme tel que vous, et, rien que pour cela, il a mérité son sort.

— Croyez-vous donc encore, s'écria M. de Sampierre, que Domenica n'est pas coupable ?

Pernola lui baisa la main et répondit :

— Souvenez-vous de mes paroles : Je crois qu'elle est à la maison, souriant au sommeil de son cher enfant.

Il faisait mieux que croire, il était sûr. Aussi, ajouta-t-il dans la perfidie de son apparente candeur :

— Si vous m'objectiez qu'elle a eu tout le temps de rentrer et de changer de costume, je vous répondrais…

— Je n'objecterai rien, fit M. de Sampierre qui était fort abattu. Que Dieu me pardonne si je me suis trompé ! J'achèterai pour cinq cents louis de messes à l'intention de ce malheureux jeune homme. On ne peut faire davantage, même pour un ami.

Ils arrivaient au palais. Aucune question ne fut adressée au concierge ni aux domestiques, mais ceux-ci virent bien que le regard de leur maître était fou.

Parvenu à la porte de l'appartement de sa femme, M. le marquis entra sans frapper.

La chambre à coucher était vide. Dans la ***nutriceria***, il n'y avait que Mitza, la seconde femme de chambre, veillant sur le sommeil du petit Roland.

Ce fut le cher Pernola qui trembla, cette fois, sur ses jambes, tant sa surprise était profonde. Domenica n'était pas là. Où pouvait être Domenica ?

M. de Sampierre se tenait droit et froid. Sa main désigna la porte d'un geste roide. Pernola sortit précipitamment.

Mitza joignit les mains et tomba sur ses genoux ; et en effet le visage de son maître était effrayant à voir.

— Ne me tuez pas ! supplia-t-elle.

M. de Sampierre la releva et lui mit dans la main une pleine poignée de pièces d'or.

Mitza sauta de joie, mais elle dit :

— Pour or ni pour argent, je ne parlerai mal de la Paléologue !

— Elle est sortie ? demanda M. de Sampierre.

— Oui, avec Phatmi.

— Pourquoi est-elle sortie ?

— Eh bien ! elle s'ennuyait comme à l'ordinaire, pauvre agneau ! Elle voudrait tant se divertir et danser comme les autres. Ce n'est pas péché d'aller à l'Arène voir la course des carrosses.

— Elle était sortie hier déjà ?

— Pour faire ses dévotions : y a-t-il du mal à cela ?

— Non, certes. Quelle robe avait-elle, ce soir ?

Mitza fut reprise de toute sa terreur et répéta :

— Quelle robe ?

— Sa robe d'hier ? fit le marquis en insistant : la robe qui est arrivée de Paris ?

Mitza tomba à genoux.

— Je ne sais rien sur la robe ! s'écria-t-elle. Je vous en fais serment, ce n'est pas moi qui ai volé la robe !

M. de Sampierre n'avait plus d'argent sur lui. Il arracha la bague de diamant qui étincelait à sa main droite et la passa au doigt de Mitza stupéfaite.

Pernola attendait dans le cabinet. Il avait peur. L'absence de la marquise était pour lui une énigme. Il se précipita au-devant de M. de Sampierre quand celui-ci rentra.

— Ce n'est peut-être rien, dit-il, je vous supplie de ne pas juger sur les apparences.

M. de Sampierre le repoussa. Il semblait avoir recouvré quelque calme, mais sa pâleur était livide.

— Ce n'est rien, en effet, prononça-t-il très-bas. Il est juste qu'elle se divertisse. Je veux qu'elle danse, Battista, c'est de son âge.

Battista écoutait bouche béante, comme un homme qui croit rêver.

M. de Sampierre traversa la chambre pour gagner sa chapelle où il s'agenouilla. Il resta ainsi longtemps, priant et se frappant la poitrine.

Quand il se releva, il gagna son bureau d'un pas grave.

— C'est à Paris qu'on danse, reprit-il, Battista, nous irons à Paris.

Et comme le jeune comte cherchait en vain réponse à ces étranges paroles, M. de Sampierre poursuivit en fixant sur lui ses yeux qui rayonnaient un morne éclat :

— Elle dansera. Dieu m'a parlé. La robe a été volée. Elle dansera tant qu'elle voudra. Raisonnons. C'est hier

seulement qu'ils ont pu se voir. Aujourd'hui, quand même ce serait elle, cette femme de la cathédrale, vous savez bien que le temps leur aurait manqué pour mal faire.

Il trempa sa plume dans l'encre et ouvrit un agenda.

— Je ne vous comprends pas, Giammaria, murmura le jeune comte.

— En conséquence, continua M. de Sampierre, j'inscris la date d'hier, 26 août 1846. C'est la vraie… la seule ! Je vous dis que Dieu m'a parlé.

Il écrivit cette date sur l'agenda et reprit :

— Je compte maintenant deux cent soixante-dix jours, ce qui nous mène au 23 mai 1847. Est-ce juste ?

Pernola compta et répondit :

— C'est juste.

M. de Sampierre écrivit la seconde date et demanda :

— Comprenez-vous, maintenant ?

— Non, répondit Pernola.

M. de Sampierre se dressa de sa hauteur.

— Ma pensée va trop vite et trop loin, dit-il, vous ne pouvez la suivre. Je consens à m'expliquer, soyez attentif : L'homme est mort ; restent la femme et l'enfant qui peut naître…

— L’enfant !… balbutia Pernola stupéfait.

Il y eut un vague sourire autour des lèvres de M. de Sampierre. Son grand front avait comme une auréole de solennelle extravagance.

— Je n’affirme rien, acheva-t-il ; j’attendrai deux cent soixante-dix jours. C’est le terme assigné par la nature. D’ici là, je vous défends de faire allusion à ce qui s’est passé.

VII

RÈGLEMENTS DE COMPTES

Ces deux Tréglave, Jean et Laurent, étaient les fils d'une race de chevaliers. Ils avaient vu autrefois le troupeau joyeux de leurs frères et de leurs sœurs entourer leur mère adorée dans la maison de famille, toute pleine de bonheur.

Un jour, le deuil s'était glissé dans le vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, qui portait leur nom. Une fois entré, le deuil ne sort plus. Jean et Laurent restaient maintenant seuls héritiers de toutes les tendresses qui vivaient jadis et jouaient autour du foyer paternel. Ils s'aimaient profondément.

Vers dix heures du soir, en cette même journée où M. de Sampierre avait fait ses dévotions à la cathédrale de Milan, le vicomte Jean de Tréglave était couché sur son lit d'auberge, inanimé et comme mort. Laurent, agenouillé à son chevet, cachait dans les couvertures son visage baigné de larmes.

Il venait de rentrer. Une indication erronée l'avait dirigé sur une fausse piste, et il montait la garde derrière les jardins du palais Sampietri, au moment où son frère était poignardé aux environs du Dôme.

Le docteur Strozzi et Laura-Maria s'empressaient autour du patient.

Un bruit se fit dans la pièce voisine, et François Preux, entr'ouvrant la porte, montra sa grosse figure futée.

Il leva un doigt, Laura-Maria vint à lui. Il dit :

— C'est le Pernola qui apporte l'argent.

— Prenez l'argent, répliqua tout bas la belle fille, et renvoyez le Pernola.

— C'est que, reprit François Preux : il voudrait voir.

On a ce droit-là quand on paye. Maria hésita pourtant.

Mais ce ne fut pas long. Elle rabattit précipitamment son voile, passa le seuil et se trouva en présence du petit comte.

Les yeux de celui-ci, étincelants de curiosité, essayèrent de percer le voile. Il salua jusqu'à terre.

— Suis-je assez heureux et honoré, dit-il de sa voix la plus douce, pour me trouver en présence de la noble Maria Paléologue ?

— Oui, lui fut-il laconiquement répondu.

— Ne me sera-t-il point permis de reconnaître par moi-même cette ressemblance de famille qu'on dit si frappante ?

— Non, interrompit Laura-Maria.

Elle ajouta en ouvrant la porte grande :

— Ce qu'il vous importe de voir, le voici. Regardez.

La lumière de la lampe tombait sur les traits livides du vicomte Jean. Pernola eut un mouvement de femmelette effrayée.

Laura-Maria referma la porte.

Pernola, presque aussi pâle que ce mort qui gisait entre ses draps sanglants, atteignit son portefeuille et y prit un paquet de billets de banque qu'il tendit à Maria. Celle-ci les compta d'une main très-ferme et dit :

— J'ai demandé cent mille francs. Ceci n'est qu'un misérable à-compte. Quand vous aurez tout payé, vous ne serez pas quitte encore.

Elle indiqua du doigt la sortie, et le joli petit comte prit congé avec toutes les marques du respect le plus soumis. Dans l'escalier ses dents claquaient.

Maria rentra et s'approcha du docteur Strozzi avec qui elle échangea quelques paroles à voix basse. Laurent de Tréglave restait abîmé dans sa douleur ; il n'avait rien vu.

Tout-à-coup, il tressaillit et se retourna. La voix de Maria venait de s'élever dans le silence. Elle disait :

— Docteur Strozzi, écoutez-moi : je dors et je suis lucide. Je vais vous enseigner ce qu'il faut faire pour sauver le frère de celui que j'aime.

Laurent joignit les mains et voulut parler. Strozzi mit un doigt sur sa bouche. Il ouvrit sa boîte à médicaments. Maria, sans tâtonner, y choisit une fiole.

Après quoi, elle rabattit son voile, disant :

— Approchez cet élixir de ses lèvres.

Le docteur obéit. Maria ajouta :

— Ouvrez les yeux, Jean de Tréglave, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Les paupières du prétendu mort se soulevèrent à demi. Laurent se traîna sur ses genoux et baisa les mains de la belle fille en pleurant.

Pendant cela, le comte Pernola rentrait au palais Sampietri.

Il trouva M. le marquis de Sampierre assis à son piano et jouant un menuet de Mozart avec ce grand air de gravité qu'il mettait à toutes choses.

— J'ai vu, dit Pernola qui tremblait encore.

M. de Sampierre acheva les dernières mesures et demanda :

— Vous êtes sûr de ne vous point tromper ?

— Je suis sûr.

M. de Sampierre ajouta :

— Ne me parlez plus jamais de cet incident avant le délai que j'ai fixé. Nous partons demain pour Bade. On y

danse et Domenica a envie de danser. C'est un plaisir innocent qui fut connu et honoré dès l'antiquité la plus reculée. Je deviendrai habile dans cet art comme en tout…

— Je voudrais, interrompit le jeune comte, vous dire quelques mots de cette Laura-Maria.

Mais M. de Sampierre lui imposa péremptoirement silence et reprit :

— Les femmes sont des enfants frivoles ; je donnerais des millions pour être aimé de Domenica. Vous écrirez à Paris demain, écrivez à l'instant même ! Que l'hôtel Paléologue soit restauré de fond en comble. Que tout y soit beau, riant, gracieux ! Et qu'on se hâte ! Nous y passerons l'hiver. Domenica dansera, Domenica m'aimera ! Réglez les messes à dire pour le défunt, et trouvez-moi un professeur de danse.

VIII

EXTRAITS AUTHENTIQUES

Ce fut seulement au commencement de janvier 1847 que la princesse-marquise (on appela tout de suite ainsi notre Domenica) fit son apparition dans le monde parisien. Les travaux exécutés à l'hôtel Paléologue avaient pris les cinq derniers mois de la précédente année. Vous n'eussiez pas reconnu la vieille maison si triste. Elle était digne en tout maintenant de cette charmante Domenica.

On s'occupa d'elle beaucoup. Il y eut « sensation ». En écrivant, j'ai sous les yeux des journaux de l'époque et je demande la permission d'en citer quelques lignes choisies. Cela nous épargnera bien des pages.

Je commencerai par le ***Miroir des salons***, où M^me^ la baronne de Vatenville rédigeait alors avec tant d'éclat les articles « élégants ».

« … Il y a eu un début au premier bal de l'ambassade d'Autriche, plus qu'un début : un lever de soleil !

» Tous les autres astres pâlissaient, même la ravissante duchesse de Dino, née de Sainte-Aldegonde (satin bleu, tablier de brocart d'argent, couronne de pensées,

sidérées de diamants), même la blonde princesse de Beauvau, dont les toilettes sont comme ses yeux : indescriptibles ! même la duchesse d'Istrie (lilas senti profondément et relevé par des *imprévus* roses) ; même M^me^ la princesse de Chimay (M^lle^ Pellaprat) à qui on avait envie de tendre la main pour la retirer de son bain de pierreries. Heureusement qu'elle sait nager.

» Mais où étaient donc « ces messieurs » ? Auprès de M^me^ J. de Castellane, correcte comme un pli de la tunique de Rachel ? Non. Auprès de M^me^ de Nanzouty, la grâce habillée de poésies ? Non. Auprès de la duchesse de Praslin, dont le bonheur a comme un voile de tristesse ?

» Non, non, non, ces « messieurs » étaient ailleurs : le comte d'Orsay, le païen d'Althon-Shée, le chrétien Montalembert, M. de Châteauvillard, sir Lytton Bulwer, lord Seymour, Morny, le mystérieux, dont le brillant Walewski connaît seul la généalogie, tous les héros de la mode s'étaient tournés du côté de l'aurore…

» Boréale ? Orientale plutôt. Est-ce une beauté ? Éblouissante ! Une fortune ? Absurde, impossible, écrasante ! Ces chiffres-là ne s'écrivent pas. On parle de huit zéros. Je dis *huit* en vous suppliant de n'y pas croire.

» L'âge ? Dix-huit ans. Le nom ? Il y en a deux : celui du premier pape avec celui des derniers empereurs d'Orient.

» Et de la grâce à pleines corbeilles ! Et de l'esprit ! Et de tout ! Jusqu'à de la naïveté !

» Vous jugez : le reste s'éclipsait. Il n'y en avait que pour la princesse Domenica Paléologue, marquise de Sampierre !

» Toute en tulle blanc sur satin pâleur (nouveau vert-d'eau de la maison Godonèche.) Par devant, rêves et bouillons en treillis, étoilé chacun d'une marguerite de diamants à cœur d'émeraude. Côtelures de petites émeraudes, le long des quilles, avec attaches de marguerites. Sa berthe n'était qu'une guirlande de fleurs en diamants. Dans ses cheveux noirs comme le jais, un feu d'artifice de pierreries. Théophile Gautier a dit : « C'est la symphonie en blanc-majeur ! » Cette créature de lumière semble respirer des rayons… »

Vous voyez que, dès cette époque reculée, le style n'était pas inconnu en France.

Voici, sur le même sujet, quelques « échos » du ***Corsaire de Satan*** :

« Ce qu'il y a de remarquable dans le genre de beauté de la princesse-marquise, c'est son air d'extrême jeunesse. Vous la prendriez pour une petite demoiselle très-bien nourrie. Son mari porte assez haut ses millions, c'est un joli homme d'Italie.

» La charmante princesse, malgré son sourire enfantin, a déjà donné un héritier à monsieur le marquis. On la dit pour la seconde fois dans une position intéressante. »

⁂

« On parle d'une grande fête orientale que la marquise Domenica doit donner, vers la fin du carnaval, dans les salons et jardins d'hiver de l'hôtel Paléologue. La chasse aux invitations a déjà commencé.

» M. le marquis est un danseur, ce qui ne l'empêche pas d'aimer la science. Il s'est rendu hier acquéreur de la bibliothèque spéciale de feu le docteur P…, le célèbre professeur d'accouchements.

» Il paraîtrait qu'un goût tout particulier l'entraîne vers l'étude de la tocologie. On prétend, en effet (nous n'y avons pas été voir), que M. le marquis suit incognito les cours d'accouchement à la clinique de l'École de médecine. C'est drôle. »

⁂

« Un revenant : – au bal de l'ambassade d'Autriche, nous avons serré la main du vicomte Jean de Tréglave qu'on avait fait mourir violemment en Italie, cet été.

» Le vicomte est muet sur son aventure. Sans doute une affaire d'amour.

» Cela fait deux affaires d'amour dans la famille. En revoyant le cher vicomte, on se demandait, en effet, où pouvait bien être Laurent de Tréglave, car, ordinairement, Pollux ne quitte jamais Castor.

» Pollux voyage. Voici l'histoire qui se raconte : Il était une fois une orpheline, belle comme le jour, mais

dont la naissance s'environnait d'un nuage. La nécessité l'avait réduite au métier un peu compromettant de somnambule. Un jeune gentilhomme français la découvrit, l'aima… L'épousa-t-il ? Peut-être.

» Et voilà pourquoi Castor était sans Pollux au bal de l'ambassade… »

IX

FÊTE ORIENTALE

Les citations sont finies ; nous reprenons notre récit :

Le passage de la marquise Domenica dans la haute vie parisienne fut brillant, mais rapide. Précisément à ce bal de l'ambassade d'Autriche, elle gagna je ne sais quel malaise qui emprunta sans doute à son état intéressant un caractère particulier de gravité, car on ne la revit plus ni dans le monde, ni même au théâtre.

Je me trompe, on la vit encore une fois, chez elle, à l'hôtel Paléologue où la fameuse fête orientale eut lieu vers le milieu de février. Je ne saurais expliquer pourquoi cette fête fut à la fois miraculeusement belle et très-triste. Tout ce qui compte à Paris y assistait et l'effet du premier coup d'œil fut tellement féerique, qu'on déclara vaincues à l'unanimité les magnificences des salons les plus renommés.

Ceci n'est rien à vrai dire ; avec beaucoup d'argent on achète même le goût. L'élégance et l'art sont à vendre. Mais ce qui est tout : la difficile, la presque impossible, la glorieuse fierté du public ; le choix dans le nombre, la foule restant élite, ce problème que les rois eux-mêmes ne savent jamais résoudre, avait, ce soir, sa solution éclatante à l'hôtel Paléologue.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que l'argent ne peut pas aussi donner cela, car l'argent donne tout ; mais il faut que l'argent soit aidé par quelque autre chose. Et il y eut parmi les fées hospitalières qui régnaient alors sur Paris un sentiment d'admiration jalouse à l'aspect de cette prodigieuse cohue, faite de deux mille soleils garantis sans tache.

La mémorable réunion avait pour s'étaler un théâtre digne d'elle. Les salons et surtout les serres enchérissaient sur les descriptions des ***Mille et une Nuits***. C'était un palais enchanté, bâti quelque part dans ce pays du rêve éternel : l'Orient, père de l'opium et berger des almées, l'Orient des parfums, des urnes magiques, des perles, des diamants, des lions, des génies ; empire de Salomon, royaume de Saba, empourpré par Tyr, doré par le Potose, où les poètes ont retrouvé épars, les lambeaux du paradis perdu…

L'Orient, tout l'Orient, était contenu cette nuit, entre ces vieux murs féodaux du Paris des Valois. Tous les songes prodigieux, toutes les fumées étincelantes de l'ivresse asiatique allaient et ondulaient dans les salons de l'hôtel Paléologue, ivre d'éblouissements, d'harmonies et de parfums.

Et la reine de la fête, la princesse-marquise faisant les honneurs de sa maison avec une grâce paresseuse, réalisait exactement l'idée de la beauté orientale. Elle était, nous l'avons dit, malgré sa toute jeunesse, un peu trop riche de formes, et quoiqu'elle fût sur le point d'être mère pour la seconde fois, ses traits charmants n'avaient rien perdu de leur naïveté enfantine.

Ainsi restent-ils dans leur cage mahométane, ces beaux oiseaux humains qui viennent de Circassie, vivant et mourant de mollesse sans apprendre jamais ni la souffrance, ni la joie, ni l'amour.

Les rapports que l'on avait faits sur le mauvais état de santé qui motivait depuis deux ou trois semaines la retraite de la jolie marquise étaient fort exagérés, chacun put bien le voir. En apparence, elle se portait admirablement bien. C'est à peine si on la trouva un peu plus pâle. Son sourire semblait calme et même heureux. Elle dansait de tout son cœur.

Le malade, c'était bien plutôt M. le marquis de Sampierre, quoiqu'il dansât aussi, comme on accomplit un devoir pénible. Tout le monde put remarquer le changement qui s'était opéré en sa personne. Il avait maigri, ses yeux s'étaient creusés. L'expression de son visage trahissait une souffrance énergiquement combattue.

Ce n'est pas dans une maison en fête qu'on peut juger le degré de cordialité qui règle les rapports du mari et de la femme. Rien ne sépare plus largement que les devoirs de maître et de maîtresse de maison. Néanmoins, les gens qui voient tout crurent deviner que la préoccupation de M. le marquis avait trait à M^me^ la marquise, tandis que, pour la naïve placidité de M^me^ la marquise, M. le marquis n'existait pas.

Mais, en revanche, un jeune parent, le modèle assurément des cousins, M. le comte Pernola, des marquis

Sampietri, conquit, ce soir-là, une jolie réputation de piété collatérale, et ce ne fut que justice.

Ce jeune gentilhomme, fort agréable à voir et parlant le français avec le zézaiement classique des Italiens de comédie, exagérait, comme à plaisir, le type cisalpin. Sa figure finement découpée était blanche avec éclat, ses cheveux étaient incomparablement noirs. Et tout cela brillait comme de l'ivoire travaillé avec de l'ébène. Ces deux matières trop ternes avaient été pourtant remplacées par de l'émail noir et blanc pour la fabrication de ses yeux qui luisaient froidement entre deux longues franges de cils en soie vitrifiée.

Il ne quittait pas le marquis d'une minute ; il l'entourait d'attentions douces et charmantes avec une sollicitude presque féminine.

Cinq duchesses se rencontrèrent dans la bonne pensée d'expliquer l'indifférence de la femme par l'empressement du cousin.

Le bal était travesti. Venise, où l'Orient commence, servait de prétexte au masque. Chacun avait vainement bonne volonté de faire de la joie, mais nous l'avons dit et nous le répétons : parmi tant d'éléments de plaisir, il y avait comme un vent de tristesse.

L'ennui planait.

Il semblait que toutes ces gaietés somptueuses fussent jetées comme un voile sur les mélancolies de la vieille maison et qu'à travers ce voile on découvrit un deuil, ou la menace d'un deuil.

La preuve qu'il y avait dans l'assemblée un parti pris de bienveillance, c'est que nul n'exprimait tout haut ses impressions fâcheuses. Peut-être aussi n'osaient-elles point s'avouer, tant elles étaient inattendues et peu explicables. Une ministresse plénipotentiaire, petite-nièce de Pierre le Grand, s'étant échappée à dire : « Il fait froid ici ; j'ai oublié mes fourrures », personne ne releva le mot.

Mais le mot courut tout seul.

Dès deux heures du matin, il commença à se faire très-tard. Les défections étaient rares : mais on sentait que tout le monde allait prendre congé à la fois.

Tout à coup, une singulière animation se répandit de salle en salle.

Qu'y avait-il ? On ne savait encore. Le mot scandale fut prononcé. Quel genre de scandale ? Personne ne pouvait le dire.

Soyons justes, cela réveille.

Un fait providentiel, c'est que nul ne peut être jaloux incognito. Cette honteuse maladie est visible comme un eczéma au bout du nez. La délicieuse, la grassouillette marquise était-elle « en amour », comme disent les Anglaises bien élevées ? Et l'hôtel Paléologue allait-il ajouter un drame, en prime, aux munificences de son hospitalité ?

Notez que les convenances ne doivent jamais se montrer trop curieuses. Il faut se tenir et attendre la pièce.

La pièce vint et prit tout de suite une allure qui n'était pas parisienne. Paris joue si merveilleusement ces comédies ! Ici, c'était tout naïf. Le Gymnase n'en eût pas voulu. Du premier coup, la femme était aux abois, le mari vous avait un calme noir qui sentait son mélodrame, et le précieux cousin Pernola se multipliait d'une façon aussi dévouée que désobligeante.

Ne me demandez pas d'où ce nom sortit, mais il fut prononcé ; cinquante voix discrètes murmurèrent :

— On dit que le vicomte Jean de Tréglave est ici !

— Eh bien ! après ? demanda la nièce de Pierre le Grand.

Au fait ! après ? Dans cette maison moitié italienne moitié valaque avait-on des mœurs de l'autre monde ? La Russe avait raison : Après ?

La noble assemblée était désormais au spectacle. On vit des mouvements de domestiques. M. le marquis se consulta avec son jeune cousin, et celui-ci, à la grande surprise de tous, offrit son bras à la jolie marquise pour la conduire dans ses appartements comme une belle petite qu'on mettrait en pénitence.

En passant elle essaya de sourire, quoiqu'elle eût envie de pleurer, et elle dit d'une pauvre voix d'enfant qui a peur :

— Je vais revenir… excusez-moi… je ne serai pas longtemps…

Où les grandeurs vont-elles se nicher ! En pareil cas, la moins aiguisée des femmes de chambre qui habillaient ces dames eût tenu tête plus congrûment à la situation. Et cette pensionnaire inepte avait trois ou quatre fois la richesse d'une reine !

C'était un baisser de rideau, très-plat, mais très-net. Le drame avortait franchement.

On prit, comme on le devait, la sortie de la marquise Domenica pour un signal de départ ; mais au moment où chacun préparait sa retraite, M. le marquis de Sampierre manœuvra pour occuper la porte du salon principal et dit d'une voix altérée, où sa volonté bien arrêtée perçait sous un grand trouble :

— Mesdames, je vous prie de vouloir bien rester ; messieurs, personne ne doit sortir d'ici.

Grande surprise et qui fut portée au comble par la rentrée du cousin Pernola, disant avec sa voix de ténor doux :

— Il n'y a malheureusement plus de doute !

Ceci s'adressait à M. le marquis. Le jeune comte ajouta en saluant respectueusement la noble foule dont les mille regards interrogeaient :

— C'est une aventure déplorable ! Avant de parler, j'ai dû m'assurer de la réalité du fait. On a soustrait à M^me^ la marquise un joyau de famille d'une haute valeur,

mais dont le prix d'affection est véritablement inestimable.

Tous les yeux se tournèrent vers M. de Sampierre qui semblait être à la torture, mais qui murmurait d'une vois distincte :

— Il faut que l'objet se retrouve.

X

VOL D'UN JOYAU

Ces dernières paroles de M. le marquis furent entendues jusqu'au fin fond de la salle, parce qu'elles tombèrent au milieu d'un silence glacé.

Il y a gros à parier que parmi les assistants nul ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Certains essayaient de ne pas comprendre.

La nièce de Pierre le Grand demanda entre haut et bas à sa voisine :

— Est-ce qu'on va nous fouiller, duchesse ?

Bien des gens soutiennent, surtout en Moscovie, que les femmes russes sont les plus grandes dames du monde. Elles appellent presque toujours les choses par leur nom, ce qui est le vrai signe de la race.

Le malheureux marquis entendit et son courage l'abandonna, mais le jeune Pernola était un Italien de ressources.

— Personne n'a pu croire cela ! s'écria-t-il d'un ton pénétré.

Il prit les deux mains de M. de Sampierre comme pour le laver de cette injure.

Le marquis était incapable de se défendre lui-même ; d'un geste il donna ses pleins pouvoirs et Pernola poursuivit aussitôt :

— Personne ici, je l'affirme, n'a le droit de mettre en doute le respect de mon cousin de Sampierre pour ses hôtes. Nous sommes à vos pieds, mesdames ; seulement, et ce sera mon dernier mot, personne non plus ne peut avoir intérêt à couvrir la retraite d'un malfaiteur qui se serait introduit, sous le masque, dans une si noble assemblée.

Ceci fut dit avec une conviction ferme et modeste qui trancha d'un seul coup la difficulté. Évidemment, la convenance était sauve. Tous les hommes se démasquèrent, et ce fut de bon cœur.

Le regard du marquis jaillit en gerbe et couvrit à la fois tous ces visages.

Il n'y avait pas un seul intrus.

Pernola remercia d'un salut profond, envoyé à la ronde.

Le marquis baissa les yeux et prononça tout bas :

— Le malfaiteur peut se cacher sous un domino…

Pernola sembla faire effort sur lui-même.

— Je ne demanderais rien de plus, à votre place, murmura-t-il. Nous en avons assez dit… Nous en avons trop dit !

— À notre tour, mesdames ! s'écria la Russe. Soyons victorieuses dans ce combat de générosité : Je m'exécute.

Elle portait justement le voile des almées, et comme elle était de taille avantageuse, on aurait très-bien pu dissimuler un bel homme sous son costume. En un tour de main, elle rejeta ses draperies et découvrit gaiement son visage qui n'y perdait rien.

Les autres l'imitèrent avec plus ou moins d'empressement, selon leur âge. Il vient une saison où l'on est en vérité très-bien sous un masque, on s'y plaît, on y veut rester. Il y a des souvenirs attendris, des rêves remontants, toute une provision de chers fantômes qui ne se peuvent évoquer ailleurs et qu'on laisse échapper à regret.

Vous qui vivez dans le passé, voulez-vous tenter une curieuse épreuve ? Placez-vous devant un miroir, mettez un domino pour que la taille ne proteste pas et regardez-vous à travers les yeux d'un masque, vous reverrez votre figure de vingt ans…

Mais, malgré tout, les dames à dominos et à costumes décevants s'exécutèrent d'assez bonne grâce. Il ne resta pas un seul loup dans le salon.

Le comte Pernola salua de nouveau et son regard d'émerillon parcourut d'un temps l'assemblée. Vous n'auriez point su dire s'il était content ou fâché du résultat de son rapide examen.

Hélas ! l'infortuné Giammaria, marquis de Sampierre, se trouva incapable d'aller si vite en besogne. Loin de diminuer, sa détresse semblait grandir, et certes on avait sujet de s'étonner qu'une émotion pareille fût produite par la perte d'un joyau quel qu'en fût le prix. Lui avait-on volé quelque chose comme le Régent de France ou la Lumière du grand Mogol ?

— Je ne peux pas vous voir tous à la fois ! balbutia-t-il d'un accent découragé.

— Au défilé ! commanda la Russe impitoyable. Mesdames, passons la revue !

Et comme il était dit, il fut fait. M. le marquis se tenait près de la porte, brisé, défait, appuyé au chambranle. On défila dans toute la force du terme devant lui. La porte donnait du grand salon dans la galerie. Tout Paris, le plus grand « tout Paris » qu'on eût vu rassemblé, choisi, mis en bouquet depuis bien longtemps, passa là docilement et lentement, comme à la parade.

Mais il ne s'arrêta point dans la galerie. Chacun continua sa route sans regarder derrière soi, jusqu'au vestibule, puis jusque dans la rue.

Les merveilles de l'hôtel Paléologue ne devaient pas servir deux fois.

Pendant que les équipages, appelés tous ensemble, embarrassaient leurs manœuvres à grand fracas, la Russe dit (ah ! elle était franche) :

— Les empereurs d'Orient sont morts, les millions n'y font rien. Ce pauvre bonhomme et sa femme sont des petites gens d'Italie, et leur bijou perdu, qui s'appelle Jean de Tréglave, s'est sauvé par une fenêtre !

Une heure après, M. le marquis de Sampierre, plus pâle qu'un mort, la marche chancelante et les yeux fous, errait tout seul, comme une âme en peine, dans ce palais vide qui devenait sinistre à force d'être éblouissant.

Il appela, un domestique vint et reçut l'ordre d'aller chercher Phatmi, la première femme de chambre de M^me^ la marquise.

Celle-là était encore l'Orient, mais le vrai. Pas un costume dans la fête qui venait de finir n'aurait pu rivaliser avec le sien pour le caractère et la couleur.

C'était une robuste fille à l'aspect vaillant dont les sourcils joints abritaient des yeux de feu. Elle avait la jupe de laine à ramages brodés des Tziganes de Bucharest, le tablier de cachemire, largement lamé d'argent, la grande chemise de percale jetée sur le tout et serrée aux hanches par une ceinture à franges.

Sur sa tête, une écharpe de mousseline serrait ses tempes et laissait échapper la profusion de ses cheveux noirs nattés, rejetant par derrière des bouts énormes qui tombaient jusqu'à ses pieds.

Elle avait aux oreilles deux anneaux d'or, grêles et ronds, soutenus en dedans par des S ; à son cou pendait le fameux *collier-dot*, composé de doubles lires roumanes dont chacune valait à peu près deux guinées et qui se

plaquaient comme un hausse-col, soudées qu'elles étaient à un cercle d'argent.

La Valachie est un loyal pays où les épouseurs ne sont jamais trompés que par les pièces fausses.

Phatmi vint se planter devant son maître.

— A-t-elle pleuré ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle.

— A-t-elle pleuré longtemps ?

— Non.

— Beaucoup ?

— Non.

— Et maintenant, que fait-elle ?

— Elle dort.

M. de Sampierre pressa son front entre ses mains.

— Et qu'a-t-elle dit ? murmura-t-il.

— Rien, répliqua Phatmi.

Le comte Pernola s'approchait. Sur un signe, Phatmi se retira comme elle était venue.

— Elle dort ! s'écria le marquis en faisant un pas vers son jeune cousin. Entendez-vous ! Elle dort ! Si c'était un ange, pourtant !

Pernola lui tâta le pouls affectueusement.

— Après tout, continua le marquis, cet homme n'était pas là. Un à un, j'ai regardé tous les visages. J'affirme qu'il n'était pas là !

Sur les traits du jeune comte, il y avait une douce compassion.

Il prit son parent par le bras et le conduisit sans mot dire jusqu'à la grande porte, splendidement habillée, qui donnait sur la partie non couverte des jardins. Il l'ouvrit à deux battants.

L'éclairage de la fête projeta un éventail lumineux sur les gazons tout blancs de neige.

À travers ce tapis sans tache, il y avait une ligne de pas, marquée distinctement et que le plein jour n'aurait pas plus clairement dénoncée. Ils allaient, effacés peu à peu par la distance, puis se perdaient au loin dans la nuit.

M. le marquis de Sampierre regarda cela et se mit à pleurer silencieusement.

XI

NUIT MYSTÉRIEUSE

23 mai 1847. – Nous sommes encore à l'hôtel Paléologue dans la chambre du premier étage où avait eu lieu la cérémonie double du mariage, sous les yeux du vieux Michel expirant.

Cette chambre servait maintenant à M. le marquis de Sampierre, et, malgré la richesse de l'ameublement, elle n'était pas beaucoup plus gaie qu'autrefois. Il y régnait en effet un singulier désordre. L'encombrement produit par les livres de médecine, les atlas, les estampes anatomiques arrivait à figurer le chaos.

Toute l'énorme bibliothèque de feu le professeur d'accouchements P… était là éparpillée, amalgamée, ouvrant dans tous les coins ses volumes entassés et poudreux.

Il y en avait sur les tables, sur les sièges, sur les commodes ; il y en avait par terre qui empêchaient les portes et les fenêtres de jouer, il y en avait dans la cheminée et le lit en était couvert.

Dès qu'on passait le seuil, l'âcre odeur du vieux papier, des vieilles encres et du vieux cuir vous saisissait à la gorge en même temps qu'un redoutable goût de poussière scientifique.

Le marquis Giammaria ne permettait jamais à un plumeau d'entrer chez lui.

Il était là, sur une chaise, dans un petit trou qu'il s'était ménagé libre au devant de sa table. Il avait repris quelque apparence de santé depuis la fête. Son visage, toujours beau, gardait ces tons polis qui sont l'honneur des salons de cire. Pas un pli à sa joue, pas une ride à son front. Seulement, quelque chose de rigide était sous l'implacable couche de ce vernis. Ce n'est pas sans dessein que nous avons parlé salon de cire. Ses yeux larges ouverts faisaient froid. Son aspect éveillait une sensation bizarre. Il glaçait par le regard comme le marbre par le toucher.

Au milieu de ce tohu-bohu dévergondé où le moindre souffle de vent eût déterminé des tourbillons de poussière comme sur la grande route en été, M. le marquis était d'une propreté recherchée. Il portait l'habit noir et la cravate blanche, ses beaux cheveux étaient roulés avec tout l'art cérémonieux que les coiffeurs réservent pour leurs clients de choix, fils de hautes familles ou garçons de café. Les mains, qu'il avait fines et belles, étaient gantées de frais.

En soi, chacune de ces choses n'avait rien de triste, et pourtant c'était triste, terriblement.

Dehors, au contraire, les feuilles de mai riaient franchement au soleil. Entre les plis sombres des rideaux, on voyait jouer la brise dans les touffes de lilas qui agitaient leurs masses fleuries, et le printemps sans défiance frappait aux carreaux de la croisée.

Je l'ai dit : on était le 23 mai.

Mais le printemps n'entrait pas, ni le parfum des fleurs, ni le sourire de la jeune année.

Devant M. le marquis, sur la table, dans l'étroit espace ménagé entre les livres, on voyait un journal, un cahier de papier et une pelote sur laquelle était piqué à l'aide d'une épingle un *memento* ainsi conçu : « 26 *août*, 23 *mai* – 270 *jours* ».

Le memento piqué sur la pelote était très-apparent. Les deux dates qu'il rappelait se trouvaient répétées sur la feuille qui couvrait le cahier de papier et qui portait cette mention inachevée : « du 26 août 1846, à Milan, jusqu'au 23 mai 1847, à Paris… »

Le titre du journal était : *La Gazette des Tribunaux*.

Le marquis Giammaria se tenait immobile, les yeux grands ouverts, le corps droit, mais le cou incliné. Ses deux mains se croisaient sur ses genoux. Il ne regardait rien. Il songeait sans doute, mais sa physionomie à la fois brillante et morne ne laissait lire aucune espèce de pensée.

La pendule sonna une heure après-midi.

— Encore soixante minutes ! dit-il.

Sa voix parlait en dedans et tombait au ras de ses lèvres.

Il prit sa montre qu'il régla avec soin sur la pendule.

Puis, d'un geste plein de lassitude, il déchira la bande du journal.

— J'ai tout appris, murmura-t-il avant de lire, j'ai tout comparé, il n'y a pas au monde un médecin qui puisse m'enseigner quoi que ce soit. Je sais le vrai, je sais le faux, j'ai regardé à travers tous les systèmes. Et de cette laborieuse interrogation que j'ai adressée à la science, qu'est-il sorti ? La réponse que m'aurait faite la sage-femme du coin. Deux cent soixante-dix jours, voilà la règle posée par l'immense majorité des cas, règle confirmée par une énorme variété d'exceptions. De certitude, pas l'ombre ! une probabilité de 60 à 95 pour 100, selon les spécialistes. C'est assez. J'accepterai le jugement de Dieu sur cette base.

Son regard tomba sur le journal déplié. En tête de la première colonne, un titre, bien détaché, sautait aux yeux, criant :

AFFAIRE PRASLIN

Les yeux du marquis Giammaria se fermèrent.

Il remit le journal en place et croisa de nouveau les mains sur ses genoux.

— Cet homme est un martyr, dit-il, un monstre ou un fou.

Il ajouta après un silence :

— Moi je suis un juge !

On frappa très-doucement à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt après, sans attendre une permission donnée. L'autre cousin, le comte Giambattista Pernola, montra son sourire sur le seuil.

Il était vivant, celui-là, quoique émaillé. Son vernis avait l'éclat du neuf. Rien n'était dérangé ni fatigué dans les ressorts qui mettaient en mouvement son embonpoint de jeune chanoine.

Il traversa la chambre, marchant parmi les obstacles avec le pas léger et silencieux des chats.

— Le docteur est-il venu ? demanda M. de Sampierre sans relever les yeux.

— Je le quitte, répondit la voix suave de Pernola.

— A-t-il vu Domenica ?

— Elle a toujours du plaisir à le voir.

— Que dit-il ?

— Il dit que ma chère et noble cousine est admirablement bien pour son état.

En répondant ainsi, le jeune comte prit la main de son parent et la baisa comme par manière d'acquit.

On pouvait reconnaître que c'était le salut adopté entre eux, car le marquis murmura avec nonchalance :

— Bonjour, mon cousin, bonjour. Si je ne vous avais pas, je serais un abandonné.

Il ajouta :

— Le docteur entend-il par ces mots « admirablement bien » que la crise est encore éloignée ?

— Il ne s'est pas expliqué là-dessus, mais j'ai cru comprendre qu'il n'attend rien d'immédiat.

M. de Sampierre secoua la tête et murmura :

— Le docteur n'est pas infaillible.

— C'est le médecin de S.A.R. M^me^ la duchesse d'Orléans, répliqua le comte ; mais vous avez raison, personne n'est infaillible.

— Avez-vous quelque chose à me dire ? demanda M. de Sampierre.

— Rien de bien important. Le rôdeur nocturne est venu comme à l'ordinaire ; l'agent que vous avez obtenu de la préfecture l'a guetté à distance. Mais comme vous avez défendu à l'agent de l'accoster…

— Inutile de déranger l'agent désormais, interrompit le marquis. Payez cet homme et dites-lui qu'on n'a plus besoin de ses services.

— Ah ! bah ! fit le comte.

— Le rôdeur de nuit ne viendra plus.

— Qu'en savez-vous ?

— C'était moi.

— Comment ! vous ! s'écria Pernola.

M. de Sampierre s'inclina gravement.

Le comte réprima un sourire et murmura :

— Eh bien ! je m'en doutais ! c'est un véritable enfer que votre vie !... Ah ! ah ! ajouta-t-il en pointant du doigt la ***Gazette des Tribunaux***, vous avez vu le résultat de cette diabolique affaire ?

— Non, répliqua M. de Sampierre.

— Voulez-vous le savoir ?

— À quoi bon ? c'est un duc…

Pernola eut un bon petit rire et repartit :

— Alors, vous pensez qu'on ne peut pas condamner un duc ? Les avis sont très-partagés. Chacun juge selon sa passion. Moi je ne dédaigne personne, vous savez : Hier soir, chez votre concierge, on causait de cette histoire-là… On en cause à tous les étages de toutes les maisons et ce vieux fou de Paris rajeunit de cent ans quand il tombe sur pareille matière à bavardage. Le portier, qui est un don Juan, disait que madame la duchesse était une béguine insupportable, une rabatjoie, une SAINTE !… et si vous saviez quel amer dédain contenait ce mot-là ! – Était-ce une raison pour la hacher ? s'écriait la portière. Les maris vont-ils nous tuer maintenant pour notre bonne conduite ? Si on s'amuse, un coup de couteau, si on ne s'amuse pas, cent coups de hache ! Et ça n'est plus seulement les malheureux. Voilà les pairs de France qui mettent la main à la pâte ! On va bien voir si les juges osent donner son compte à ce coquin-là ! Il faut qu'il aille à la guillotine !

M. le marquis avait écouté attentivement.

— Eh bien ! dit-il, c'est précisément mon point de vue.

— D'accord ! fit le jeune comte dont le sourire devint presque espiègle, mais ce n'est pas celui de M. le duc de Praslin qui a essayé de se tuer dans sa prison.

— Il a bien fait.

— D'autres disent qu'on l'a empoisonné…

— On a bien fait.

Dans le silence qui suivit, la pendule sonna deux heures. Le marquis se leva aussitôt. Il prit dans le tiroir de sa table une très-belle trousse de chirurgien et la mit sous son bras.

— Voici le moment, dit-il d'une voix altérée. Ce jour-là, à Milan, ce jour maudit, quand deux heures sonnèrent, elle n'était déjà plus au palais Sampietri. Mon regard ne pouvait plus veiller sur elle…

— Qu'allez-vous faire ? demanda Pernola qui essayait en vain de garder son sourire.

M. de Sampierre le regarda fixement.

— Vous avez beaucoup contribué à l'arrêt que je vais porter, dit-il.

— Giammaria ! mon bien-aimé cousin ! s'écria le jeune comte, vous vous méprenez, je vous le jure sur mon honneur ! Moi soupçonner ma noble cousine ! ja-

mais ! C'est mon noble dévouement pour vous, mon respect… Voyons, corbac ! parlons raison ! nous sommes à Paris et voici la *Gazette des Tribunaux !* Ce n'est plus comme en Italie, au bon vieux temps. Nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'on envoie les ducs et à plus forte raison les marquis à l'échafaud, au bagne, partout ! absolument comme si c'étaient de simples notaires !

— Pourquoi non, demanda M. de Sampierre, si les ducs et les marquis le méritent ?

Il se tenait droit, son front avait d'austères fiertés. Celui-là, dans le fond de sa pauvre âme, n'était ni un homme corrompu, ni un méchant homme.

Pernola eut peur de ce drame.

— Au nom de Dieu, répéta-t-il, qu'allez-vous faire !

— Rendre justice au nom de Dieu, répondit le marquis.

— Cousin, prenez garde ! vous êtes d'autrefois ! Le droit a changé, les mœurs aussi, réfléchissez !…

— J'ai réfléchi pendant deux cent soixante-dix jours.

Ce disant, M. de Sampierre marche vers la porte.

Pernola fit mine de se mettre au-devant du seuil, mais il fut écarté et M. de Sampierre lui dit :

— Giambattista, quoi qu'il arrive, vous n'aurez aucune part de responsabilité, je témoignerai que vous avez essayé de m'arrêter… Je vous défends de me suivre. Je vais à mon devoir.

Il sortit. Le jeune comte, arrêté près de la porte, le regarda s'éloigner dans le corridor. Le voile retombait sur l'énigme de son visage, d'où toute trace d'émotion avait déjà disparu.

Quand le pas de son riche cousin cessa de sonner dans la galerie, il dit comme Pilate :

— Je m'en lave les mains.

Pour aller de son appartement à celui de Domenica, M. de Sampierre avait à traverser toute la longueur de la maison. Il marchait à pas lents et les yeux baissés dans le demi-jour de la haute galerie, où son goût avait rassemblé des toiles espagnoles et quelques pages de l'école de Vérone. Les pâles regards de ces figures semblaient le suivre, morne et mystique comme elles.

Il ne rencontra personne en chemin. Il entra sans frapper chez sa femme, ce qu'il n'avait jamais fait qu'une seule fois dans sa vie. Phatmi, la servante tzigane, vint le recevoir et frissonna de frayeur à sa vue.

Il y avait deux autres servantes valaques qui le regardaient curieusement. Le marquis avait sa trousse d'une main, sa montre de l'autre. Il resta d'abord muet comme s'il eût oublié les paroles qui devaient expliquer le motif de sa venue.

— Elle dort, dit Phatmi après un silence. Savta et Mitza veillent sur elle tour à tour.

M. de Sampierre se recueillit, répétant tout bas :

— Elle dort ! Combien y a-t-il de temps que je n'ai dormi !

Puis il prononça tout haut :

— Nous ne la réveillerons pas. Ma place est au chevet de ma femme. Renvoyez Mitza et Savta. Je désire être seul avec madame la marquise. Qu'elles emportent le berceau de notre petit Roland. Il ne faut pas de bruit auprès des malades.

Pendant que Phatmi obéissait, M. de Sampierre resta dans la chambre d'entrée. Ses yeux étaient cloués au parquet.

— Et moi ? demanda Phatmi, quand ses compagnes se furent éloignées avec l'enfant.

Le marquis sembla hésiter. Il releva sur elle son regard doux et froid.

— Restez, murmura-t-il. Vous avez acquis depuis peu l'expérience des jeunes mères. Il se peut que j'aie besoin de vos secours.

Cette Phatmi, sous son pittoresque costume de tzigane, avec sa peau basanée, ses longs yeux frangés de noir, ses traits aquilins, taillés hardiment, faisait vraiment une belle créature et semblait forte comme un jeune gars. Elle aurait, selon l'apparence, lancé M. le marquis par la fenêtre en se jouant, pour peu que sa fantaisie l'y eût poussée.

Elle était née sur la terre de Paléologue. Peut-être eût-elle résisté si M. de Sampierre avait voulu l'éloigner de force.

À sa manière, elle aimait sincèrement Domenica.

— Vous êtes le maître, dit-elle. Entrez si vous voulez puisque je suis là.

Dans la chambre à coucher de Domenica, on se serait cru à mille lieues de ce réduit presque lugubre où M. le marquis abritait ses études. Ici, tout était riant et gracieux.

La jolie marquise n'était pas une femme de très-grand esprit, ni d'un goût particulièrement élevé ; elle appartenait tout uniment au troupeau de celles qui sont charmantes, ni plus, ni moins. L'écusson à couronne impériale et le prestige des millions vont aussi bien à celles-là qu'à toutes autres. Nous sommes au siècle des reines bourgeoises.

Entre tous les luxes, Domenica, suivant franchement son attrait, avait choisi celui qui règne dans le Paris jeune et joyeux. Elle allait avoir dix-huit ans. Tout ce qui l'entourait était de son âge : rose, frais, coquet et d'un prix fou.

Elle était jolie comme un cœur dans son buisson de dentelles fleuries.

Elle dormait paisiblement, gardant ce sourire des enfants qui s'obstinait autour de ses lèvres.

J’aime ces chères créatures que le hasard accable de noblesse et de richesse sans les pouvoir élever au-dessus du niveau des délicieuses médiocrités. Avec elles, je défie le plus éloquent des écrivains « à thèse » de fabriquer aucune mécanique civilisatrice, spécialement propre à gonfler la consommation du crime interconjugal.

En entrant, M. de Sampierre alla droit au lit. Phatmi le suivait à trois pas de distance.

Elle avait conscience de suffire amplement comme garde du corps.

Domenica était tournée vers le grand jour. Le sommeil avait dû la surprendre pendant qu’elle était encore à demi relevée, car sa tête reposait sur son bras rose et potelé. Aucune trace de souffrance ne se montrait chez elle.

Le marquis déposa sa trousse et sa montre sur la table de nuit. Il se tourna ensuite vers sa femme qu’il examina attentivement.

Phatmi le guettait.

Peut-être y avait-il dans le regard avide de la Valaque autant de curiosité que de dévouement.

La physionomie de M. de Sampierre n’était pas bavarde. Il aurait fallu quelqu’un de plus habile que Phatmi pour déchiffrer ce livre aux caractères effacés. Néanmoins, dans l’immobilité de ces traits, il y avait comme une douceur grave et compatissante, un recueillement, une grandeur.

Phatmi fut surprise et contente. Elle pensa :

— Il y a des fous qui ne sont pas dangereux.

Le marquis Giammaria tâta le pouls de sa femme, les yeux fixés sur la montre, pendant toute une minute. Il parut satisfait. D'un signe il ordonna à Phatmi de laisser retomber les rideaux des fenêtres. Elle comprit et obéit. Le jour trop vif s'adoucit comme il convient dans une chambre de malade.

Mais quand Phatmi voulut ensuite se rapprocher, le marquis lui désigna un siège tout à l'autre bout de la chambre. Elle obéit encore et s'assit.

M. de Sampierre se pencha ; ses lèvres effleurèrent le bout des doigts de la marquise.

— Quant à ça, il l'aime bien ! se dit Phatmi. Pauvre homme !

Elle ajouta, en prenant son ouvrage :

— Mais ce qu'il a dans la tête, le diable le sait !

Après avoir tiré deux ou trois fois son aiguille, elle s'arrêta de broder, parce que M. de Sampierre venait de se mettre à genoux devant le lit.

Domenica dormait toujours.

Évidemment le marquis priait. On pouvait entendre par intervalle le murmure qui tombait de ses lèvres. Par contagion, Phatmi fit le signe de la croix à la grecque. Un malaise vague lui serrait la poitrine.

La prière du marquis Giammaria dura longtemps. Quand il se releva, Phatmi avait repris son ouvrage et se

bornait à le surveiller du coin de l'œil. Il avança un fauteuil jusqu'au chevet du lit et s'assit en disant :

— Dieu est juste, l'homme doit être clément.

Selon l'apparence, il avait oublié la servante valaque et se croyait seul.

C'est un quartier tranquille entre tous. Paris n'y fait pas de bruit. Dans cette chambre souriante, un calme profond régnait. Le soleil envoyait aux rideaux les silhouettes mouvantes des arbres, et le jardin plein d'oiseaux chantait.

M. de Sampierre, immobile et muet dans son fauteuil, croisait ses bras sur sa poitrine.

Au bout d'une heure, Domenica poussa un soupir et changea de posture sans s'éveiller. Un nuage passa sur la sérénité de son front. Le marquis s'était penché en avant et retenait sa respiration. Il regardait, il écoutait. Le souffle de la jeune femme redevint doux et régulier, celui du marquis aussi.

Quelques minutes après, on gratta discrètement à la porte. Le marquis eut un mouvement d'impatience. Phatmi s'était levée.

— Ah ! fit M. de Sampierre, c'est vrai, vous êtes là, ma bonne. Allez dire à M. le comte Pernola que je lui défends expressément l'entrée de cette chambre avant que la huitième heure après-midi ait sonné.

— Mais, demanda Phatmi, si c'était le docteur ?

— Ce n'est pas le docteur, allez.

Phatmi gagna la porte sur la pointe des pieds et prit plaisir à rendre aussi désagréable que possible la teneur de son message. Je ne sais pourquoi, personne ne pouvait souffrir Giambattista Pernola, ce joli jeune homme. Il remercia la tzigane comme si elle lui eût offert des dragées et demanda des nouvelles de sa bien-aimée parente. Avant de se retirer docilement, il dit :

— Puisque je ne suis pas utile, je vais profiter de l'occasion pour m'absenter ce soir.

Aucun incident nouveau n'eut lieu jusqu'à cinq heures. C'était le moment du dîner à l'hôtel Paléologue. Phatmi s'avoua qu'elle avait faim quand l'horloge de l'église Saint-Paul parla. Elle était d'un pays qui deviendra quelque jour allemand et qui le mérite par la grandeur de son appétit.

Elle resta néanmoins à son poste et reprit sa broderie. Elle se disait :

— Cet homme-là est plutôt un innocent qu'un fou. Il n'a pas de méchanceté, quoique ce soit un Italien. Je pourrais bien aller dîner.

— Phatmi ! prononça tout bas M. de Sampierre.

Elle s'approcha aussitôt. Le marquis lui demanda en baissant la voix encore davantage :

— Vous souvenez-vous de ce jour où M^me^ la marquise reçut ses modes de Paris, à Milan ?

— Au mois d'août dernier ?

— Le 26 du mois d'août.

— Oui, maîtresse fut si contente ! Il y avait une robe surtout…

— La robe grise avec des volants de dentelle noire ?

Phatmi le regarda bouche béante.

— Vous aviez remarqué cela, maître ! dit-elle : vous !

— M^me^ la marquise sortit, ce jour-là, reprit M. de Sampierre presque timidement : elle sortit de bonne heure ?

— C'est vrai : de bonne heure… pour montrer sa robe…

— À qui ? interrompit le marquis.

Phatmi se prit à rire.

Elle ouvrait la bouche pour répondre, mais M. de Sampierre ne lui en laissa pas le temps. Un peu de rouge vint à son front. Il baissa les yeux et fit un geste qui était l'ordre de s'éloigner.

On eût dit qu'il avait honte.

Quand Phatmi regagna sa chaise, sa tête travaillait. Elle compta tout à coup sur ses doigts et pâlit.

— 26 août ! pensa-t-elle : 23 mai ! Juste le temps ! Les fous ont de ces idées-là !… Attention ! J'appartiens à Paléologue puisque je n'ai jamais mangé d'autre pain que

le sien. Celle-ci est la dernière Paléologue et je l'ai vue toute petite…

Son regard glissa vers le marquis, ses sourcils étaient froncés.

Elle cessa un instant d'écouter la voix de son appétit.

Le temps passait, six heures sonnèrent. Rien ne troublait le sommeil de Domenica. Phatmi avait grand'faim. Elle se disait :

— Si mon mari avait seulement l'idée de m'apporter ma part, mais il va manger pour nous deux, le gourmand de Serbe ! Et mon petit Yanuz doit pleurer après sa mère…

— Chez le marquis Giammaria, les domestiques vivaient bien. Le cocher Pétraki et Phatmi, sa femme, avaient un bon logis dans les communs. Leur enfant restait là pendant le jour aux soins d'une gardienne.

Ils étaient gens de conduite tous les deux et faisaient un heureux ménage.

Vers sept heures, l'estomac de Phatmi devint éloquent tout à fait et lui montra son maître sous un aspect absolument rassurant.

— C'est cette histoire de la duchesse hachée par morceaux qui m'a mis des folies plein la tête ! se dit-elle. Dieu ! les hommes ! si Pétraki levait seulement la main sur moi !… mais il le sait bien ! M. le marquis ne ressemble guère à un tigre, non ! Il est doux comme une

demoiselle. Et deux heures de retard pour mon dîner ! Je ne me souviens pas d'avoir eu jamais si grand'faim.

Elle releva les rideaux de la fenêtre, parce que le jour allait baissant.

En se retournant, elle regarda M. de Sampierre, qui était debout et tenait sa montre à la main.

Elle le trouva changé ; ce n'est pas assez dire, elle le trouva transfiguré.

Il y avait un rayonnement autour de son front. Cette joie avait quelque chose de si étrange, que Phatmi resta bouche béante à la contempler, se demandant quelle mystérieuse bénédiction avait passé sur son maître.

Il dit tout à coup comme s'il eût voulu modérer lui-même son triomphe :

— Je ne prétends pas que l'épreuve soit décisive au point de vue scientifique, non…

Puis, s'interrompant, il ajouta, soulevé par un enthousiasme irrésistible :

— Mais c'est le jugement de Dieu ! j'avais dit à Dieu : Soyez juge !

M. de Sampierre avait peine à contenir la joie qui débordait hors de lui ; il étendit la main au-dessus du souriant sommeil de Domenica et une ardente bénédiction s'exhala de ses lèvres.

Phatmi essayait de comprendre.

Elle regardait les yeux de son maître, brûlants et brillants qui suivaient la marche de l'aiguille sur le cadran de la montre.

— Il faut me pardonner, princesse, reprit le marquis en s'adressant à sa femme endormie et d'une voix profonde où les larmes tremblaient : je n'ai pas encore trouvé le chemin de votre cœur. Je chercherai. Ce sera l'œuvre unique de ma vie. Je suis jaloux parce que je vous aime, parce que vous ne m'aimez pas. Je ne l'ai dit qu'à un seul être au monde, c'est un de trop. Mon cousin Battista s'éloignera, je le veux… je le hais ! Qu'ai-je besoin de lui, si désormais vous êtes là, près de mon cœur ?…

Phatmi fit un mouvement, il se retourna vers elle ; mais, loin de s'irriter, il l'appela d'un geste amical.

— Tu es témoin, ma fille, dit-il, sois discrète. Elle ne doit rien savoir, son âme doit rester blanche et pure de toute mauvaise pensée. Je m'ouvre à toi ne pouvant me confesser à elle. Écoute : Une fois je la perdis de vue, l'espace de quelques heures, et l'enfer entra en moi. Je demandai l'aide de Dieu, et Dieu m'envoya une pensée. Pendant deux cent soixante et dix jours, j'ai attendu. Tu es femme et tu es mère, ma bonne fille, me comprends-tu ?

— Dame ! fit la servante qui cherchait en vain des paroles : Je commence… deux cent soixante-dix jours, ça fait neuf mois.

— Je suis entré ici, poursuivit Giammaria, dans la loge d'épreuve, à deux heures sonnant, et j'ai dit à Dieu

mon créateur : « La science donne des probabilités, toi seul es la certitude. Je fais un pacte avec toi, Seigneur, principe de vérité qui ne peux ni mentir ni faillir. Je donne six heures à Satan pour revendiquer le mal, si le mal existe ; de deux à huit ! » Et tout au fond de moi une voix répondit : « Ainsi soit-il ! » Dieu avait parlé… Regarde !

D'un double geste il désigna sa montre et sa femme.

L'aiguille allait toucher huit heures, la marquise dormait paisiblement.

Phatmi, cette belle grande fille de Bohème, n'était pas une élégie en chair et en os. Elle avait compris. Son œil s'abritait sournoisement derrière la frange noire de ses cils, parce qu'elle avait peur de rire.

Elle pensait :

— Et c'est ce pauvre homme-là qui m'a donné la chair de poule !

— Regarde ! répéta M. de Sampierre dont le doigt tremblant bénissait le sommeil de Domenica, vois ce sourire d'ange ! Si la première douleur était venue pendant le temps fixé pour l'épreuve… Mais cette beauté heureuse, ce calme, ce repos doux et charmant. Dieu a parlé, ma fille !

— C'est ça ! dit Phatmi qui se dirigea vers la porte, Dieu a parlé, et moi, je peux aller manger un morceau !

Avant de franchir le seuil, elle ajouta :

— Là, vrai, vous êtes un brave homme !

M. de Sampierre ne l'entendit pas ; Phatmi contenta son envie de rire en gagnant l'office. L'idée lui semblait drôle tout à fait.

Et certes, désormais, elle n'avait garde de craindre son maître.

Pourtant, dans l'espace d'un quart de minute, les choses avaient bien changé à l'intérieur de la chambre. Au bruit de la porte qui se refermait, Domenica avait tressailli faiblement. Un voile de pâleur se répandit et s'épaissit à vue d'œil sur son gracieux visage. Sa main, agitée de tressaillements, chercha son flanc. Elle s'éveillait.

Juste à ce moment, l'horloge de Saint-Paul sonnait le premier coup de huit heures.

On n'entendait plus les pas de Phatmi dans le corridor.

Avant que l'horloge eût fini de tinter les huit coups, Domenica, relevée sur son séant et tordant ses couvertures d'une main convulsive, appelait au secours.

Elle n'avait pas vu d'abord son mari, tant le douloureux réveil l'avait prise en sursaut.

Quand elle vit son mari, elle se rejeta tout au fond de sa ruelle avec terreur.

L'angoisse physique faisait trêve. Elle fixa sur M. de Sampierre des yeux étonnés et troublés.

— Que me voulez-vous ? dit-elle. Où est Phatmi ? où sont Savta et Mitza ? Ordonnez qu'on aille chercher le docteur. Qu'on aille bien vite ! m'entendez-vous ?

M. de Sampierre ne répondit pas. Domenica se mit à trembler de tous ses membres, et balbutia :

— Monsieur, que faites-vous chez moi tout seul ? Pourquoi ne parlez-vous pas ? Jamais je ne vous ai vu ainsi, Giammaria… Phatmi me parlait ce matin de ce duc qui a tué sa femme. Je ne vous ai pas fait de mal, moi…

Une angoisse lui coupa la parole. Elle jeta un cri. M. de Sampierre lui dit rudement :

— Taisez-vous !

Elle eut la force d'obéir, tant son épouvante était grande.

Et il faut bien le dire, l'homme qui se tenait debout devant elle était terrible à voir. La fureur concentrée qui le possédait ne se traduisait par aucun des signes extérieurs et habituels de la colère. Son visage exsangue restait immobile, ses yeux demeuraient baissés. Aucun tressaillement n'agitait ses mains tombantes et molles. Chez lui, en ce premier mouvement, le courroux était plutôt du désespoir :

Quelque chose de mortel. Une menace muette et sourde, et profonde comme une agonie.

Domenica perdait le souffle à le regarder et à se taire.

Elle voyait, quoiqu'il fût à contre-jour, le poli de sa joue se rayer de rides, le blanc de son front se maculer de taches bistrées. Il lui semblait que ses cheveux soulevés remuaient, agités par un vent. Deux cercles sombres s'élargissaient sous ses paupières, et, par intervalles réguliers, des gouttes de sueur, tombant de lui, mouillaient le parquet.

Domenica ne savait rien des choses de la vie, mais on n'a pas besoin de savoir pour trembler.

Les enfants voient le danger comme les hommes.

Domenica eut la pensée qui devait venir à un enfant. Elle se vit seule et sans défense au pouvoir d'un fou.

Se trompait-elle ? Le marquis Giammaria était-il fou ? Du moins, était-il plus fou aujourd'hui qu'hier ? plus fou maintenant dans son chagrin poignant que tout à l'heure dans la triomphale expression de son allégresse ?

Question oiseuse, assurément, pour la pauvre jeune femme, dont le réveil était cet horrible cauchemar.

Mais question que nous devons souligner parce qu'elle établira aux yeux du lecteur, mieux que la plus minutieuse analyse, l'état exact du cœur et de l'esprit de M. de Sampierre.

Il avait interrogé la science, cet ignorant, et la science, qui ne répond pas toujours aux savants eux-mêmes, l'avait laissé dans la nuit. Alors, maniaque et jaloux, amoureux, dévot, superstitieux et faible, il s'était

adressé à Dieu comme la passion antique en appelait aux sorts et aux augures.

Le païen, esclave ou philosophe, disait :

« Que Jupiter tonne à droite pour le malheur, à gauche pour le bonheur. J'écoute. »

M. de Sampierre avait dit : « Dieu tout puissant, j'écoute : vous avez six heures pour me répondre, les heures propices et indiquées par le suffrage universel des livres de médecine. Je vous somme de parler ! »

Et nous savons dans quelle anxiété recueillie il avait passé ce quart de journée dont chaque minute pouvait entendre la réponse de la foudre.

Nous l'avons vu écrasé sous l'attente mystérieuse, nous l'avons vu incapable de contenir l'explosion de sa joie, devancer l'heure d'une minute et entamer prématurément le cantique du triomphe. Cela nous donne la mesure de la complète, de l'immense confiance que lui inspirait l'oracle.

Il avait cru aveuglément à l'arrêt surnaturel qui absolvait Domenica, aveuglément il crut au verdict qui la condamnait. En quelques secondes il tomba précipité du comble de la certitude heureuse au plus profond du découragement.

Le tonnerre avait répondu. Dans la conscience de ce malheureux homme, le doute n'essaya même pas de naître. Il fléchit sous le coup, puis il se redressa, éperon-

né par la notion vague et menaçante de ce fait qu'il était le juge, le maître !

Que faire ? il le savait. Les plus faibles ont leur parti pris avant de provoquer l'oracle.

Pendant un temps qui sembla très-long aussi bien à la femme qu'au mari, la crise entamée violemment s'arrêta. Le sang remonta aux joues de Domenica et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Avouez-vous ? demanda M. de Sampierre, qui détourna d'elle son regard.

Au lieu de répondre elle demanda à son tour :

— De quel droit me soupçonnez-vous ?

Puis, cédant à un brusque élan de révolte, elle appela :

— Phatmi, Savta, je veux quelqu'un ! J'ai peur !

M. de Sampierre lui serra le poignet. Elle redevint très-pâle et se tut.

Le jour avait baissé déjà dans la chambre, mais Domenica put voir que la figure de son mari changeait d'expression pour la seconde fois.

Sur ses traits, la colère faisait place à une sorte de calme.

Il commanda le silence d'un signe raide et froid ; puis, marchant d'un pas pénible, il gagna la porte qu'il ferma à clef en dedans.

Puis encore, il revint et s'assit devant la tête du lit.

De nouveau, sa figure était de pierre.

Il fixa son regard clair et froid sur la jeune femme, qui essayait en vain de baisser et de détourner les yeux.

Ce regard la fascinait en la blessant. Tout d'un coup, elle chancela sur son séant, et, tombant en arrière, sa pauvre tête effarée se renversa parmi ses grands cheveux.

Elle était évanouie.

M. de Sampierre ne bougea pas.

Quand Domenica reprit ses sens, il faisait nuit noire dans la chambre. C'est à peine si elle put distinguer la silhouette de son mari, toujours assis à la même place.

Un bruit se faisait du côté de la porte qui était secouée du dehors. La voix de Phatmi appelait et disait :

— Monsieur le marquis ! ouvrez, je vous en prie !

Elle venait d'arriver sans doute, car son accent n'indiquait encore que de la surprise et un commencement d'impatience.

— Giammaria, murmura la marquise, allumez une lampe, je souffre comme pour mourir.

Le marquis demanda pour la seconde fois :

— Avouez-vous ?

De l'autre côté de la porte, la Tzigane s'effrayait et criait :

— M'entendez-vous, monsieur le marquis ? Pourquoi avez-vous tourné la clef ? Si vous dormez, éveillez-vous !

Comme M. de Sampierre ne répondait point, Phatmi ébranla la porte.

— Princesse ! appela-t-elle d'une voix qui tremblait déjà : Domenica ! parlez ! que s'est-il passé là-dedans ?

Le marquis s'était levé. Il appuya la main sur l'épaule de sa femme.

Sa main était de glace.

Ce ne fut ni sa parole ni son regard qui commanda le silence, car il resta muet et son visage disparaissait entièrement dans l'ombre. Pourtant, la pauvre princesse balbutia comme si elle eût répondu à un ordre impérieusement exprimé :

— Je me tairai ! Je me tairai !

Elle ajouta en étouffant un gémissement que lui arrachait son atroce souffrance :

— Giammaria, est-ce que vous allez me tuer ?

C'était une plainte d'enfant. M. de Sampierre se pencha malgré lui au-dessus d'elle. Elle lui jeta ses deux bras autour du cou. Il frissonna, pensant tout haut :

— Dieu a parlé… Et n'avais-je pas vu les pas de la neige ?

Elle dit de sa pauvre voix brisée, en voyant qu'il se reculait :

— Ah ! je souffre trop ! Tuez-moi ou secourez-moi, je vous aimerai !

On n'entendait plus rien du côté de la porte. Phatmi s'était lassée, ou bien elle avait été chercher de l'aide. Entre deux angoisses, Domenica pleurait tout bas, épuisée.

Au moment où la douleur l'attaquait de nouveau, plus violente, des pas sonnèrent dans le corridor. Il y avait plusieurs personnes et on marchait vite. Domenica, exaltée par sa torture, bondit à moitié hors du lit. On entrait dans l'antichambre.

— C'est le docteur Raynaud ! cria Phatmi du dehors. Vous allez ouvrir, peut-être !

La main de M. de Sampierre ferma comme un bâillon la bouche de sa femme. Il y eut une lutte courte, mais horrible. Domenica retomba inanimée.

M. de Sampierre quitta le lit et se dirigea vers la porte, disant à ceux du dehors :

— Attendez, je ne veux pas faire de bruit, elle repose.

Le médecin de l'hôtel Paléologue était, cela va sans dire, un praticien de valeur et d'autorité. Il demanda d'un ton de reproche :

— Pourquoi tenez-vous madame la marquise enfermée ?

M. de Sampierre ouvrit, mais il resta en travers de la porte. La lumière que tenait Phatmi éclaira l'éternelle immobilité de son visage.

— Bonsoir, docteur, dit-il très-doucement et avec un calme parfait. Elle m'a fait promettre de ne pas l'éveiller. La lumière la gênait, je l'ai éteinte sur son désir. Elle m'a fait promettre encore de la veiller tout seul : caprice d'enfant malade. Du reste, soyez sans inquiétude, ce ne sera ni pour cette nuit ni pour demain.

Pendant qu'il parlait, Phatmi prêtait l'oreille aux bruits de l'intérieur. Elle était derrière le médecin et lui dit tout bas :

— Pour méchant, il n'est pas méchant, le pauvre homme ! Je peux répondre de cela. Seulement, ça m'étonne que madame ait eu des caprices de malade avec lui.

— Ma bonne, reprit M. de Sampierre en s'adressant à elle, je veux respecter les moindres fantaisies de madame la marquise. Pour aujourd'hui, faites votre lit dans l'antichambre. Vous serez à portée de la voix… Je vous remercie de votre visite, docteur, et je compte sur vous à toute heure de nuit. En cas de besoin, on vous ferait immédiatement prévenir. À vous revoir.

Il salua de la main et referma la porte avec tout plein de précautions.

Phatmi et le docteur restèrent un instant à se regarder.

— Comment la journée s'est-elle passée ? demanda le médecin.

— Madame a dormi presque constamment.

— D'un bon sommeil ?

— Excellent.

— Pas d'apparence d'inquiétudes ? de malaises ?

— Pas l'ombre d'apparence !

— Et pour ce qui regarde M. le marquis… soupçonnez-vous quelque arrière-pensée ?

La Tzigane se mit à rire.

— Il a eu des soupçons, ce matin, dit-elle, mais il n'en a plus ce soir, Dieu lui a parlé.

Le docteur, qui avait fait un mouvement pour s'éloigner, revint.

— Dieu ?… répéta-t-il. Expliquez-vous, ma fille.

Phatmi se toqua le front en riant.

— Il a un coup de marteau, reprit-elle, mais ce n'est pas bien dangereux. Il est si bête ! Et Dieu lui a dit la vé-

rité tout de même : notre Domenica est innocente autant qu'un Jésus de six mois.

Le docteur réfléchit un instant.

— Je ne vois rien qui puisse motiver ni même excuser mon intervention, dit-il, mais ne quittez pas cette pièce et veillez. À toute heure, je suis aux ordres de madame la marquise.

Il sortit. Une préoccupation restait en lui.

Au moment où il rejoignait sa voiture qui l'attendait dans la rue Pavée, un bras se passa sous le sien.

C'était un beau jeune homme à la figure franche et bonne.

— Le vicomte de Tréglave ! dit le docteur : à Paris ! je vous croyais attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg !

Au lieu de répondre, le vicomte Jean dit :

— Si vous voulez me donner une place dans votre voiture, j'ai besoin d'une consultation.

Ils montèrent tous deux.

— Vous êtes son médecin… commença Jean de Tréglave, dès que la portière fut refermée.

Le regard du docteur exprima un soupçon. Le vicomte Jean reprit en lui serrant la main fortement :

— Je ne vous prendrai qu'une minute, car mon métier ce soir est celui d'une sentinelle. J'ai le temps de

vous dire néanmoins que la dernière volonté du prince Michel Paléologue ne brisa qu'un seul cœur. Domenica n'aime en moi que son frère. Ne me cachez donc rien. Que se passe-t-il ?

— Vous-même, vicomte, que craignez-vous ? demanda le docteur au lieu de répondre.

— Tout ce qu'on peut craindre d'un jaloux et d'un fou, repartit Jean de Tréglave.

Le docteur Raynaud garda le silence. Jean de Tréglave mit la tête à la portière et pria le cocher d'aller au pas.

— Je ne veux pas trop m'éloigner de l'hôtel, dit-il en forme d'explication.

— Sait-elle que vous veillez ? demanda enfin M. Raynaud.

— Je lui ai fait dire à tout hasard.

Ils se regardaient en face. Le docteur était une physionomie de Paris : souriante, bienveillante et sceptique. Sur les traits de ce beau garçon de Tréglave, tout était cœur, même l'esprit.

— Ma foi, s'écria M. Raynaud, je ne sais plus que dire. Si vous n'étiez pas là, je n'aurais pas la moindre inquiétude. Tout me paraît aller bien, mais votre présence… Voyons ! il n'y a rien entre vous ?

— Rien.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur !

— Et vous avez quitté votre poste pour elle ?

— Oui, sans hésiter.

— Vous jouez ainsi tout votre avenir ?

— Je jouerais aussi bien ma vie.

— Alors, comment voulez-vous que je n'aie pas peur !

La voiture s'arrêta au coin de la place Royale. M. de Tréglave descendit.

Ils échangèrent encore quelques paroles, puis le docteur dit :

— Je vous promets d'y retourner aux environs de minuit, en rentrant chez moi : c'est tout ce que je puis faire.

Le vicomte Jean le remercia de la main et s'éloigna rapidement dans la direction de l'hôtel. En chemin, il s'enveloppa de son manteau qu'il avait porté jusqu'alors sur le bras.

La rue Neuve-Sainte-Catherine est sombre tant qu'elle longe le jardin de l'hôtel Paléologue dont le grand mur n'a pour vis-à-vis que des maisons sans boutiques. Il y avait là un fiacre qui stationnait à la porte d'un pauvre garni, Jean de Tréglave y monta, et le fiacre continua de stationner dans le noir.

Il était alors aux environs de dix heures du soir. Pour ce quartier, c'est plus tard que minuit dans le Paris vivant.

Aux fenêtres de l'hôtel, il n'y avait pas une seule lumière, au moins de ce côté.

On n'y dormait pas pourtant. Les trois servantes de Domenica étaient rassemblées dans l'antichambre où Pétraki, qui était le cocher et le factotum de la maison, dressait un lit provisoire pour sa femme Phatmi.

Il était Serbe de naissance et il est rare que les fils de cette pauvre race arrivent à la dignité de cocher en titre ou de premier valet de chambre, mais Pétraki sortait de la moyenne par la multiplicité de ses talents. Il avait servi de secrétaire au vieux prince Michel qui lui confiait ses bric-à-brac à raccommoder. Il savait tout faire.

Les deux servantes valaques, Savta et Mitza, mises dehors par l'invasion de M. de Sampierre, avaient profité de la circonstance pour faire une promenade dans Paris. Comme elles étaient jolies filles et drôlement costumées, Paris galant leur avait offert à dîner. Elles revenaient la joue écarlate, l'estomac chargé, mais la conscience nette. Dans leur pays, ce n'est pas un péché que de prendre du bon temps.

Leur étonnement fut sans bornes quand elles virent que l'appartement de la marquise restait fermé pour elles. En ville, elles avaient entendu parler tout le jour du « drame de l'hôtel de Praslin. » Quand Paris, glouton de crimes, tient un pareil morceau sous sa dent, il s'en empiffre jusqu'aux yeux et sans jamais s'incommoder. Vous

souvenez-vous de Troppmann et des prodigieux tours de radotage que la grande ville exécuta à cette occasion ? Mitza et Savta ne rêvaient que nobles salons souillés de sang, ravages de velours, de satin, de dentelles, et duchesses réduites en hachis. Paris les avait bourrées de tout cela.

Était-ce une autre cause célèbre qui se préparait à l'hôtel Paléologue ? Phatmi était muette, Pétraki gardait un silence refrogné.

On envoya Savta et Mitza aux communs où elles s'endormirent comme deux souches en échangeant l'espoir d'apprendre le lendemain matin quelque chose d'épouvantable.

Phatmi et son mari restèrent seuls : une Tzigane et un Serbe : tous deux dévoués à leur manière, qui n'est pas du tout la manière des serviteurs modèles célébrés par notre ***Morale en actions***. Pour la Tzigane comme pour le Serbe, la bataille de la vie est trop dure à soutenir : chacun d'eux est armé.

Quand le factotum eut achevé de dresser le lit, il demanda :

— Qu'y a-t-il derrière cette porte ? tâche de me parler droit.

Phatmi répondit :

— Il y a Domenica et le maître, tu le sais bien.

— C'est lui qui a voulu rester seul avec la Paléologue ?

— C’est lui.

— Pourquoi ?

— Demande-le-lui, moi, je ne le sais pas.

Pétraki dit :

— C’est bien.

Puis, il s’assit auprès de sa femme. Après un silence, il reprit :

— Où est le Pernola ?

— Dehors.

Phatmi, qui avait fait cette réponse d’un air distrait, reprit tout à coup :

— J’ai couru le chercher quand le maître m’a refusé l’entrée de la chambre à coucher après mon repas. N’est-ce pas à lui qu’il faut toujours demander : Doit-on faire cela ? Mais le maître, sur le tantôt, lui avait laissé voir qu’il désirait rester seul. Et alors le Pernola a bien vite profité de l’occasion pour aller à ses affaires. Les absents peuvent toujours dire, après l’événement : « Je n’étais pas là ! je ne suis pas responsable de ce qui s’est passé. » Ça s’appelle un alibi.

Pétraki lui prit la main affectueusement.

— Tu es très-pâle, dit-il. Tu as bon cœur. Tiens ! te voilà qui frissonnes !

— C’est que j’ai froid.

— Froid ou peur ?

— Les deux.

— Peux-tu me dire de quoi tu as peur ?

— Je ne sais pas.

— C'est bien.

Il se leva sans colère aucune, et ajouta :

— La Paléologue a un secret. Tant pis pour elle. Bonsoir.

Phatmi garda le silence. Le Serbe prêta l'oreille un instant dans la direction de la chambre à coucher. On n'y entendait aucun bruit.

Comme il se dirigeait vers la sortie, Phatmi le rappela.

— C'est fermé à clef, dit-elle en montrant la porte de Domenica.

Pétraki s'arrêta aussitôt.

— Tu saurais ouvrir ? continua la Tzigane.

— Assurément, puisque c'est moi qui ai replacé la serrure.

— Peux-tu faire que je sache aussi ouvrir ?

Ordinairement, Pétraki avait un pas retentissant et lourd. Il traversa l'antichambre avant de répondre et se

rapprocha de la porte. Ses pieds chaussés de forts souliers ne produisirent absolument aucun bruit.

Phatmi, qui avait les sourcils froncés, se mit à sourire…

— Tu ne vieillis pas ! murmura-t-elle : je t'aime bien.

Le Serbe s'était penché pour examiner la serrure. Il dit :

— La clef est en dedans.

— Est-ce plus difficile ?

— Pas pour moi.

De la poche latérale de sa casaque rouge, il retira une pleine poignée d'objets parmi lesquels était un étui de cuir noir qu'il ouvrit. L'étui contenait une certaine quantité de petits outils en acier. Il en choisit un.

— Ce n'est pas pour maintenant, dit la Tzigane.

— Pour quand donc ? demanda Pétraki.

— Je ne sais pas.

C'était la troisième fois qu'elle répondait cela.

Le Serbe haussa les épaules et fit mine de remettre l'étui dans sa poche ; mais Phatmi, qui s'était levée à son tour, l'arrêta disant :

— Montre-moi la manière d'ouvrir, je t'en prie.

Il hésita.

— S'il y a du danger là derrière, dit-il, mieux vaudrait que ce fût pour moi.

Elle sourit orgueilleusement.

— Certes, certes, fit-il, tu es forte, mais tu es une femme.

— S'il y a du danger, je t'appellerai, dit-elle, mais montre-moi.

En rouvrant son étui pour obéir, Pétraki secoua la tête et répéta :

— La Paléologue a un secret !

Puis il ajouta :

— Le maître aussi ! et il fait noir là-dedans !

Il choisit deux outils, tous les deux recourbés, mais dont l'un avait un crochet très-court. Ce fut celui-là qu'il introduisit dans la serrure.

— Regarde, dit-il. La clé doit d'abord être enlevée. Pour cela, il faut la ramener toute droite dans le sens du trou… C'est fait.

En parlant il avait manœuvré avec une telle adresse que ni le crochet ni la clé n'avaient grincé.

— C'est la moitié de la besogne, reprit-il, et elle va rester faite puisque nous laisserons la clé ainsi. Pour ouvrir maintenant, il n'y a plus qu'à rejeter la clé et à retirer le pêne. Pour rejeter la clé, tu prends l'autre bout de l'outil et tu pousses. C'est affaire de tact. Pour attirer le

pêne, tu prends le second outil qui est juste de mesure, tu entres, tu tâtes, tu accroches et tu pèses…

La Tzigane était tout oreilles et ses yeux ardents avaient suivi le jeu de la démonstration. Elle prit les deux outils et répéta par deux fois les mouvements indiqués.

— Va-t-en, je vais dormir, dit-elle.

Le Serbe répondit : « C'est bien, » et se retira aussitôt.

Quelques minutes après sa sortie, parmi le silence qui régnait dans l'hôtel et aux environs, l'horloge de Saint-Paul envoya onze coups. Phatmi colla son oreille à la serrure.

— On ne les entend même pas respirer ! pensa-t-elle tout haut. Je l'ai eue sur mes genoux et j'ai vécu du pain de son père. Je ne dormirai pas.

Elle se jeta toute habillée sur le cadre sans éteindre la lumière. Elle était très-lasse, mais elle comptait sur sa volonté pour résister au sommeil. Son inquiétude devait suffire à tenir ses yeux ouverts.

Par le fait, elle entama sa faction en sentinelle vigilante. Elle entendit, dans la nuit muette, la demie de onze heures, minuit et la demie de minuit.

Puis elle se dit : « Je m'engourdirais, il faut que je marche un peu… »

Vous connaissez tous ce rêve de l'enfant paresseux qui tarde à se lever et qui se rendort en pensant : « Je m'habille… »

La Tzigane se voyait arpentant l'antichambre d'un pas furtif, – remontant sa lampe, – et s'arrêtant chaque fois qu'elle revenait vers la porte, pour écouter au trou de la serrure.

Elle se sentait sûre d'elle-même et raillait ses récentes inquiétudes.

Avoir eu peur de ce malheureux homme ! Et peur de quoi ? dans une maison pleine de domestiques ! Au milieu de ce quartier si paisible !

Domenica dormait sans doute sur son lit et le marquis dans son fauteuil : tous deux bien tranquillement.

Elle continuait à faire sentinelle, cette brave Phatmi, mais c'était bien pour l'acquit de sa conscience…

Cependant son rêve tourna. Elle ne marchait plus. Elle essayait de repousser le cauchemar assis sur sa poitrine, mais le cauchemar plus fort qu'elle, la garrottait, impuissante, sur son lit.

Et toutes ses inquiétudes devenaient terreurs, car le silence de la nuit prenait une voix…

Elle croyait ouïr des plaintes de l'autre côté de la porte – mais faibles, faibles !

Et quelqu'un, tout bas, disait à ces gémissements de se taire.

Une allumette grinça. Il y eut des pas qu'on essayait d'étouffer.

Quelque chose en acier vibra sec comme les outils d'une trousse qu'une main tremblante eût ouverte maladroitement…

Un enfant ! Il y eut le premier cri d'un enfant qui s'étouffa avant d'être achevé.

Puis un autre cri déchirant, terrible le cri d'une agonie.

Le dernier cri réveilla la Tzigane en sursaut, et la jeta haletante hors de son lit. C'était Domenica qui l'avait poussé : à cet égard pas de doute.

Phatmi écouta, étourdie qu'elle était comme si elle eût reçu un coup d'assommoir sur la tête.

Le cri ne se renouvela pas, mais il y eut sur le parquet le bruit d'une chute pesante.

Et après la chute plus rien.

Phatmi se prit le front à deux mains. Il n'y avait dans sa cervelle que confusion et trouble.

Elle gagna en chancelant la porte de Domenica.

Elle eût donné de son sang pour entendre un bruit quel qu'il fût.

Mais rien ! Il semblait désormais que la chambre fût vide.

Et pourtant, la Tzigane n'eut pas l'idée d'appeler.

Pétraki, le Serbe diplomate et propre à tout, avait dit : « La Paléologue a un secret. » Phatmi ne voulut pas se fier même à Pétraki.

Ce qu'il y avait à faire devait être fait par elle seule.

Comme elle n'avait pas les nerfs d'une Parisienne, elle se retrouva vite. Son mari lui avait laissé les crochets, elle attaqua la porte.

Mais on a beau être adroite, chaque métier veut son apprentissage nécessaire. Dès le premier mouvement qu'elle fit, la Tzigane, trop empressée à rejeter la clé, poussa à faux et l'engagea en travers. Dès lors, tous ses efforts devaient rester inutiles. La colère la prit. Elle se mit les mains en sang et brisa les deux outils.

Puis, le front ruisselant de sueur, elle écouta.

Rien encore. De l'intérieur, personne n'avait donc entendu le bruit qu'elle faisait !

Qu'y avait-il là-dedans désormais ?

Une morte ?

Ou deux morts ?

Phatmi rugit comme une lionne ; elle se lança à corps perdu contre la porte, faisant un bélier de son épaule. La porte solide la repoussa, meurtrie. Elle regarda tout autour d'elle avec détresse, disant :

— J'ai dormi ! je ne devais pas dormir. J'ai mangé son pain : j'entrerai !

Dans la cheminée de l'antichambre, le dernier feu, dressé pour les froides matinées d'avril, restait intact.

La Tzigane bondit et jetant de côté les pièces de bois étagées sur le devant du foyer, elle saisit à deux mains la grosse bûche du fond qu'elle leva au-dessus de sa tête.

Ainsi chargée, elle reprit son élan. La bûche énorme heurta la porte à la hauteur de la serrure ; cela vaut tous les crochets du monde ; le pêne sauta.

Phatmi, avant de franchir le seuil, retint son souffle pour écouter.

À ce grand bruit, aucun autre bruit ne répondait.

Alors ses jambes tremblèrent et son cœur manqua. Elle fut obligée de se prendre au chambranle pour ne point tomber.

— Domenica ! maîtresse ! appela-t-elle.

— Viens donc, répondit une douce voix qui parlait avec précaution.

Phatmi, qui crut encore rêver, avança la tête et regarda.

Il y avait une bougie allumée sur la table de nuit de la princesse-marquise, et sa lumière arrachait des étincelles aux instruments tout neufs de la trousse, ouverte au pied du flambeau : la trousse de M. de Sampierre.

Domenica, assise sur son lit, un peu pâle, mais souriante, tenait un petit enfant dans ses bras.

Elle le berçait, emmaillotté qu'il était déjà.

La figure de l'enfant était tout contre ses lèvres.

Devant le lit, par terre, le marquis Giammaria était étendu tout son long à la renverse.

La princesse-marquise répéta non sans impatience :

— Viens donc, Phatmi, je ne peux pas parler trop haut, je l'éveillerais… Pas mon mari, l'enfant, mon petit Domenico chéri.

Elle ajouta, comme la Tzigane approchait :

— N'aie pas peur, tu vois bien que mon mari est mort.

La Tzigane lui jeta un regard tout plein de soupçonneux effroi.

— Oh ! fit Domenica avec cet accent enfantin qu'elle ne devait jamais perdre, ce n'est pas moi qui ai fait cela. Le bon Dieu l'a puni parce qu'il voulait tuer son petit garçon.

— ***Son*** petit garçon ! répéta Phatmi dont le visage s'éclaira.

Elle fit le dernier pas, enjambant le corps du marquis et vint baiser la main de sa jeune maîtresse avec un respect attendri.

— L'enfant est donc bien à lui ? murmura-t-elle. Dites sur la Vierge qu'il est à lui !

Domenica la regarda d'un air stupéfait.

— Je suis folle ! se reprit Phatmi, j'ai eu si grand'peur !

Domenica berçait le petit et le baisait.

— Je ne voulais pas de mal a mon mari, dit-elle en se parlant à elle-même, mais il aurait tué l'enfant : j'en suis sûre ! Je dirai pour lui des prières de bon cœur.

Et comme la Tzigane faisait mine de se baisser pour examiner M. de Sampierre, la marquise reprit :

— Regarde plutôt mon Domenico ! Il s'appelle Domenico. Je ferai maintenant tout ce que je voudrai… Mais Giammaria aura un tombeau grand comme un palais, et je ne l'oublierai pas.

En même temps, elle retourna l'enfant qu'elle éleva dans ses bras.

Phatmi vit alors que ses langes avaient une tache rouge assez large à la naissance du cou.

— Est-ce que ?… commença-t-elle.

— Oui, oui, interrompit la jeune mère, rougissant depuis le front jusqu'à la poitrine, il l'a frappé comme il aurait frappé un homme !

L'enfant jeta un cri robuste que sa mère étouffa dans ses baisers.

Phatmi se redressa indignée et repoussa du pied la jambe du marquis pour venir à l'enfant. Quand elle l'eut embrassé, elle se ravisa pourtant et dit :

— Il faut savoir !

Elle mit la main sur le cœur de son maître.

— N'est-ce pas qu'il est mort ? demanda Domenica.

La Tzigane fut du temps avant de répondre, puis elle dit :

— S'il vivait, que feriez-vous du petit ?

La marquise devint plus blanche que le linge de sa couche.

Phatmi, qui fixait sur elle son regard brillant, prononça tout bas en montrant M. de Sampierre :

— Il faudrait bien peu de chose pour qu'il fût mort…

La marquise lui coupa la parole par un geste d'horreur.

— Non ! oh ! non ! fit-elle, jamais !

Et elle s'enfonça dans son lit toute frissonnante.

— Alors, dit la Tzigane, il faut prendre un parti, car il peut s'éveiller. Devant moi, certes, il ne recommencera pas ; mais je suis sa servante. Les servantes, on les chasse… Voulez-vous me charger de l'enfant ?

— Non, répondit la jeune mère qui semblait penser profondément.

Elle ajouta, après un silence :

— Mon Domenico a un protecteur.

Et regardant la Tzigane bien en face avec des yeux où éclataient l'ignorance – et l'imprudence d'une fillette, elle dit :

— Si je veux, *il* l'emportera dans ses bras jusqu'au delà de la mer !

— Il, qui ? demanda Phatmi.

Domenica rêvait. Elle garda le silence.

— Et le voudrez-vous, maîtresse ? demanda encore la Tzigane.

Domenica regarda son mari, toujours renversé sur le parquet, et répondit en serrant l'enfant contre son cœur :

— Je veux qu'il vive, et ce fou le poignarderait !

Sur un signe, Phatmi s'approcha d'elle.

La jeune mère mit sa bouche tout contre l'oreille de la servante et parla à voix basse.

— Attend-il encore à cette heure ? demanda la Tzigane quand Domenica eut achevé.

Cette dernière répondit, et son sourire était imprégné de naïf orgueil :

— À toute heure de nuit et de jour, demain, la semaine prochaine, dans dix ans, tant que je vivrai et tant qu'il vivra, il m'attendra toujours !

— Maîtresse, dit Phatmi, je vous obéirai, mais le maître avait raison d'être jaloux.

Domenica embrassa pour la dernière fois son enfant.

— Devant Dieu et sur la vie de mon pauvre ange, dit-elle, M. le marquis de Sampierre n'a rien à me reprocher.

Cette fois, tout en elle, accent et regard, était d'une femme.

Phatmi enveloppa l'enfant dans un châle et sortit.

Comme elle ne pouvait quitter la maison par l'issue commune sans passer sous le regard des concierges, elle alla éveiller son mari qui lui ouvrit la porte du jardin.

Juste en face de la porte, dans l'ombre, stationnait le fiacre dont le cocher dormait.

La Tzigane dit à Pétraki :

— Il ne faut ni écouter ni voir.

Pétraki s'éloigna aussitôt.

Phatmi traversa la rue et vint à la portière du fiacre.

— Monsieur le vicomte, dit-elle, on n'a pas prononcé une seule fois votre nom, mais je l'ai deviné.

Je me souviens des fenêtres qui donnaient sur les jardins d'Esterhazy, à Vienne. Je vous apporte un enfant qui vient de naître ; il paraît qu'il est à vous…

— Il est à moi du moment qu'on me le donne, répondit Jean de Tréglave, qui avança les deux mains. Son père est mon ennemi, sa mère est une sainte.

Phatmi éleva l'enfant jusqu'à la portière et Jean le prit.

— Il a nom Domenico, dit-elle encore. Il a été blessé au moment de sa naissance.

— Par accident ?

— Qu'importe ? pensez ce que vous voudrez. Il doit être mis à l'abri au delà de la mer.

— Celle qui vous envoie sera obéie. Je passerai la mer. Dois-je partir sans la voir ?

— Je suis chargée de vous faire ses adieux.

— Voici les miens : Dites-lui que l'homme à qui elle a donné autrefois le nom de frère sera demain en route pour l'Amérique, si l'avis du médecin est que l'enfant puisse, sans danger, supporter le voyage. Dites-lui que son fils aura de tendres soins et qu'on lui apprendra à aimer sa mère. Dites-lui que ma mort elle-même ne le laisserait pas sans soutien, car nous sommes deux Tréglave, et nous n'avons qu'un cœur. Que Dieu la fasse heureuse !

Il éveilla le cocher et le fiacre s'ébranla.

Phatmi resta longtemps à la même place, ne songeant point à s'en aller.

En rentrant elle dit à Pétraki :

— Je ne verrai rien de si drôle en toute ma vie ! Ces Français vous ont des idées !

Et à Domenica, quand elle eut regagné le chevet de l'accouchée :

— Maîtresse, vous êtes entre deux fous. S'il vous était tombé un beau jeune garçon fait comme tout le monde, à mi-côte entre le maître qui est trop bas et l'autre qui est trop haut, il n'y aurait pas eu de princesse si heureuse que vous sous le soleil ! Vous pouvez être tranquille au sujet de l'enfant. Cet homme-là sera son père et sa mère.

Ayant ainsi parlé, la Tzigane s'occupa enfin du marquis Giammaria.

XII

LES CERISES NOIRES

Il y eut une chose assurément fort singulière, c'est que de tout cela rien d'immédiat ne résulta.

La fin de la nuit mystérieuse fut aussi platement calme que les débuts en avaient été orageux.

Aux premiers soins de la Tzigane, M. le marquis reprit ses sens ; le précieux Pernola rentra tout exprès pour lui offrir le bras, quand il fut temps de le ramener dans son appartement, et le lendemain matin personne n'ouvrit la bouche sur ce qui s'était passé.

Personne. Les domestiques ne savaient rien, excepté Pétraki, le propre à tout, qui ne savait pas grand'chose ; les concierges étaient dans l'ignorance la plus complète ; le doux Pernola lui-même s'était arrangé pour ne point savoir ou ne point en avoir l'air.

Il n'y avait qu'un témoin : Phatmi, et Phatmi était muette.

Phatmi avait remis la grande bûche au fond de la cheminée pendant que Pétraki guérissait en un tour de main les contusions de la serrure. Aux questions de Savta et de Mitza qui venaient reprendre possession de

leur emploi, la Tzigane répondit : « J'ai dormi comme un loir ! »

On envoya un très-beau cadeau d'argenterie au docteur Reynaud qui avait trouvé porte close lors de sa visite nocturne. Le docteur refusa. C'était un original.

Un vent d'apaisement semblait avoir passé à travers l'atmosphère de cette splendide demeure, hier encore si pleine de tristesses et de menaces. Le marquis Giammaria désertait ses livres pour tenir compagnie à sa jeune femme qui souriait, heureuse, dans son nuage de dentelles. On parlait de plaisirs, de voyages. On faisait des projets pour la saison : j'entends dès le lendemain de la fameuse nuit.

Des projets superbes !

D'explication, pas la moindre. Entre les époux recommençant la lune de miel, un accord tacite, mais complet supprimait le drame.

Rien ne s'était passé. M. de Sampierre n'était plus fou, il n'avait jamais été jaloux, et cette charmante Domenica, dodue comme le bonheur, gardant aux lèvres le sourire un peu ennuyé des cœurs trop contents, n'avait certes jamais non plus versé une larme, ni dissimulé une inquiétude.

Seulement, tout le monde avait connu sa grossesse : qu'était devenu l'enfant ?

À l'hôtel Paléologue cette question-là se murmurait bien bas, entre deux portes ou le long des corridors, quand on s'y rencontrait à deux curiosités.

Chez les concierges, on en parlait déjà un peu plus haut.

Dans le quartier, cela faisait tapage.

Qui donc avait instruit le quartier ? Le quartier savait tout et bien d'autres choses.

Le quartier connaissait jusqu'à l'endroit du jardin où le pauvre petit cadavre dormait sous le gazon.

C'était encore un crime de prince, un bon ! Et la ***Gazette des Tribunaux***, qui venait d'en finir avec M. le duc, allait prendre M. le marquis.

Et dans cette nouvelle affaire, il y avait dix fois plus de millions que dans l'autre.

Sous le règne de Louis-Philippe, on se divertissait presque autant qu'aujourd'hui !

Un soir, au bout de huit jours, M. de Sampierre fut pris d'un besoin de se confesser. Il enferma son cousin Pernola dans son cabinet et lui raconta toute l'histoire.

Pernola joua l'étonné dans la perfection.

— Que pensez-vous du silence de Domenica ? demanda le marquis. En la voyant sourire, il y a des moments où je crois avoir rêvé.

— Il faut une explication, répondit le jeune comte. Je m'en charge.

Il fit demander une audience à Domenica. Elle le reçut. Ils causèrent un quart d'heure, après quoi le Pernola revint disant :

— J'ai préparé les voies, allez signer le traité.

Entre les deux époux, l'entrevue fut courte et toute aimable.

— Puis-je faire quelque chose qui vous plaise ? demanda la princesse-marquise déjà relevée et plus charmante que jamais sur sa chaise longue.

— Tout ce que vous faites me plaît, mais si vous n'éprouviez aucun chagrin à vous séparer de votre première femme de chambre…

— Phatmi ? pas le moindre, du moment que vous le désirez… Tenez-vous à garder notre cousin Pernola, entre nous ?

— Pas le moins du monde, du moment qu'il vous gêne !

Elle lui tendit sa blanche main qu'il baisa.

Ainsi naissent les bons ménages.

Le lendemain, avant le jour, toute la maison partit pour l'Allemagne. Il ne restait à Paris que Giambattista Pernola, installé à l'hôtel de Bristol, et Phatmi qui avait couché, ainsi que son mari, à l'auberge.

Ce fut un cri dans tout le quartier. La cause célèbre prenait la clef des champs !

On fit émeute à la porte de l'hôtel Paléologue. Les concierges criaient plus haut que les autres et les gens de justice furent abondamment sifflés quand ils arrivèrent, sur le coup de midi, pour interroger la maison vide.

Le soir, il y eut dans quelques journaux un article vague, annonçant le départ d'un richissime ménage étranger. On y parlait de rumeurs sinistres et d'émotions populaires. Cela se terminait par la formule consacrée : « La justice informe. »

Le comte Pernola prit la peine d'aller jusqu'au palais de justice et se mit à la disposition du parquet. Toujours utile, ce cher garçon !

Deux ou trois semaines après, vers le milieu du mois de juin, dans une chambre assez propre dont la croisée regardait Paris du haut de Ménilmontant, un ménage d'ouvriers aisés achevait son repas du soir.

Il n'y avait plus sur la table qu'un reste de cerises, dont le jus marquait de larges taches rouges un lambeau de journal.

Par terre, sur une couverture de soldat étendue, un beau bébé se roulait.

— L'argent s'en va, dit Phatmi qui avait l'air triste. Je ne sais pas le métier des femmes de chambre de Paris, et il est trop tard pour apprendre.

— Il faut venir à Paris, répondit l'ancien factotum de l'hôtel Paléologue, pour savoir ce que valent nos pays. C'est misère et vanité, ici : ça fait pitié. Notre argent s'en va.

— Et il y a notre petit Yanuz, ajouta la Tzigane qui saisit le bébé demi-nu à la volée pour le caresser plus à l'aise sur ses genoux.

À peine celui-ci fut-il à portée des cerises, qu'il tendit ses deux mains.

— Vois donc, dit Phatmi, combien nous avons dans le sac.

Et pendant que Pétraki allait vers l'armoire, elle ajouta :

— Domenica n'avait pas de cœur pour l'homme qui l'aimait. Elle s'est séparée de son enfant sans pleurer. Pourquoi aurait-elle défendu sa servante ?

— Le fait est, répondit Pétraki, la tête dans l'armoire, que cette jolie poupée nous a mis de côté comme sa dernière paire de souliers ! Ceux qui se dévouent sont des brutes.

— Je l'aimais bien, murmura la Tzigane, et peut-être que l'âme lui viendra quelque jour.

Pétraki haussa les épaules en refermant l'armoire. Il avait un sac de cuir à la main.

— C'est pire que les Français, dit-il, ces gens qui ont eu des esclaves !

Il revint vers la table et y déposa son sac.

Le bébé se bourrait de cerises dont la mère enlevait d'avance les noyaux.

Elles appartenaient à cette espèce vulgaire, mais succulente et sucrée qu'on appelle cerises noires et aussi mauricaudes. Leur inconvénient est de tacher les doigts outrageusement. Ceux de Phatmi étaient teints jusqu'à la troisième phalange en carmin foncé, tirant sur le bleu.

Et le bébé avait des moustaches de la même couleur qui envahissaient son nez et ses joues.

Dans le sac, il y avait vingt-cinq doubles ***lires*** d'or de Bucharest qui étaient l'ancien ***collier-dot*** de Phatmi, deux magnifiques Charles-Albert de Sardaigne de cent trente-quatre francs chacun et qui venaient du marquis, une vingtaine de ducats d'Autriche et un rouleau de cinquante louis, non encore défait, plus de la monnaie d'argent et même de cuivre.

Les cinquante louis étaient le cadeau de congé de Domenica.

— En tout, dit l'ancien factotum, ça ne va pas à quatre mille francs d'argent de France. Chez nous ils ont beaucoup, mais ils donnent peu.

— Avec ça, répliqua la Tzigane, on pourrait s'établir là-bas, à Bucharest. Mais nous n'y sommes pas, et le voyage mangerait tout.

Elle soupira gros, son mari alluma une pipe.

On fut quelque temps sans parler.

Le petit garçon, repu de cerises, renversa bientôt sa tête blonde sur le sein de sa mère et s'endormit.

Une goutte vermeille, glissant de ses lèvres à son menton, était tombée jusque sur son cou.

Elle y restait humide.

Du bout de son doigt, d'abord et assurément sans y songer, puis à l'aide d'une queue de cerise, employée en manière de pinceau, Phatmi se prit à étendre la tache de carmin en divers sens, de manière à former un dessin bizarre et sinistre.

— Vois ! dit-elle tout à coup.

Pétraki regarda et ses sourcils se froncèrent.

— Quel jeu est-ce là ? demanda-t-il.

— C'est très-ressemblant, répondit la Tzigane à voix basse.

— Ressemblant à une gorge coupée… efface cela !

— Ressemblant à la blessure du petit Domenico, la nuit de sa naissance.

— Tu l'as donc vue, la blessure du petit Domenico ? dit le Serbe qui baissa la voix à son tour.

— Oui, je l'ai vue… et tu la vois aussi, car la voilà.

Il y eut encore un silence. Ce fut la Tzigane qui reprit, avec un certain embarras et en se donnant l'air de plaisanter :

— Le petit Domenico ne reviendra jamais, et quelque jour, la Paléologue sera veuve. Un enfant qui dans vingt ans d'ici porterait une cicatrice pareille à cela sous sa cravate aurait des millions, mon mari.

— Mais il y a l'autre, l'aîné, le comte Roland…

— Quand notre petit Yanuz ne ferait que partager… Je ris, tu vois bien… mais tu as étudié pour soigner les chevaux de Paléologue, tu es presque un chirurgien, et d'ailleurs, tu sais tout faire. Si tu voulais…

— Tais-toi, dit le Serbe, nous sommes de bonnes gens : restons ce que nous sommes.

Il se leva, mouilla sa serviette et lava le cou du petit Yanuz.

Phatmi dit :

— Je plaisantais.

— C'est bien, répondit le Serbe. Ne plaisante plus de la sorte.

Le lendemain, il y avait encore des cerises. C'était la saison.

Au dessert, l'ancien factotum était pensif. Il rougit deux ou trois fois comme si une parole difficile à prononcer lui eût pendu de la langue.

— Le petit comte Roland, dit-il, n'est pas grand pour son âge.

— Depuis qu'il est au monde, répondit Phatmi, il est toujours malade.

— Comme notre gars se porte bien ! reprit le Serbe. Le petit comte Roland sera prince Paléologue et marquis de Sampierre. Rien que les biens entre Bucharest et Giurgevo valent douze belles fortunes de ce pays de France. Il héritera du tout…

— S'il vit, fit observer la Tzigane.

— Oui, s'il vit, répéta Pétraki. Fais donc encore avec les cerises sur la gorge de notre petit Yanuz.

Mais Phatmi serra l'enfant contre sa poitrine en frissonnant.

— Non, non ! s'écria-t-elle, je ne veux pas qu'il ait du mal !

Le Serbe dit.

— Ne vois-tu pas que je plaisante !

Le troisième jour, en mangeant des cerises, on parla encore de cela. Ni l'un ni l'autre ne plaisantait.

Phatmi demanda :

— Mon homme, es-tu bien sûr de ne pas le blesser ?

— J'en suis sûr, ma femme.

Ils s’enfermèrent, et les voisins entendirent le petit Yanuz qui poussait de lamentables cris.

XIII

EXTRAIT D'UN RAPPORT DE POLICE

Marqué : *Auxiliaire n° 17, 2e division*. Cachet de la préfecture.

« M. le comte Pernola dei marchesi Sampietri, de Sicile (Giovanni-Battista-Pio – *sub intercessione* OO. SS.), est un jeune homme de vie et de mœurs respectables qui, après avoir étudié aux séminaires de Naples et de Rome, est rentré dans le monde par défiance de sa vocation.

» Il habite une chambre modeste de l'hôtel Bristol, place Vendôme.

» Malgré son âge (il n'a pas encore vingt ans), M. le comte Pernola occupait une position de haute confiance chez son parent, M. le marquis de Sampierre, lequel l'avait jusqu'à présent comblé de preuves d'affection. Sans avoir le titre d'intendant qu'il eût repoussé comme humiliant et incompatible avec sa naissance, il faisait toutes les affaires de cette maison, une des plus opulentes de l'Europe.

» M. le comte Pernola n'a fait aucune difficulté pour répondre.

» Il a déclaré que, selon lui, M. le marquis de Sampierre est un gentilhomme de haute vertu, inca-

pable de toute action contraire aux lois ou à l'honneur, et que la princesse Domenica Paléologue, marquise de Sampierre, a toujours mené une vie irréprochable. Il rougit pour ceux qui n'auraient pas honte de la soupçonner dans sa conduite. Un seul mot, selon lui, convient pour caractériser Domenica Paléologue : c'est un ange.

» Il résulte de ses déclarations que, même antérieurement au mariage, M. le vicomte Jean de Tréglave avait manifesté à l'égard de la jeune Domenica Paléologue, qui était encore un enfant, des empressements pouvant mériter la qualification de romanesques.

» M. Jean de Tréglave ne fréquentait pas la maison du prince Michel Paléologue, à Vienne, mais il y avait eu, entre lui et la jeune Domenica, des conversations, des rencontres, le tout fort innocent. M. le marquis de Sampierre ignorait ces circonstances lors de son mariage, qui eut lieu, à Paris, le 17 mai 1844.

» Tout de suite après le mariage, les jeunes époux voyagèrent. Ce fut le commencement de la persécution (c'est le mot employé par le comte Pernola).

» Partout où les nouveaux mariés allèrent, M. de Tréglave les suivit. M. de Sampierre est d'origine italienne, il a le tempérament soupçonneux ; ses méfiances prirent corps à Milan, dans une occasion frivole, au mois d'août 1847. M. le vicomte de Tréglave était alors à Milan. Une nuit, la nuit du 26 août, dans une rue voisine de la cathédrale, M. de Tréglave fut frappé d'un coup de poignard vers la région du cœur.

» Bien entendu, M. de Sampierre resta complétement étranger à cette tentative de meurtre.

» L'hiver suivant, le jeune et illustre ménage fit une entrée brillante dans le grand monde parisien. M. de Tréglave, guéri de sa blessure, était revenu à Paris.

» Lors d'une grand fête de style oriental, qui fut donnée à l'hôtel Paléologue, M. le marquis de Sampierre crut avoir des motifs pour soupçonner la présence de l'homme qu'il regarda comme son rival.

» Le comte Pernola fit de son mieux pour le guérir de cette fièvre jalouse ; mais tout fut inutile, et la fête se termina par un éclat malheureux, qui fit presque scandale.

» En suite de quoi, l'hôtel Paléologue devint désert. Le monde en oublia le chemin.

» Sur le fait des études médicales, attribuées par l'accusation à M. de Sampierre, spécialement au point de vue de la clinique obstétricale, le comte Pernola ne nie point l'achat de la bibliothèque du docteur P…

» Il convient aussi que M. le marquis se procura à prix d'argent une carte d'étudiant en médecine qui n'était pas à son nom, mais il ajoute que le caractère généralement studieux de son parent et le besoin qu'il avait d'occuper son oisiveté solitaire, après sa rupture avec le monde, expliquent surabondamment cette excursion tentée dans le domaine de la science.

« Quand on arrive aux événements du mois de mai qui ont motivé la présente enquête, le même caractère de bienveillance et de bonne foi se retrouve dans les déclarations du jeune comte Pernola.

» Son point de départ est celui-ci : il n'a rien vu, par la raison toute simple que M. de Sampierre l'avait engagé à choisir ce jour-là (le 23) pour aller à ses affaires ou à ses plaisirs.

» Madame la marquise a dû mettre au monde un enfant, puisque le 23, à midi, on attendait ses couches d'heure en heure et que le 24 au matin, elle était délivrée : ceci paraît certain.

» L'aide du docteur Raynaud ne fut point réclamée, c'est un fait acquis.

» Mais M. le comte Pernola ne pense pas qu'on ait positivement, ni surtout volontairement écarté ce savant praticien au moment critique.

» S'il était permis de rapporter des on-dit, le comte Pernola déclarerait que le bavardage intérieur de l'hôtel Paléologue dénonçait la présence d'un fiacre dans la rue Neuve-Sainte-Catherine, le long du mur du jardin, cette nuit-là, depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin.

« À trois heures, une femme sortit de l'hôtel par la petite porte du jardin ; elle avait entre ses bras un fardeau, enveloppé dans une mante : elle remit le paquet à un homme qui était dans le fiacre, et le fiacre partit.

» Le comte Pernola n'affirme en aucune façon l'authenticité de ce dernier détail.

» Il est convaincu, jusque dans le fond de l'âme, que tous ces mystères, en apparence si obscurs, s'éclairciront à l'avantage de M. le marquis et de M^me^ la marquise de Sampierre, dont il reste le dévoué parent, les tenant tous les deux pour des modèles d'inattaquable vertu… »

À la suite de ce rapport était cette mention :

« Notes pour M. le préfet.

» Agent tout jeune, fils d'employé. Nom : V. Chanut.

» Ira bien. »

I

DÉCLARATIONS ET TÉMOIGNAGES

Extrait d'un dossier contenant cinq numéros.

2^e^ division, 2^e^ bureau. Cachet de la Préfecture.

N° 1.

« Les concierges :

» Déclarent, le mari et la femme, qu'un meurtre a été commis à l'hôtel Paléologue, dans la nuit du 23 au

24 juin 1847, sur un enfant nouveau-né dont le sexe leur est inconnu.

» N'ont rien vu ni entendu qui puisse appuyer leur dire, mais y persistent.

N° 2.

« Chardon Joseph, employé du gaz :

» A vu ouvrir la porte du jardin dans la nuit du 23 au 24, une femme sortir et s'approcher du fiacre.

» N'a pas remarqué le paquet (ou l'enfant). Ne sait autre chose.

N° 3.

« Pétraki, serbe de naissance et ancien cocher des Sampierre.

» Ne sait rien.

(A été congédié par ses maîtres la veille de leur départ de Paris.)

N° 4.

« Phatmi, femme Pétraki, ancienne première femme de chambre de M^me^ la marquise de Sampierre, déclare que M. le marquis, vers neuf heures du soir, lui défendit

l'entrée de la chambre, où elle avait laissé sa jeune maîtresse endormie ;

» Qu'elle n'a pu, en conséquence, rien entendre ni rien voir ;

» Mais, qu'à aucun degré, elle ne soupçonne ses anciens maîtres.

» NOTA. – De même que son mari, la femme Phatmi a été congédiée la veille du départ.

» Elle est d'origine Tzigane. Les Tziganes sont ceux que l'on appelle chez nous des Bohêmes : race demeurée à l'état barbare et dépourvue de toute religion.

» M. le docteur J.-B. Raynaud, professeur titulaire, chef de service à l'hôpital Saint-Louis, officier de la légion d'honneur.

» Déclare n'avoir connu M. et M^me^ de Sampierre que depuis très-peu de temps et sous les plus excellents rapports ;

» Avoir été refusé deux fois : la première à la porte de l'accouchée, par M. le marquis lui-même, la seconde sous un vestibule par un domestique, dans la soirée du 23 mai, à neuf heures et aux environs de minuit ;

» S'être étonné vivement de ce procédé, mais ne pouvoir point en tirer des conséquences qui lui sembleraient trop graves.

» NOTA. – M. le docteur Raynaud ne croit pas à un meurtre. »

II

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

Inspecteur, N° 8, Cabinet (Cachet).

« Dans le quartier du Marais, l'émotion, loin de diminuer, augmente. Le départ de la famille du marquis de Sampierre a mis le comble au mécontentement du public.

» Croyance générale à un meurtre. Présomption d'adultère. Énorme quantité de bruits très-affirmatifs, mais qui ne reposent sur aucun fondement bien précis.

» Travail politique : on rapproche cette douloureuse affaire du crime de l'hôtel de Praslin. Les « frères et amis » se remuent.

» Détestable effet.

» Urgence absolue d'une instruction qui fasse au plus tôt la lumière. »

III

RAPPORT

Préfet, Cabinet (Cachet).

« Sur l'ordre de Sa Majesté, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie du travail transmis au cabinet du roi.

§ I^er^

» Sur la première question, ainsi conçue :

» *Dans quelle mesure le parti de l'agitation a-t-il exploité l'événement de l'hôtel Paléologue ?*

» Réponse :

» Les comités ont tenu séance aux bureaux de la *Réforme*, au carré Saint-Martin, rue Pascal et faubourg Saint-Antoine. Les attroupements du soir persistent aux alentours de l'église Saint-Paul. Peu de cris séditieux, mais émotion qui se prolonge et effets déplorables à tous égards. C'est de l'huile jetée sur l'incendie Praslin. Il faut désormais un temps moral pour atteindre la période d'apaisement.

» Du reste aucun danger immédiat.

§ II

» Sur la seconde question :

» *Est-il opportun de pousser l'enquête à la rigueur ?*

» Réponse :

» Non, quoiqu'il fût peut-être dangereux de la supprimer complétement.

» La presse de toutes nuances est éternellement complice de l'agitation, parce qu'elle fait commerce de fièvre. Les journaux s'en vont de langueur quand le pays est calme ; ils boivent le scandale comme la laitue a soif d'eau grasse et faim de fumier. L'important est de ne pas fournir aux braillards un texte pour varier leur boniment à la foire de la vente au numéro.

§ III

» Sur la troisième question :

» *Y a-t-il apparence que l'affaire, poussée avec vigueur, pût avoir sa solution rapide ?*

» Réponse :

» Non. Quelques convictions peuvent être formées et les passions ignorantes ont pu se faire une opinion, mais la lumière manque et le fil conducteur est brisé dès les premiers pas. La plus considérable présomption git dans l'absence même des époux de Sampierre.

» On ne connaît pas leur résidence nouvelle et pourtant ils ont traversé la France entière sans précaution d'aucune sorte, emmenant toute leur maison avec eux.

» Je dois déclarer que l'ensemble des rapports reçus laisse l'instruction au point exact où elle était le premier jour. Parmi les agents, les opinions sont partagées.

» Moi, je n'ai pas d'opinion. Le temps parlera.

§ IV

» Sur la quatrième question :

» ***Y aurait-il opportunité à étouffer l'affaire ?***

» Réponse :

» Il y a opportunité à déblayer les pierres qui peuvent faire verser la diligence dans le fossé du chemin. Je prendrai donc la liberté de changer légèrement le libellé de la question, et je me demanderai s'il y a ***possibilité*** d'étouffer l'affaire.

» Je réponds : Oui, avec de la prudence. Les choses elles-mêmes semblent s'y prêter. L'hôtel Paléologue est vide. Les éléments d'une instruction judiciaire manquent ou sont dispersés. ***Il n'y a pas un seul témoin***. Et personne même ne saurait dire si le fameux enfant, prétendu supprimé, n'est pas tranquillement en nourrice.

» Il y a donc ***possibilité*** ; il y a même ***facilité***.

» Je dirais presque : il y a ***nécessité***. Nous assistons à ce douloureux spectacle d'un règne prospère et glorieux attaqué par en bas et en quelque sorte ébranlé au choc d'une multitude de faillites morales. Il ne faut pas afficher le choléra sur les murailles, car la peur fait la contagion.

» Le remède au bruit, c'est le silence. »

IV

ÉCHO DU JOURNAL « LE CORSAIRE »

(Extraits)

Du mois de décembre 1847 :

« Une famille richissime et très-noble, autour de laquelle Paris faisait beaucoup de bruit l'an dernier à pareille époque, voyage aujourd'hui modestement en Italie.

» M. le marquis de Sampierre et la princesse-marquise sont à Rome après avoir passé tout le mois de novembre à Cannes.

» Nous ne sommes pas curieux, mais nous voudrions bien savoir si les sphinx de la préfecture et du palais ont deviné, depuis ce temps, l'énigme de l'hôtel de Paléologue… »

Du mois de janvier 1848 :

« San Francisco de Californie, la nouvelle ville qui se bâtit dans la boue avec de l'or, est décidément à la mode. On cite parmi les aventuriers hardis qui explorent le moderne Eldorado, deux des membres les plus distingués et les mieux aimés du ***high-life*** parisien : le vicomte Jean de Tréglave, dernièrement encore attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, et son frère le chevalier Laurent de Tréglave.

» On dit tout bas qu'il y a au fond de cet exil volontaire une étonnante histoire d'amour et un grand deuil, sans parler d'un rare exemple de dévouement fraternel.

» Pour ce qui regarde le brillant vicomte, nous devons taire « les racontars » qui circulent ; mais à l'égard du chevalier Laurent, personne n'a oublié l'étrange roman de ses amours avec Laura-Maria Strozzi, la belle somnambule, qui disparut le matin même du jour où Laurent de Tréglave, brouillé pour elle avec toute sa famille, allait la conduire à l'autel.

» Les deux frères ont pris le chemin des mines. Bonne chance ! »

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

LAURA-MARIA

I

UN MYSTÈRE DE PARIS

Il s'est écoulé vingt ans depuis notre prologue. Nous sommes au mois d'août 1867, et nous pénétrons avec vous dans un des trous les plus curieux du Paris démoli.

On commençait à bâtir la maison qui masque maintenant, du côté de la rue de Babylone, ce village inconnu qui n'avait point de nom officiellement inscrit au plan de la grande ville, mais que les voisins de la caserne appelaient le passage Donon. Je ne garantis pas cette orthographe. J'ai vu écrire aussi Daunon et même d'Aunont.

Cela longeait un parc, le dernier parc existant dans Paris, car l'enclos des Ternes était déjà coupé par le chemin de ceinture, et la municipalité dorait les grilles de Monceau, devenu jardin public. Dans le parc, il y avait un château, qu'une princesse de la famille d'Orléans avait habité pendant le dernier règne et que le faubourg Saint-Germain connaissait maintenant sous le nom d'hôtel de Sampierre.

C'était une vaste maison, bâtie sous Louis XVI et qui n'avait rien de monumental. Sa grande tournure lui venait surtout des admirables bosquets dont elle était flanquée. Au bout des parterres et non loin du mur de clôture, s'élevait un pavillon, datant des premières années de Louis-Philippe.

Le passage Donon suivait le mur oriental du parc selon l'épaisseur presque totale de cet énorme pâté qui sépare les rues de Babylone et de Varenne. Il était tantôt étroit comme un boyau, tantôt large comme ces renflements des chemins

villageois où s'établissent les vaines pâtures. La boue s'y produisait tout naturellement en abondance et, par place, il y venait des landes d'orties et de chardons.

À quatre ou cinq cents pas de la rue de Babylone, une seconde ruelle, plus capricieuse encore et perdue dans des détours inextricables, coupait la « grande rue Donon » à angle droit pour rejoindre la rue Barbet-de-Jouy.

On appelait ce second boyau : le ***Boulevard***, soit par moquerie, soit à cause d'un orme de très-belle venue qui vivait là et s'y portait bien en dépit de tout sens commun.

Ce coin était un monde. Il avait son aristocratie, ses bourgeois et son peuple. Depuis que les maçons obstruaient l'entrée, vers la rue de Babylone, le trou Donon, regrettant une prospérité passée qui jamais n'avait existé, pleurait son âge d'or absolument fantastique et disait : « Les affaires ne vont plus ! »

La grande rue, bordée dans tout son parcours par la haute muraille du parc de Sampierre, n'avait d'habitations que d'un côté et n'était pas gaie. Il y avait « la grande maison » pour l'aristocratie, les simples maisons pour les bourgeois et les bouges pour le petit peuple.

La grande maison avait deux étages et deux fenêtres de façade, les maisons étaient des masures bâties avec des tessons, des fonds de chapeaux, des bouchons, des os, de la poussière, du crachat et de la paille : quant aux bouges, rien ne peut dire ce qu'ils étaient. Dans l'un d'eux, qui portait une enseigne de cabaret, on jouait la poule.

Il y avait en tout quinze à vingt feux, y compris la grande maison, habitée par le père Preux, dit le Poussah, homme de deux cent cinquante livres, au bas mot, prêteur à

la semaine et sur gages, courtier à la Bourse, négociant en chiffons, et principal locataire de la cité. Car le trou Donon était une cité.

Le « principal, » comme l'appelaient généralement ceux qui reculaient devant la trop grande familiarité du mot Poussah, perdait le souffle au bout de quatre pas. Il allait néanmoins tous les jours à la Bourse dans une charrette à bras qui le menait jusqu'à l'omnibus où son entrée suscitait de sauvages protestations. À la Bourse, il avait la spécialité de faire pour les « dames. » Il en avait couché des centaines sur la paille : cela attirait les autres.

Avant d'entrer en matière, nous noterons un dernier détail descriptif très-nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

À moitié chemin entre la rue de Babylone et ce boyau ironique titré de boulevard, le mur du parc de Sampierre présentait une large solution de continuité, défendue par un saut de loup profond qui dessinait une ligne courte rentrante. Le raccord entre les murs et le saut de loup se faisait au moyen d'une murette, bâtie en biseau et dont le sommet se hérissait de fer forgé, disposant ses paraphes de façon à valoir chevaux de frise.

Évidemment, à une époque antérieure, on avait ménagé cette échappée pour avoir vue sur la campagne.

Plus tard, pour éviter l'aspect misérable et trop voisin du trou Donon, les propriétaires du parc avaient acheté toute la partie qui faisait face au saut de loup. Ces terrains restaient à l'état de friche, fermés par un bouquet d'arbres qui, pour le parc, faisaient rideau de fond.

De sorte que la cité était coupée en deux par cette manière de petite plaine où la tolérance des riches voisins laissait semer quelques laitues et planter quelques choux. On y voyait ordinairement une chèvre maigre qui faisait semblant de brouter.

La nuit, le trou Donon manquait de tout système d'éclairage. « La place », comme on appelait complaisamment le terrain vague, était un véritable désert, mais un désert peu dangereux parce qu'il n'y passait personne. En été, à dix heures, en hiver, dès huit heures, le trou Donon dormait à l'unanimité.

La grande maison s'élevait, flanquée de trois masures, entre la place et la rue de Babylone. De l'autre côté de la place, il y avait une demi-douzaine de masures et autant de réduits sans nom, habités ou vides.

Le 3 août 1867, à sept heures du soir et par une chaleur étouffante, toutes les pauvres demeures composant le trou Donon avaient vomi leurs locataires au dehors. La place était dans toute sa gloire, et vraiment, personne n'aurait pu soupçonner à quel chiffre se montait la population de ce coin. Il y avait de véritables bandes d'enfants grouillant dans la poussière et taquinant la chèvre, pendant que les parents prenaient l'air, assis par groupes ou couchés paresseusement partout où le hasard avait mis un brin d'herbe.

La physionomie de ces Tuileries de la misère était triste, mais non point menaçante. Ce n'était pas du tout une de ces cours des Miracles où le meurtre et le vol campent au beau milieu de Paris, et c'est à peine si le cabaretier avait trois ou quatre clients à ses tables vermoulues.

On était neutre dans ce pays perdu qui semblait affaissé et résigné sous le faix de l'indigence. Rien n'y perçait, ni le bien ni le mal.

Paris était évidemment à cent lieues, sans qu'on fût pour cela plus voisin de la campagne. Vous n'eussiez pas trouvé ici trace de l'effort qui relève. On travaillait, mais à des métiers paresseux ; les chasseurs des chiffons étaient en majorité. Peu de querelles, peu de bienveillance aussi ; une seule haine : le Principal ; une seule curiosité : la Tartare.

La Tartare, c'était cette grande femme assise là-bas, à l'écart, sur une pierre, qui soutenait dans ses bras une enfant malade et endormie.

L'enfant était une femme de dix-huit ans, quoiqu'elle ne parût pas avoir atteint sa quinzième année, et son mari, Joseph Chaix, était le seul ouvrier véritable qui habitât le trou Donon.

Celui-ci partait de bon matin et rentrait tard. Il adorait sa petite femme, il aimait sa belle-mère ; il rapportait tout ce qu'il gagnait bien fidèlement, mais ses journées se passaient à chercher du travail plutôt qu'à travailler. Pourquoi ? Le trou Donon tout entier vous aurait répondu : « La Tartare portait malheur. »

Il y avait déjà longtemps qu'elle était arrivée, un matin, avec son gendre et sa fille, si pâle et si jolie. Le Poussah leur avait loué, le plus cher possible, la plus belle de ses masures qui avait deux chambres, dont une à cheminée. Les voisins avaient oublié tout de suite un nom étranger qu'elle avait pour l'appeler la Tartare, parce que, chaque dimanche, quelque temps qu'il fit, elle prenait son bâton pour traverser Paris tout entier et se rendre à l'église russe dont les dômes

dorés se voient du boulevard de Courcelles. Ses grands yeux noirs brillants et bien ouverts avaient un regard étrange… On avait été longtemps avant de savoir qu'elle était aveugle.

La chronique ajoutait : à force de pleurer.

Elle était encore belle, en ce temps-là. Sa taille fière se drapait dans des vêtements usés, qui n'étaient point ceux d'une Française ; ses cheveux sombres, où pas un poil blanc ne se montrait, s'enveloppaient dans une vieille mousseline, toujours propre, dont les bouts longs et larges flottaient derrière ses épaules et retombaient jusqu'à ses pieds.

On lui avait vu, le premier mois, des boucles d'oreilles de dimension inusitée, toutes rondes et armaturées par des S en or. Le Poussah, au premier terme échu, l'en avait débarrassée.

Aujourd'hui, les pauvres gens du trou Donon la regardaient du coin de l'œil et se disaient :

— La voilà au bout de son rouleau.

D'autres répondaient :

— Savoir ! il y a du monde à l'hôtel de Sampierre. La princesse Charlotte est revenue de la campagne ; la Tartare aurait encore chance de payer son terme, si elle n'avait pas tant d'orgueil.

— Mais la princesse Charlotte n'est pas avertie et la Tartare a trop d'orgueil.

— Et c'est demain le dernier délai : à midi, le Poussah les mettra dehors !

Ces paroles étaient échangées sans plaisir ni peine. Il faut bien causer à la promenade.

Celle qu'on appelait la Tartare ne les entendait pas. Elle veillait, immobile et grave, sur le sommeil de sa fille.

Le Poussah, lui, le père Preux, le lord-maire de cette cité – « Monsieur le Principal » – était au second étage de la grande maison, soufflant auprès de sa fenêtre ouverte. Il vivait seul. Son ménage était fait par ce soldat de la caserne Babylone qui le voiturait aussi jusqu'à l'omnibus.

Pour monter ses étages, il avait les locataires en retard, tantôt l'un, tantôt l'autre, qui poussaient par derrière pendant que le soldat tirait en avant.

D'apparence, le père Preux était un vieillard apoplectique et menacé de mort à chaque instant par la courte haleine. Il mesurait dans sa veste de tricot rouge, immense et pleine à crever, la circonférence d'un hippopotame.

En réalité, il n'avait pas cinquante ans.

Sa figure, déformée par l'obésité, pendait littéralement sur son gilet ; mais, au milieu de cette masse molle, il y avait un nez aquilin, arrêté vivement, et deux yeux vivants, à l'émail teinté de rose, qui regardaient rond comme ceux des oiseaux de proie.

Il avait achevé son dîner et faisait ses comptes du jour entre sa pipe et une vaste cruche de bière. On l'entendait gémir et respirer d'en bas. Cela ne l'empêchait pas d'être de bonne humeur, car il chantonnait une gaudriole en s'arrêtant deux fois par mesure pour souffler.

César dictait à je ne sais plus combien de secrétaires. Le Poussah était aussi fort que César, car tout en soufflant,

chantonnant et additionnant, il trouvait encore moyen de causer tout seul.

— C'est un damné gredin ! pensait-il, et je parierais ma tête qu'il aura les millions en fin de compte ! Voilà trois fois qu'il vient ici, c'est drôle. Que diable peut-il me vouloir, cet Italien confit à la pommade ?

Un bruit de pas se fit au-dehors dans la ruelle. Le Poussah tira tout doucement une ficelle qui releva un petit miroir, de ceux qu'on nomme « espions. » Ce miroir, incliné au coin de la fenêtre, selon l'angle voulu, lui renvoya la partie de la grande rue qui montait à la rue de Babylone.

Un homme d'apparence jeune encore et très-élégamment vêtu s'approchait, manœuvrant avec précaution ses bottes vernies dans l'épaisse poussière du chemin.

— C'est lui ! gronda le Poussah, dont la grosse figure prit une expression avide et rusée. C'est fin, les oiseaux d'Italie, mais celui-là vient trop souvent au trébuchet. Je l'aurai !

II

INTÉRIEUR DE CAPITALISTE

La porte qui donnait sur l'escalier était grande ouverte pour établir un courant d'air. Le Poussah agitait en outre, à tour de bras, un vaste éventail en papier vert dont la ventilation tempétueuse ne suffisait pas à tarir les ruisseaux de sueur qui se croisaient sur ses joues.

Il but un bon verre de bière et attendit.

— Êtes-vous là-haut, voisin ? demanda une douce voix de ténor au bas de l'escalier.

— Montez, montez ! fit le père Preux. Tais-toi, Tonneau !

Tonneau était un vieux chien presque aussi gros que son maître, qui grognait couché derrière le lit. Le père Preux ajouta en s'adressant toujours à Tonneau :

— Tu ne dois affronter que les pauvres et ce coquin a de quoi !

Le nouvel arrivant gravit l'escalier d'un pas leste et fit, presque aussitôt après, son entrée.

À tous égards, il mériterait une description particulière si nous ne le connaissions suffisamment par avance et très-intimement.

C'était notre Pernola, le joli comte, l'excellent cousin des Sampierre, dont le jeune âge, il y a vingt ans, était si plein de suaves promesses. Nous devons dire tout de suite qu'il n'avait pas vieilli d'un jour depuis le temps. Il était aussi frais, aussi blanc, aussi battant neuf que le fameux soir de la fête orientale. Il y a parmi ces Italiens des matières premières inusables qui font de véritables confitures d'ingénus.

On n'en voit jamais la fin.

Mais la beauté n'est rien, ce qui frappait dans notre Giambattista parvenu, sans en avoir l'air, à la maturité de la vie, c'était la franchise bienveillante et pleine de finesse, la douceur, le moelleux, la galanthommerie, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il était si coulant, si décent, si charmant que les chiens le léchaient dans la rue. Et digne, avec cela, et gracieux, et tout !

Que diable un pareil bijou pouvait-il avoir de commun avec le Poussah du trou Donon ?

— Eh bien ! voisin, dit-il en entrant – et cette question banale acquérait un attrait en tombant de ses lèvres – qu'avez-vous fait à la Bourse, tantôt ?

— Asseyez-vous, répondit le père Preux. La Bourse ne va pas mal, merci. On vous offrirait bien un coup à boire, mais il n'y a qu'un verre, et vous ne venez pas ici pour vous rafraîchir, eh ?

Le Pernola prit une chaise qu'il mit à côté du fauteuil de son hôte, bien gentiment.

— J'espère que je ne vous gêne pas, dit-il en cultivant ainsi le bon voisinage ? Je viens souvent, savez-vous ?

— Voisin, vous avez sans doute vos raisons pour ça.

Pernola sourit et repartit :

— Figurez-vous que je vous avais reconnu tout de suite…

— Et moi, donc ! fit le Poussah. Et Tonneau qui ne vous a jamais mordu, quoiqu'il n'était pas né dans le temps… mais c'était son père : Quelle drôle de chose que la mémoire !

Il ajouta en clignant de l'œil :

— Alors, aujourd'hui, on va mettre dans le coin la finasserie des autres fois et causer un peu raison, nous deux, comme de vieilles connaissances ?

Giambattista tendit sa main fine et blanche que le Poussah couvrit de deux de ses doigts.

— Ça ne nous rajeunit pas, voisin, prononça tout bas l'Italien. Voilà aux environs de vingt ans que nous ne nous étions vus.

— C'est vrai, vingt ans ! Déjà ! Vous souvenez-vous de l'auxiliaire n° 17 qui alla vous relancer après l'affaire à l'hôtel Bristol ?

Pernola atteignit sa boîte à cigares, pendant que le père Preux le regardait en secouant la cendre de sa pipe.

— Fumez-en un pour vous changer, dit l'Italien, qui offrit sa boîte ouverte.

Le Poussah en choisit deux et les mit dans sa poche, disant :

— Je colle ça à nos dames, en Bourse.

Et il rebourra sa pipe avec ses grosses mains engorgées qui tremblaient.

— Je parlais de l'agent n° 17, reprit-il, parce que je l'ai rencontré ces jours-ci nez à nez.

— Comment s'appelait-il donc, déjà, cet auxiliaire ? demanda le comte en ouvrant un mignon canif pour couper le bout de son cigare.

— Chanut… Vincent Chanut, parbleu !

Le comte frotta une allumette.

— C'est juste, fit-il, je l'avais oublié.

— La mémoire est une drôle de chose ! dit pour la seconde fois le Poussah. À l'époque, ce Vincent Chanut était un tout petit mouchard. Maintenant, il a quitté l'Administration, mais c'est égal : il ne vit pas de ses rentes. Savez-vous qu'il vous filait de près le jour où vous apportâtes les soixante mille francs chez le docteur Strozzi ? Hein, cette Laura-Maria ! quel beau brin de fille ! Ma parole, ça fait plaisir de se rappeler comme ça les bonnes farces de l'ancien temps !

Pernola regardait le bout de sa botte d'un air placide.

— Oui, dit-il, ça fait grand plaisir.

Puis il ajouta sans relever les yeux :

— Qu'est-ce que c'est que les Cinq ?

Le Poussah ôta sa pipe de sa bouche.

— Tiens ! tiens ! fit-il. Moi qui croyais que vous veniez ici pour ma locataire aveugle ! La Tartare ! Encore une vieille

connaissance, dites donc ? Et votre belle petite mademoiselle d'Aleix venait la voir bien souvent au printemps dernier… Parole d'honneur ! c'était pour vous que j'avais donné congé à la bonne femme, et je croyais que vous me feriez un cadeau d'amitié, mon voisin pour cette attention-là.

— Qu'est-ce que c'est que les Cinq ? répéta le comte. Vous serez payé comme il faut.

Le gros homme haussa les épaules et répondit :

— Mauvaise piste ! Vous courez la petite bête. Les Cinq sont des viveurs, devenus sauteurs, puis escamoteurs et qui finiront voleurs. Laissez ma clientèle tranquille, voisin, ça ne vous regarde pas.

— Il y a parmi les Cinq, deux personnages…

— Moeris et Moffray ? Mauvaise piste. Quand vous voudrez, je vous les donnerai tout cuisinés à cent sous les deux… et, pour la peine, vous me direz où vous avez fourré M. le marquis de Sampierre, eh ! ça va-t-il ?

Pernola répondit avec beaucoup de calme :

— Mon malheureux parent et ami, tout le monde sait cela, est à Bellevue, maison de santé du docteur Raynaud.

— Vous êtes sûr ?… prononça tout bas le gros homme dont les yeux étaient fermés à demi. Eh bien ! c'est un établissement qui a une bonne réputation. Et de là-bas, au moins, ce pauvre M. de Sampierre ne peut pas entendre les gens qui chantent et dansent chez lui tous les soirs.

— À qui le dites-vous ! murmura l'Italien avec un gros soupir, je ne suis pas le maître.

— Pas encore, du moins. Voyons, voisin, moi, j'ai le cœur sur la main, que payez-vous ?

D'un geste délibéré le comte atteignit son portefeuille et l'ouvrit sous le regard du Poussah qui brillait joyeusement. Le comte tira un billet de mille francs et l'offrit de la manière la plus aimable.

— Et avec ça ? demanda le père Preux.

Le comte redoubla sans se faire prier.

— Et avec ça ?

Le comte referma son portefeuille.

— Alors, dit le père Preux en mettant les deux billets de banque sur la table, ce n'est bien sûr pas pour l'affaire du jeune premier qui fait des visites chez vous en passant par-dessus la grille, au coin du saut de loup, en face ?

— Vous l'avez vu ? s'écria Pernola.

— Dame ! on est ici aux premières loges pour tout voir chez vous, voisin.

— Il a pénétré dans le parc ?

— Sans fatigue, ni douleur, et il y reviendra : c'est leste, à cet âge-là ! S'il me fallait en faire autant, moi…

— Et Charlotte… je veux dire M^{lle} d'Aleix ?

— La petite princesse ? Ma foi, je n'ai rien pu voir, les massifs sont épais… Mais je n'ai jamais été un rabat-joie, de caractère, et je sais bien comment je me comporterais à la place de la demoiselle. Une jolie paire d'amoureux, voisin, il n'y a pas à dire non !

Pernola fit le geste de rouvrir son portefeuille, mais le père Preux lui arrêta la main :

— Attendez, dit-il, ne mêlons pas les comptes ! J'ai une histoire ancienne qui vaut juste les deux chiffons déjà encaissés. Quand elle sera finie, nous attaquerons une autre opération plus moderne. Ici, tout est à prix fixe, comme au Gagne-Petit : pas de rabais !

Il vida son verre avec gloutonnerie et reprit :

— Écoutez-moi ça ! J'avais alors l'honneur d'être pour tout faire chez un picaro des environs de Tarbes qui s'était donné un nom italien : Strozzi, pour jeter de la poudre aux yeux des imbéciles. On peut dire que celui-là était le fils de ses œuvres : Il avait été jusqu'à se recevoir médecin lui-même et il menait avec lui la plus jolie coquinette que jamais le diable ait stylée ; la somnambule Laura-Maria, vous vous souvenez bien d'elle.

» Un parfait nigaud, M. Laurent de Tréglave, faisait la cour à la donzelle, qui mit au monde, sous son nez, une mignonne petite fille sans qu'il s'en aperçût le moins du monde. Vous ne seriez pas fâché de savoir ce que ce Laurent est devenu ; son frère Jean aussi ; patience ! Paris n'a pas été bâti en un jour.

» La donzelle n'était pas la première venue, elle appartenait de la main gauche à une famille que vous connaissez bien et qui l'avait toujours repoussée très durement. En désespoir de cause et voyant que l'eau ne venait pas au moulin, elle s'était déterminée à épouser cet innocent de Laurent, lorsque le hasard mit entre ses mains, entre les mains de son Strozzi plutôt, un secret qui pourrait mener loin… je dis très loin, M. le marquis de Sampierre et même, c'est mon

humble opinion, le jeune comte Giambattista Pernola, son conseiller privé. Hein ? quelle drôle de chose que la mémoire !

» Je ne vous avais pas revu depuis Milan, où nous avions eu des rapports assez agréables pour l'affaire de la cathédrale. Comment les Strozzi étaient mêlés à l'histoire de l'hôtel Paléologue à Paris je n'en ai jamais rien su, – à moins toutefois que mon meilleur ami, un certain François Preux ne les eût informés. Ah ! le gros coquin ! Les Strozzi menacèrent et ils firent bien. J'étais là quand vous eûtes l'obligeance de leur apporter soixante beaux billets de banque, de la part du noble marquis apprenti accoucheur, et j'espérais bien en avoir ma part. Je l'avais gagnée.

» Le mariage de la somnambule était fixé au surlendemain. Laurent de Tréglave s'était, ma foi, brouillé avec toute sa famille pour arriver à ce beau résultat, mais la vue des trois mille louis changea brusquement les idées de Laura-Maria. Elle déclara à son Strozzi que l'argent était à elle, comme fille de Paléologue, et qu'elle prétendait s'en faire honneur à son idée.

» On vivait assez bien dans ce ménage de polichinelle ; je ne m'y déplaisais pas trop. C'était très-décent devant le monde et très-gai quand le monde était parti. Mais, ce soir-là, il y eut tapage, on se disputa, on se battit, on se réconcilia pour se battre encore. Dans sa colère, le Strozzi donna plus de vingt-cinq noms au papa de la petite Maria qui était en nourrice. À la fin, on fit monter le champagne : ça se terminait toujours de même. La jeunesse ! et pas de principes ! c'est agréable.

» À la troisième bouteille, ils étaient si grands amis que j'en avais honte pour eux. On alla se coucher, et je vais vous

dire : comme le Strozzi était médecin, j'avais dans mon idée qu'il la soignerait une nuit ou l'autre avec une pincée de mort aux rats…

» Mais les somnambules !… Maria-Laura était une fine mouche, et pour du talent, elle en avait ; vous allez voir ! »

III

LA MÉMOIRE DU PÈRE PREUX

— Bien entendu, reprit le père Preux qui soufflait joyeusement comme une baleine espiègle qui conterait des gaudrioles, j'avais eu ma part de champagne : ils n'étaient pas regardants. Je m'endormis dans la salle à manger même, quoique je porte joliment la boisson.

» Le champagne n'était pas drogué d'avance, mais je m'étais servi du verre du docteur…

» Vous comprenez déjà, pas vrai ? Bon. Je n'avais eu que la goutte du fond, le docteur avait bu le reste.

» Tout en dormant, il me semblait que j'entendais bouger, bouger… La mémoire ! Je jurerais que c'était hier !

» Quand je m'éveillai le lendemain matin, la maison se taisait de bout en bout. Pas un souffle.

» Auprès de moi, sur la nappe, il y avait une lettre qui n'était pas cachetée et qui portait l'adresse de M. de Tréglave (Laurent). Je l'ouvris par habitude, et dès les premières lignes, je me frottai les yeux à tour de bras, car je croyais encore rêver.

» Voici ce qu'elle disait ou à peu près, sauf le style que je vais peut-être embellir malgré moi :

« Noble trésor de ma jeune âme innocente, je ne suis plus digne de vous ! Cette nuit, dans une heure de délire, l'homme que j'estimais comme un père a eu la maladresse d'attenter en mon honneur, à la suite de quoi il a terminé brusquement ses jours au moyen de l'asphyxie déterminée par la vapeur du charbon. Malheureux docteur Strozzi, qui eut pensé ça de toi ? Que l'Être suprême te pardonne ! Moi, séduite par l'exemple de Lucrèce, je sais ce qui me reste à faire. Vous ne me reverrez jamais que dans ce papier arrosé de mes larmes. Adieu ! »

» Après avoir lu ça, je me mis à rire, flairant quelque coup monté par Maria dans les jambes de ce benêt de Laurent ; je ne croyais pas encore au charbon, mais il y avait autour de moi une coquine d'odeur comme quand on ferme la clef du haut dans les poëles. Ça venait par les bords de la porte de la chambre à coucher.

» J'allai voir, elle était fermée en dedans, mais j'avais le truc pour l'ouvrir. La vapeur du charbon faillit me jeter à la renverse, et quand je me lançai vers la fenêtre pour donner de l'air, je vis que toutes les fentes en avaient été calfeutrées avec du papier collé.

» La somnambule avait songé à cela ! Et un soir de champagne encore !

» Il y avait deux fourneaux de cuisine qui achevaient de brûler le reste de leurs fumerons, et le docteur Strozzi dormait sur son lit, tranquillement. Jamais il ne s'est éveillé. »

Ici, le père Preux cligna de l'œil et se versa à boire.

— Et après ? demanda le comte Giambattista.

— Après, je fis un choix dans ce qu'il y avait de bon pour me payer de mes gages, je mis à la poste la lettre pour l'imbécile de Tréglave, et j'allai faire un tour au pays, là-bas, du côté de Tarbes. Un bon climat.

— La justice n'intervint pas ?

— Si fait. L'éveil fut donné par le Tréglave, qui vint, tout chaud, tout bouillant, chercher son Eurydice. Mais le commissaire n'y vit goutte. Est-ce qu'ils savent ! Ils ont leur petit bonhomme de dictionnaire où charbon veut dire suicide et non pas assassinat. Le curé refusa d'enterrer Strozzi en terre sainte, M. de Tréglave prit le deuil, et ce bijou de Maria fut débarrassée, en une seule fois, de son docteur, de son Laurent et de sa petite fille qui resta à la grâce de Dieu.

— Chez la nourrice ?

— Oui, chez la nourrice. Mais on peut bien vous dire encore cela pour vos deux billets. Il vint une bonne dame qui s'intéressa à l'enfant.

— Qui était cette dame ?

— Je ne m'en souviens pas pour le moment. Ma mémoire est si drôle ! elle a des rats comme des clarinettes !

— Et Laura-Maria, que devint-elle ?

— Maria avait soixante mille francs dans sa poche et son talent. C'est de l'argent, ça !

Le Poussah se mit à « curer » sa pipe en regardant M. le comte d'un air narquois. Il y eut un silence, après quoi Pernola demanda :

— Et en quoi tout cela me concerne-t-il ?

— Farceur ! répondit le père Preux en émiettant son tabac.

Les beaux sourcils noirs de Pernola se froncèrent. Le Poussah chargea, alluma et reprit :

— Pardonnez-moi ce mot d'amitié, voisin. Vous êtes comme la somnambule, vous avez du talent. Est-ce que vous croyez, vous, qu'on ne peut pas avoir de bons yeux sans avoir passé par la préfecture ? Écoutez encore : il y a aujourd'hui dans Paris un homme qui revient de loin, loin, loin, et qui rapporte de la poudre de perlimpinpin plein son sac. Il se fait appeler capitaine Blunt. Si cet homme-là avait eu l'idée de s'adresser à moi, qui vous parle, au lieu d'entrer dans la stupide boutique du Vincent Chanut, je ne donnerais pas cinquante centimes du trou de mine que vous creusez depuis vingt ans et plus ! Mais ce bonhomme, qui revient de si loin, et qui ne s'appelait pas Blunt autrefois, ah ! mais non ! a toujours visé à côté du cinq cents, et il est maintenant trop vieux pour apprendre à ne plus loucher. Voyons ! ai-je tout dit ? À peu près. Nous parlerons plus tard de M^me^ la baronne de Vaudré… Celle-là vous intéresse, eh ?

— Pourquoi ne parlons-nous pas d'elle tout de suite ? dit Pernola vivement.

Il rapprocha son siège si près, que le père Preux put lui taper familièrement sur la cuisse en répétant ce mot qui, dans sa bouche, était une caresse :

— Farceur !

Ce fut tout. Il ne plaisait pas au père Preux d'aller plus loin de ce côté.

Il reprit, en changeant de ton brusquement :

— Maintenant, voisin, si le cœur vous en dit, amenez le portefeuille, et nous allons traiter l'opération du jeune premier qui se permet de chasser dans vos réserves. Mise à prix mille écus pour une incapacité de travail de vingt jours au moins.

— Tope ! dit Pernola sans hésiter.

— Et que donneriez-vous pour un règlement définitif ? demanda le Poussah.

Pernola baissa les yeux. Une rougeur épaisse lui couvrait le visage.

— C'est bien tranquille ici, continua le père Preux, mais passé dix heures, la ruelle est aussi déserte que la forêt de Bondy, et de mémoire d'homme, on n'y a jamais vu un sergent de ville. En plus, quoique les mœurs de la cité Donon soient au-dessus de tout éloge, elle contient pas mal de prolétaires qui se procurent difficilement le pain sec de leur dîner. Ça fait de la peine, quand on a le cœur sensible, mais c'est comme ça. Alors donc, s'il arrivait accident à un jeune homme qui court la prétantaine dans les ténèbres, essayant d'escalader la clôture d'une propriété habitée, dame !…

— Faites votre prix, interrompit l'Italien.

— Il est fait : mille écus d'avance pour le cas où ça raterait…

— Et ensuite ?

— Pour le cas où ça ne raterait pas ?

Des tressaillements nerveux agitaient la face de Pernola. Le père Preux le regardait avec bonté.

— Je vous aurais cru plus solide, voisin, murmura-t-il. Mais j'ai connu un brave officier de marine qui avait le mal de mer en passant du Havre à Honfleur. Il y a des gens qui ne peuvent pas s'habituer, – et qui vont tout de même. Ensuite ? Eh bien ! Nous compterons.

L'Italien se leva et jeta les trois billets sur la table.

— Nous compterons, répéta-t-il à demi voix. Quand ?

— Revenez après-demain, répondit le Poussah, car, aujourd'hui, ma journée est finie. Je ne verrai plus personne.

Le vicomte se dirigea vers la porte en disant :

— Je reviendrai dans deux jours.

Un peu après qu'il eut passé le seuil, le père Preux lui cria :

— Fermez la porte, les courants d'air sont mauvais à la brume.

Le soleil inclinait vers l'horizon, mais il faisait grand jour encore. Le père Preux étala les cinq billets devant lui sur la table et se mit à les regarder. Il ne chantonnait plus. Sa pipe s'était éteinte entre ses lèvres. Il oubliait de vider son verre qui était dans sa main, tout plein.

— Quelqu'un qui marcherait sur une vipère pareille, grommela-t-il enfin, je parie trois francs que tous ses péchés lui seraient pardonnés du coup !

Ses yeux s'étaient relevés sur les ombrages magnifiques du parc qui lui faisait vis-à-vis. Il y avait dans sa prunelle un rayon caressant et doux.

— Oui, oui, dit-il encore, on comptera. J'ai mon idée, qui était folle au commencement et qui est devenue sagesse. Pourquoi est-ce que je n'aurais pas, un jour venant, cette maison-là et le pavillon, et les bosquets, et les parterres, et tout ? Il y en a qui s'entêtent d'une jolie jeunesse en la lorgnant par la fenêtre, moi par la fenêtre je suis tombé amoureux de ce beau lopin de terre. C'est moins bête. On peut le garder et se gaudir dedans, on peut le vendre ou y bâtir tout un quartier plus grand que celui de la Bourse… Ah ! c'est certain, nous compterons, voisin ! Tu accepteras, tu refuseras, tu feras tout ce que tu voudras, je m'en moque ; mais, en fin de compte, j'ai trop regardé cet immeuble-là. Il m'a toqué, je le veux, je l'aurai ! un prix de mémoire, quoi !

Au loin, dans une des allées qui allaient serpentant parmi les gazons du parc, deux femmes se montrèrent : une raide silhouette de gouvernante et la forme gracieuse d'une jeune fille. En même temps, une fenêtre s'ouvrit à la façade du pavillon dont une moitié se montrait entre les arbres.

Le Poussah arma une lorgnette et la braqua juste à temps pour distinguer l'adorable profil perdu de la princesse Charlotte d'Aleix, au moment où disparaissaient les deux femmes derrière le coude de la route. Il braqua sa longue-vue sur la fenêtre du pavillon. Personne ne s'y montrait.

— Parbleu ! parbleu ! grommela-t-il, c'est la bouteille au noir. Il y a là plus de devine-devinailles qu'il n'en faudrait pour acheter le quart de Paris et tout Pantin par-dessus le marché ! Je me donne ma parole sacrée que je fumerai ma pipe avant de mourir dans un grand fauteuil à bascule sous les magnolias qui sont là-bas devant le perron. C'est arrangé. Et une jolie petite M^{me} Preux avec ça ! Bois une gorgée, gros chérubin de millionnaire ! à la santé de ta mémoire !

Il prit son verre ; mais il ne le porta pas jusqu'à ses lèvres. Un bruit de pas se faisait dans l'escalier. On frappa. Le Poussah déposa sa chope sans rien dire.

On frappa plus fort. Tonneau gronda.

— Je vous entends bien souffler et ronfler, papa Preux, dit une voix sur le carré. C'est moi, le n° 5, ouvrez !

— Je n'y suis pas et va-t'en au diable ! repartit cette fois le Poussah.

L'autre se mit à ricaner derrière la porte. En même temps, le père Preux se ravisait pensant :

— Tiens, tiens ! l'affaire du jeune-premier qui passe par-dessus le mur…

— Est-ce toi, mons Fiquet ? demanda-t-il tout haut en faisant disparaître les billets de banque.

— Oui, c'est moi, répliqua-t-on ; mais ne faites pas le méchant et tirez le cordon, papa, ça ne plaisante pas : je viens de la part du n° 1 !

IV

TONNEAU

Ces mots « tirez le cordon » n'étaient pas une figure de rhétorique. Un fil de fer terminé par un bâtonnet tombait du plafond entre le père Preux et sa cruche. Comme il se remuait avec une extrême difficulté et qu'il n'avait pas de domestique, il ouvrait lui-même sa porte selon le procédé des concierges.

Il tira le cordon dès que le nouveau venu eut prononcé ces paroles : « De la part du n° 1. » Et aussitôt que le cordon fut tiré, un mouvement se fit dans un coin de la chambre, d'où sortit paresseusement Tonneau, le chien le plus gras de l'univers. Ses pattes avaient des mollets.

Il vint se planter comme une formidable barrière au-devant du seuil. Il n'aboya pas mais sa gorge rendit le propre grognement asthmatique du Poussah et il montra toute la rangée de ses dents.

— À bas, Tonneau, dit le nouvel arrivant. Est-ce que tu ne reconnais pas les amis ?

Tonneau ferma sa gueule, remua sa queue et regagna son coin entre le lit et une caisse de fer du plus robuste modèle, encastrée solidement dans la muraille.

— Fiquet, ma vieille, dit le gros homme, je ne t'ouvrais pas, parce que j'avais idée que tu venais m'emprunter de l'argent.

Fiquet était un grand maigre, chevelu et barbu, habillé à la mode avec mauvais goût, pouvant passer pour un élégant dans de certains milieux ambigus : saveur de l'artiste interlope et du sportman véreux, type fatigué du Parisien qui a tout vu et tout subi : malpropre chose.

Il prit la chaise de Pernola à côté du fauteuil de papa Preux et tendit la main en disant :

— Va bien, Crésus ? payez-vous un verre de bière ?

Le Poussah appartenait à la catégorie des vainqueurs qui tutoient tout le monde, mais que tout le monde ne tutoie pas.

— Non, répondit-il. Est-ce que le n° 1 est sorti de prison ?

— Pas encore, mais…

— Je savais que tu mentais, ma vieille. Tu ne viens pas de sa part. Combien veux-tu d'argent ?

— Une centaine de francs…

— J'ai vingt sous à ta disposition, pourvu que tu détales comme un cerf avec parole sacrée de ne pas revenir.

Il prit dans son gousset un franc qu'il mit sur le coin de la table.

— Quand le diable y serait, papa, s'écria Fiquet en rougissant de colère, vous êtes le banquier de l'association !

Le Poussah souffla comme un phoque qui vient de plonger.

— Quelle association ? demanda-t-il avec mépris. Il n'y a plus que toi dans les rangs, failli soldat ! Ça prouve que tu étais le meilleur des Cinq : Juge des autres !

— Mais vous ne savez donc pas, père Preux ! Nous avons trois nouveaux et des rudes !

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Des gaillards tout à fait soignés !

— Je prête sur gages. As-tu ta montre ?

— Pas plus tard que demain, nous avons une affaire sûre et superbe…

— Alors, reviens après-demain.

Fiquet essaya de sourire.

— Voyons, papa, dit-il, vous ne pouvez pas me laisser dans l'embarras. Je paierai dix pour quarante-huit heures, ça fait dix-huit cent pour cent pour l'an, c'est mignon !

Le Poussah reprit ses vingt sous.

— Disparais ! fit-il, tu m'assommes !

Fiquet prit un air suppliant pour dire :

— Vous savez, Magenta, celle qui a donné son nom au boulevard ? Elle pend la crémaillère et si l'on ne me voit pas là, je suis rasé ! On tombe à plat dès qu'on ne va plus dans le monde. Faites-moi cinquante francs !

— Tonneau ! appela le Poussah.

Fiquet se leva précipitamment, mais quand il se retourna, la rangée de dents du gros chien apparaissait déjà derrière lui dans le sombre. Le Poussah se mit à rire.

— Attends, Tonneau, dit-il, pas encore… toi, ajouta-t-il en s'adressant à Fiquet, tu n'es pas le n° 5, tu es le numéro zéro ! Comment ! tu as besoin d'une demi-douzaine de louis et tu ne sais pas où les prendre dans Paris !… Va-t-en, Tonneau, on te fera signe.

Le chien obéit. Le père Preux reprit après avoir humé une chope :

— Vois ça, imbécile. Veux-tu faire une affaire ? Il y en a partout, même ici : regarde !

Son doigt gonflé montrait par la fenêtre ouverte la partie du mur de clôture qui rejoignait le saut de loup du parc de Sampierre. La nuit tombait rapidement.

— Je ne vois rien, dit Fiquet.

— C'est qu'il n'y a rien encore. Et tant que mes locataires resteront à flâner sur la place, il n'y aura rien. Mais, dans une heure, tous ceux qui grouillent dans le terrain ici près seront à dodo. Comment trouves-tu la muraille vis-à-vis ? Solide, pas vrai ? et de bonne hauteur ? Eh bien ! il y a quelqu'un qui entre dans le parc tous les soirs.

— Un voleur ?

— Un idiot. J'ai eu vingt ans, moi aussi, pendant trois cent soixante-cinq jours, tout juste, mais je n'ai jamais été comme ça. Il risque de se casser le cou, d'abord, et puis de se faire prendre comme malfaiteur, sais-tu pourquoi ? Pour voir un coin de sa prunelle, comme l'Andalouse au teint bruni. C'est un amoureux… au XIX^{e} siècle !

— Après ? demanda Fiquet. Les petits bêtas de cette étoffe-là n'ont pas la banque de France dans leur poche.

— Il a sa montre, j'ai vu la chaîne. Je te flanque deux cents francs sur les deux objets.

— Aller demander la bourse ou la vie… commença Fiquet.

— On ne demande rien, coupa le gros homme, c'est le vieux style, ça ! Voilà une esquisse de l'opération : ici, à vingt-cinq pas, juste derrière le coin, il y a deux ou trois pieds de mur, j'entends en largeur, et six ou sept en hauteur qui ont craqué. Le maître maçon est venu voir aujourd'hui pour replâtrer, on gâchera demain, mais d'ici, à demain, ça peut servir. C'est fait comme une guérite : au-dessous, le saut de loup ; à gauche, la ruelle ; à droite, la ferraille qui défend la murette. Quand l'idiot a tourné le coin, il prend à deux mains la ferraille pour franchir la murette, et dans ce moment-là, tu conçois, s'il y avait un couteau dans la guérite, la poitrine du gandin serait à six pouces du couteau. Et pas de parade possible ! Et on n'aurait plus qu'à ramasser la montre au fond du fossé.

Tout ceci fut scandé par tranches de trois mots que ponctuait un souffle de chaudière à vapeur. Il n'y avait pas une ombre d'émotion dans le regard ni dans l'accent du Poussah.

Fiquet avait les sourcils froncés et semblait réfléchir.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce petit-là, papa ? demanda-t-il brusquement.

— Rien.

— Qu'est-ce qu'on vous donne pour faire la fin de lui ?

— Néant.

— Alors, pourquoi lui envoyez-vous un coup de couteau ?

Le Poussah se mit à rire.

— Je suis un peu trop dodu, c'est vrai, dit-il, pendant que sa terrible gaîté secouait cent vingt-cinq kilogrammes de chair, le fauteuil et la table, mais je ne compte encore que quarante-huit printemps. Ce n'est pas l'âge de renoncer à plaire. La princesse du parc m'a peut-être donné dans l'œil… Mais ne plaisantons pas ; la gaîté a le don de m'étouffer. Je t'ai dit ça parce qu'il n'y a pas de danger que tu mordes, fanfan ! tu es poltron comme les poules et tu ne t'attaquerais pas à un lapin !

— Eh bien ! sacrebleu ! s'écria Fiquet, c'est ce qui vous trompe, je prends affaire ! Amenez les dix louis et je vous apporte le gage, aussi vrai que nous sommes deux amis !

— Tonneau ! appela le père Preux, sincèrement indigné cette fois, voilà une racaille qui demande du crédit !… hors d'ici, propre à rien !

Fiquet ne fit qu'un saut jusqu'au seuil et referma la porte sur le gros chien qui ronflait avec fureur. Il dit à travers les planches :

— Ça tient-il, si j'ai la timbale ?

— Ça tient, et vingt louis si tu apportes la lune dans un seau d'eau ! comptant !

Les pas de Fiquet descendirent l'escalier, puis sonnèrent dans la ruelle, il se dirigeait vers la rue de Babylone.

Le Poussah, resté seul, but deux chopes coup sur coup et ralluma sa pipe.

— Hé ! Tonneau ! gronda-t-il en faisant un effort pour se croiser les mains sur son ventre, as-tu confiance dans cet oiseau-là, toi ? moi pas. Mais c'est égal, dis donc ! s'il allait nous bâcler pour mille écus de besogne… ou même nous gagner d'un coup le gros lot ?

À l'aide d'un travail adroit et compliqué, il parvint à rapprocher son fauteuil de la croisée. La nuit était tombée tout à fait. Le bruit allait diminuant sur la place, et, par intervalles, on voyait une famille regagner son taudis.

Les grands arbres du parc de Sampierre se détachaient en noir sur le ciel gris. Le sable des allées dessinait des méandres qui allaient se perdre au loin dans le sombre. À travers les massifs, on voyait briller les lumières de l'hôtel, et, plus près, on pouvait apercevoir une lueur unique et voilée au pignon du pavillon.

— Ce comte Pernola, dit encore le père Preux, est un gentil monsieur, un homme comme il faut. Il a odeur d'argent, eh ! Tonneau ? Il a été du temps avant de se déboutonner, et puis, il a lâché toutes ses agrafes d'un coup, moi j'aime ça. Et toi ? Est-ce que tu croyais que ce voisin-là était un agneau ? Bourrique ! moi je le connaissais déjà du temps de ton grand-papa. Vois-tu, les allées de ce beau grand jardin, on pourrait les sabler de louis, si on vidait la caisse des Sampierre. Et la petite princesse est rudement agréable. Pas si bête, l'idiot qui saute par-dessus le mur !…

Une ombre traversa la grande allée qui aboutissait au saut de loup, juste en face de la fenêtre. Il fallait en vérité de bons yeux pour la distinguer de si loin, mais le Poussah avait

de très-bons yeux. C'était une femme vêtue de couleur sombre. Elle se dirigeait vers le pavillon, c'est-à-dire en sens contraire de la partie du saut de loup que le gros homme avait désignée à Fiquet comme propice à une embuscade.

L'ombre ne fit que passer et disparut dans les massifs. Le père Preux pensa :

— Elle a lâché sa gouvernante ! Pourquoi ?

L'horloge du couvent des Dames du Sacré-Cœur sonna dix heures à l'autre bout de la ruelle. La place était désormais déserte et silencieuse. Vous n'eussiez pas trouvé une seule chandelle allumée dans toute la cité Donon, car le père Preux lui-même n'avait garde d'éclairer son poste d'observation.

L'aigre sonnerie du couvent vibrait encore, quand un pas lent et comme hésitant se fit entendre dans la ruelle, venant de la rue de Babylone. Le père Preux se pencha et vit passer un homme en costume d'ouvrier qui allait tête baissée.

— Joseph Chaix ! murmura-t-il. Le gendre de la Tartare. L'aveugle et sa famille ne pourriront pas chez moi, puisqu'ils gênent mon bijou de voisin !

L'ouvrier dépassa la place et se dirigea vers les masures qui étaient au-delà. – Puis il s'arrêta. – Puis il revint sur ses pas et s'arrêta encore, – puis, enfin, il étreignit son front à deux mains, et descendit dans le saut de loup.

Le Poussah ne l'avait pas perdu de vue. Il enfla ses grosses joues.

— Tonnerre ! murmura-t-il, est-ce que celui-là aurait l'idée de payer son terme à la papa ?

Au même instant, un autre pas se fit entendre dans la ruelle.

— Pour le coup, c'est Fiquet ! s'écria le Poussah avec un étonnement goguenard. Entends-tu, Tonneau ! Il n'y a plus de poules mouillées ! Voilà Fiquet qui fait en avant deux !

Fiquet atteignit sans bruit aucun l'endroit qu'on lui avait désigné. Il regarda tout autour de lui d'un air craintif et disparut derrière l'angle du mur.

Un troisième pas, léger celui-là, presque bondissant, arrivait déjà de la rue de Babylone.

— Ma parole ! fit le Poussah ! je n'aurais jamais cru que ça mordrait !… Mais ça mord !

Le troisième venant tourna la murette.

L'instant d'après il y eut un cri, un juron et une plainte : trois voix différentes.

Le Poussah avait déjà fermé la fenêtre avec précaution et roulé vers son lit, en disant :

— Il est temps de se coucher, Tonneau. Tu n'as rien vu, pas vrai ? ni moi non plus. Est-ce que tout ça nous regarde, ma fille ?

V

LE SAUT DE LOUP

Le troisième arrivant était un tout jeune homme, tournure d'étudiant, apparence leste et vigoureuse à la fois, casquette de voyage sur les yeux, plaid écossais, quadrillé de noir et de gris, jeté par-dessus sa jaquette.

Il avait traversé la ruelle et tourné tout d'un temps l'angle du mur.

Évidemment, il savait son chemin.

À cet instant, ce gros Pilate de père Preux s'était déjà lavé les mains de l'aventure et faisait gémir son lit sous le poids de son énorme corpulence.

Les choses se passèrent d'abord exactement comme il l'avait réglé lui-même. Le « jeune-premier », qui était peut-être un étudiant, mais qui était sûrement un étranger, mit son pied sur la marge étroite séparant le mur du fossé et, prenant un élan, saisit de ses deux mains les défenses de fer, rivées au sommet de la murette.

Dans cette position, sa poitrine sans défense frôlait le trou que le Poussah comparait à une guérite.

Fiquet frappa du mieux qu'il put, tout près de la chaîne d'or qui brillait dans la nuit.

Le cri appartenait au jeune homme.

Mais le juron était à Fiquet, qui fut saisi à la gorge, ramené en avant, puis lancé au fond de la guérite avec une si puissante vigueur qu'il s'affaissa sur place, privé de sentiment.

Reste la plainte. Elle avait été arrachée à Joseph Chaix, l'ouvrier, gendre de la Tartare.

Notre jeune étranger, pendant qu'il payait sa dette à Fiquet de la main droite, se tenait accroché au fer de la murette à la force de sa main gauche. L'exécution faite, il lâcha prise et tomba au fond du saut de loup, sur ses pieds.

Un homme se dressa près de lui, et d'une voix qu'il voulait rendre menaçante, mais qui chevrotait de peur ou de douleur, l'homme lui dit :

— Il me faut soixante francs, bourgeois !

Quelque chose était dans sa main qui ressemblait à un pistolet.

Notre jeune homme avait le sang-froid solide, car, tout étourdi qu'il était par sa blessure et par sa chute, il empoigna la main qui tenait l'arme, et leva son autre main sur l'assassin qui se prosterna en gémissant ces mots :

— Tuez-moi, ce sera bien fait !

— Coquin ! dit le jeune homme, tu étais avec l'autre !

— Tuez-moi ! répéta Joseph Chaix. Je souffre trop à les voir souffrir ! Je l'ai mérité : tuez-moi !

Sa tête se pencha sur son épaule. Le jeune homme le lâcha.

Joseph n'essaya ni de se relever ni de fuir.

En ce moment, dans la ruelle Donon, de l'autre côté de la place, une lueur apparut à la fenêtre de la seconde masure, dont la porte venait de s'ouvrir et de se refermer pour donner passage à une jeune femme vêtue de noir.

C'était le logis de cette grande femme aveugle qu'on appelait la Tartare et que le père Preux comptait expulser le lendemain avec sa fille malade et son gendre Joseph Chaix. Un large écriteau, « brossé à la découpure » et collé sur la muraille disait déjà depuis huit jours : ***Pavillon à louer***.

La lumière était dans la pièce d'entrée, éclairant l'aveugle debout et la jeune visiteuse, assise sur sa chaise de paille. Un rayon pénétrant dans la seconde chambre à travers la porte ouverte, montrait un pauvre lit où dormait cette enfant si pâle qui était la femme de Joseph Chaix.

Tout ici était pauvre jusqu'à la nudité, mais propre et fier. Et je ne sais pourquoi cette atmosphère de fierté ajoutait à la morne tristesse du lieu.

La richesse a une saveur à soi, comme la beauté qui se devine derrière le voile ou même sous le masque. La visiteuse était riche sous sa toilette sombre et d'une extrême simplicité. Elle était surtout jolie à ravir avec ses grands yeux d'un bleu presque noir qui peignaient la bonté, l'intelligence et la vaillance.

Ce fut elle qui parla la première.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir que vous aviez besoin de moi, bonne mère ? demanda-t-elle avec reproche.

— Parce que vous ne me devez rien, Charlotte d'Aleix, répondit l'aveugle. Je vous remercie d'être venue dans ma maison – car c'est ma maison encore pour une nuit.

— Ce sera votre maison tant que vous voudrez, ma bonne. Vous venez du pays d'Orient où étaient mes aïeux, et j'ai pour votre fille Hélène une véritable affection.

— Éliane mérite d'être aimée, répondit l'aveugle en donnant au nom de sa fille la forme roumane. Elle n'est ni dure ni triste comme moi. Vous, pourquoi ne seriez-vous pas bonne ? Vous êtes heureuse.

— Heureuse ! répéta la jeune fille.

Les yeux de l'aveugle s'ouvrirent comme si, n'ayant plus la faculté de voir, ils pouvaient entendre. Elle dit après un silence :

— Maîtresse Michela, votre mère avait un grand cœur !

— Écoutez, dit Charlotte, je suis obligée de me cacher pour venir chez vous, et nous sommes à Paris où il y a toujours danger pour une jeune fille à se cacher. J'ai eu jusqu'ici toutes les peines du monde à vous faire accepter quelques faibles marques de mon intérêt, et vous m'avez arraché la promesse de ne jamais parler de vous devant ma cousine de Sampierre. Répondez-moi avec franchise : il se peut qu'à mon tour j'aie besoin de vous ou tout au moins de l'un des vôtres : Avez-vous des motifs de craindre ou de haïr la marquise Domenica ?

Sur les joues bronzées de l'aveugle, un peu de rouge était venu. Elle hésita avant de répliquer.

— Celles qui vivent dans la nuit, dit-elle enfin, voient mieux le passé. Je me souviens du soleil. J'ai été une jeune

fille rieuse, une femme heureuse, une mère orgueilleuse. Et puis, j'ai tant pleuré que la lumière de mes yeux s'est éteinte dans mes larmes. Je vois mes belles années, et le sourire de la Paléologue passe devant moi comme un rayon… Elle était si fort au-dessus de moi que l'envie ne m'était pas permise. Je ne la crains ni ne la hais. Mais le hasard a creusé un abîme entre sa richesse et ma misère. Qu'elle vive où elle est ; où je suis, je meurs.

— Et si elle avait besoin de votre aide ?… commença la jeune fille.

L'aveugle lui coupa la parole, et dit en faisant un pas en avant :

— Est-ce pour l'enfant ? Est-ce pour le jeune comte Domenico ?

Charlotte d'Aleix resta muette de surprise. L'aveugle continua en se parlant à elle-même :

— L'enfant est mort, l'imposture survit…

Puis d'une voix brisée :

— Qu'elle prenne garde ! ce fut une idée inspirée par Satan ! Les signes peuvent tromper. Ah ! les coupables ont été cruellement punis !

Elle courba la tête. Ses lèvres continuaient à s'agiter comme si elle eut prononcé au dedans d'elle-même des paroles qu'on n'entendait plus. Charlotte d'Aleix la regardait avidement, mais, sur ce visage, où les yeux avaient perdu leur langage, rien ne parlait.

— Vous savez des choses que vous ne voulez pas me dire ! reprit Charlotte. La richesse peut recouvrir et cacher

bien des souffrances… Connaissiez-vous aussi M. le marquis de Sampierre, autrefois !

L'aveugle ne répondit pas.

— Et le comte Giambattista Pernola ? poursuivit Charlotte, le connaissez-vous ?

— Qu'importe ? fit l'aveugle. Je ne peux rien, puisque je ne vois rien.

— Vous avez votre fils… voulut dire M^lle^ d'Aleix.

L'aveugle, à ce dernier mot, se redressa comme si un ressort eut développé tout à coup sa grande taille. Ses sourcils s'étaient froncés violemment.

— Qui a dit cela ! s'écria-t-elle en proie à une colère soudaine : Un fils ! Qui a dit que j'avais un fils ! Je n'ai pas de fils ! Je jure que je n'ai pas de fils !

— Je parlais du mari de votre fille, répliqua Charlotte doucement. Je ne sais pas si Éliane a changé, mais, avant mon départ, elle m'aimait bien…

— Charlotte, dit une douce voix dans la chambre voisine, est-ce vous, princesse ? Dieu nous a-t-il rendu notre bon ange ?

La colère de l'aveugle tomba comme elle était venue : d'un seul coup. Elle prit la main de M^lle^ d'Aleix et la porta jusqu'à ses lèvres en murmurant :

— Maîtresse, ma tête est faible. Ne dites rien à ma pauvre petite… Et croyez-moi, c'est bien vrai, non ! je n'ai pas de fils.

Au fond du saut de loup, pendant cela, la scène si violemment commencée, tournait d'une façon inattendue.

Notre beau gars au plaid gris, qu'il fût voyageur ou étudiant, restait tout étonné de sa seconde et trop facile victoire.

— Caramba ! dit-il tout haut comme jurent les héros de Gustave Aimard, les sauvages de Paris ne ressemblent guère à ceux d'Amérique. Ils n'ont pas la vie dure ! Est-ce que j'ai tué celui-ci rien qu'en lui montrant le poing ! Le pauvre diable n'a même pas fait usage de son revolver !

En vérité, le mot du père Preux le désignait très bien. C'était un « jeune-premier » charmant et brillant, d'autant mieux qu'il n'avait aucun des ridicules traditionnels de l'emploi. Il ressentait une douleur aiguë à la poitrine, ce qui ne l'empêcha pas de se pencher au-dessus de son adversaire inanimé en pensant :

— Arrachons les crocs de la bête à tout hasard !

Les crocs, c'était le pistolet. Notre inconnu le prit dans la main de Joseph Chaix et se mit à rire de bon cœur.

— Un porte-pipe de deux sous ! fit-il. Est-ce que le couteau de l'autre était en carton aussi !

À cette question un élancement de sa blessure répondit en un langage péremptoire.

— Où diable laver cette égratignure-là ? se demanda-t-il. Bonhomme, on ne veut pas vous faire de mal, vous savez ? Si c'est la peur qui vous tient, ne vous gênez pas, relevez-vous.

Il s'était incliné de nouveau. Joseph Chaix se souleva sur le coude. La lune, glissant entre deux nuages, éclaira son visage maigre et défait.

— Je n'ai pas peur, balbutia-t-il, j'ai honte.

— Et par-dessus le marché, vous êtes malade, mon camarade, ça se voit !

— Je ne suis pas malade, dit encore Joseph, j'ai faim.

Notre jeune-premier le releva dans ses bras.

— Et tu voulais faire un souper de soixante francs, l'ami ! s'écria-t-il. Bonne idée ? alors, je t'invite !

Derrière la légèreté de ses paroles, l'émotion faisait trembler sa voix.

— C'est que c'est vrai ! reprit-il en examinant Joseph, tu as faim, je m'y connais. Bois une gorgée, pas plus d'une !

Et pendant que Joseph buvait à son flacon une gorgée, – rien qu'une, – notre jeune homme continuait :

— J'ai eu faim, moi aussi, plutôt dix fois qu'une, mais c'était dans le désert. Comment peut-on avoir faim à Paris, où il y a tant de boulangers !

— Il fallait soixante-dix francs pour les deux termes, répondit Joseph d'une voix éteinte. À force de jeûner, j'ai économisé dix francs, mais celles qui sont à la maison n'ont jamais manqué de pain.

Avant qu'il eût achevé, trois louis tombaient dans sa main. Il voulut remercier, l'autre lui ferma la bouche sans façon.

— Mène-moi chez toi, dit-il d'une voix qui semblait faiblir un peu. Mais minute ! demeures-tu loin ? C'est essentiel à savoir.

— Je demeure à dix pas.

— Parfait !… je suis un peu faible, moi aussi, mais l'eau-de-vie ne vaut rien pour mon cas. Voyons vais-je arriver au bout de cette rampe ?

Il mesurait la montée avec inquiétude.

— Il y a un chemin à l'autre bout, dit Joseph.

— Partons !… mais si l'ami au couteau avait faim aussi ! Ce Paris est si drôle ! Oh ! hé ! l'homme !

Il attendit un instant. Rien ne bougea dans la guérite. Notre jeune-premier appuya sa main sur sa poitrine et dit :

— Maintenant, dépêchons, car mon sang coule jusque dans mes bottes !

— Votre sang ! s'écria Joseph, qui le prit dans ses bras. Vous êtes donc blessé !

— Tu ne le savais pas ? Allons ! Je te crois. Tant mieux ! Marche, garçon, et appuie-moi ferme !

VI

DANS LA MASURE

Les trois femmes étaient maintenant réunies dans la pièce du fond d'où la jeune malade avait parlé. L'aveugle se tenait un peu à l'écart, M^lle^ d'Aleix était assise au bord du lit. Éliane disait en pressant les mains de Charlotte :

— Si c'était vrai ! si vous pouviez avoir besoin de mon pauvre Joseph ! mais il y a si longtemps que vous ne l'avez vu, vous allez le trouver bien changé. Depuis cette semaine, on dirait que la maladie le prend aussi. Le malheur est chez nous, princesse.

Charlotte se pencha pour la baiser au front et murmura tout contre son oreille :

— Chez nous, le bonheur ment !

Éliane la regarda dans les yeux. Elles étaient du même âge et belles toutes les deux, mais il y avait entre elles un contraste absolu. Charlotte d'Aleix avait la beauté de celles qui protègent ; la grâce en elle n'excluait point la force ; chacun de ses mouvements décelait l'harmonie exquise et puissante de la jeunesse. Son regard vivait, son port commandait. La délicieuse douceur de sa prunelle tombait de haut.

Éliane était la pauvre fleur dont la tige trop frêle s'incline hors du bouquet et pend au bord du vase. Sa mère, qui était là triste et raide comme un bronze, ne lui avait rien donné de ses vigueurs – mais qui sait ce que peut une goutte

de rosée pour la fleur mourante ? un rayon de joie pour les cœurs flétris ?

— Mon Joseph devrait être déjà de retour, dit-elle tout haut, mais quelquefois il travaille bien loin d'ici.

Elle ajouta en baissant la voix :

— Chère ! chère princesse, moi qui croyais que vous nous trompiez ! Je me disais : elle fait semblant d'avoir besoin de Joseph pour ne pas humilier ce qui nous reste de fierté…

Charlotte mit un doigt sur sa bouche et reprit à haute voix :

— Mais pourquoi ne pas m'avoir écrit depuis le printemps ?

— Nous ne savions pas en quel pays de fête vous dansiez, répondit l'aveugle sèchement.

— Oh ! mère ! fit Éliane.

— Et pourquoi, depuis quatre jours que nous sommes ici ?… commença M^lle^ d'Aleix sans témoigner aucune colère.

— Oh ! nous savions votre arrivée, dit encore l'aveugle. Le piano, les violons, les rires : tout cela, c'est la voix de Domenica Paléologue, et nous l'avions entendue. Du bon côté de votre grand mur, ces choses réjouissent ; de ce côté-ci, elles font mal.

Charlotte s'était levée vivement.

— Mère ! dit Éliane, qui se dressa sur son séant avec une énergie inattendue : vous avez offensé votre bienfaitrice !

— Si j'ai péché, qu'on me pardonne, répondit aussitôt la Tartare, qui fit un pas en avant et fléchit le genou sans que son visage perdit rien de sa dure impassibilité. J'ai été esclave je sais comment on s'humilie.

— Que faites-vous ! s'écria M^lle^ d'Aleix, vous ne m'avez pas offensée. Je me retirais parce que mon absence a duré trop longtemps déjà. Il y a des yeux ouverts sur moi. Au revoir.

Elle releva l'aveugle, qui murmura en passant la main sur son front :

— Il y a là un cruel chaos ! ma fille, ne juge pas ta mère !

En donnant un baiser à Éliane, Charlotte lui dit tout bas :

— Les ouvriers parisiens n'aiment pas à devenir domestiques ; Joseph, près de moi, ne sera pas un valet.

Sa main, qui tenait une bourse, se glissa sous l'oreiller et en ressortit vide. Puis elle se dirigea vers la porte.

Mais, comme elle allait franchir le seuil de la porte d'entrée, elle recula. Des pas se faisaient entendre au dehors.

— C'est mon Joseph, dit Éliane joyeusement.

— Ils sont deux ! répondit M^lle^ d'Aleix, qui ferma la porte de communication.

Celle de la rue s'ouvrit. Joseph et son compagnon entrèrent.

Le flambeau, allumé lors de l'arrivée de Charlotte, était toujours sur la table, dans la première pièce. Dès que la porte de communication fut close, il fit nuit dans la chambre

de la malade. Les trois femmes étaient donc invisibles, tandis que les planches de sapin mal jointes laissaient pénétrer leurs regards dans l'autre pièce.

En entrant, Joseph semblait aussi défait que le blessé et bien plus ému.

— Elles dorment, dit-il, je vais les éveiller.

— Attendez un peu, fit notre jeune inconnu, dont les traits pâlis souriaient encore, nous en avons vu bien d'autres !

Il se laissa aller sur une chaise avec un soupir de soulagement.

C'était, on le voyait mieux maintenant, une physionomie originale ; tête intelligente et belle qui peignait gaîment la bonté, la noblesse, l'intrépidité ; corps souple où l'élégance le disputait à la force. Ses cheveux châtains, bouclés, mais courts, s'échappaient crânement de sa petite casquette écossaise. Il avait le regard doux, clair et presque imposant à force de franchise. Sa taille, qui était haute pourtant, semblait à peine dépasser la stature commune, à cause de ses heureuses proportions.

Au son de sa voix et dès le premier mot qu'il avait prononcé, l'aveugle avait fait un mouvement vers la porte. Depuis lors, elle restait immobile, la tête penchée en avant et retenant son souffle.

Il reprit :

— Je me sens mieux, ami Joseph, ce ne sera rien, j'espère, mais quand tu vas décoller ma chemise, les choses vont peut-être changer. J'ai l'expérience de ces sortes d'histoires. Réglons nos comptes auparavant. Prends

d'abord mon portefeuille, dans ma poche, car le moins que je bougerai sera le mieux.

Jusqu'alors, aucune trace du coup de couteau lancé par Fiquet n'apparaissait, mais quand Joseph, pour prendre le portefeuille, eut écarté le plaid, une large tache rouge se montra au côté gauche de l'estomac.

Joseph poussa un cri. Cela semblait marquer juste la place du cœur.

À ce cri, Charlotte se rapprocha aussi de la porte. Dès qu'elle eut regardé, elle chancela et s'accrocha au bras de l'aveugle pour ne pas tomber à la renverse.

— Ah ! fit celle-ci, vous le connaissez, maîtresse !

Et ses yeux sans regard se tournèrent vers la jeune fille comme si elle eût pu la voir. Charlotte ne répondit pas.

Le blessé parlait de nouveau.

— Quand je vous ai donné ces trois louis tout à l'heure, mon camarade, dit-il, c'était une aumône. Je ne vous connaissais pas encore. Je viens d'un pays où il faut regarder net et juger vite. En chemin, depuis le fossé jusqu'ici, je vous ai jugé, je sais mieux que vous ce qu'il y a dans votre pauvre tête, affaiblie par la souffrance, et dans votre digne cœur. Là-bas, en Amérique, je vous aurais donné la moitié de ma poudre et une poignée de balles ; à Paris, la guerre se fait avec de l'argent, voici de l'argent. Prenez.

Il y avait derrière sa chaise un petit buffet en bois blanc.

Ce fut peut-être pour y prendre le linge de pansement prochain que Joseph l'ouvrit, mais il vit sur la première

planche un chanteau de pain et il s'en saisit avec une bestiale avidité.

Le blessé qui lui tendait un billet de banque entendit le bruit de ses mâchoires et eut un bon rire.

— Bravo ! fit-il. Ah ! décidément, il n'y a pas si loin qu'on le pense de Paris au désert ! Et plus d'une fois capitaine Blunt a souffert la soif quand sa gourde n'était pas encore vide, pour m'en garder les dernières gouttes. Capitaine Blunt, c'est mon père. Je vois qu'on s'aime bien ici, aussi. Prenez donc !

— Mille francs ! s'écria Joseph la bouche pleine. C'est trop ! Je ne veux pas tant que cela !

— Mille francs ! répéta l'aveugle comme un murmurant écho. Pourquoi votre main tremble-t-elle si fort, maîtresse Charlotte ?

Elle ajouta en elle-même :

— Cette brave voix me parle d'un temps qui n'est plus. Est-ce un souvenir ou un rêve ?

— Ne discutons pas, reprit le blessé, qui chancela sur son siège, quoique le sourire restât autour de ses lèvres. L'air froid a touché ma piqûre et je sais où elle est maintenant. Tout dépend de la profondeur. Je vois danser la lumière… dépêchons !

Joseph jeta son pain pour le soutenir.

— Je m'appelle Édouard, continua le blessé qui luttait contre la faiblesse avec une sorte d'enfantillage fanfaron. Je parie que j'aurai le temps de tout dire : Édouard Blunt, chez capitaine Blunt, 7, chaussée des Minimes. Répétez cela.

Joseph obéit, puis il dit :

— Comment faire ? ma femme est malade, ma mère est aveugle…

— Ce n'est ni votre mère, ni votre femme, c'est un médecin qu'il faut, interrompit Édouard, et un bon !

— Puis-je vous abandonner en ce moment !

— Non, restez. Vous irez quand j'aurai tout dit…

— Où allez-vous, maîtresse Carlotta ? demanda en ce moment l'aveugle.

M^lle^ d'Aleix, aux derniers mots du blessé, avait fait un mouvement vers la porte. L'aveugle la retint, et dit :

— Restez auprès d'Éliane, j'y vois aussi bien la nuit que le jour, moi, et le comte Pernola ne me suit pas comme une ombre. Je vais aller.

Charlotte lui serra la main. L'aveugle gagna la fenêtre d'un pas ferme et ajouta en franchissant l'appui :

— Dans cinq minutes le médecin sera ici.

— Qui donc est avec Joseph ? demanda, en ce moment, la voix d'Éliane, et que se passe-t-il chez nous ?

Édouard, le blessé, continuait dans l'autre chambre :

— C'est à cette adresse que je dois être transporté, si je perds connaissance.

Il ouvrit le portefeuille et son doigt toucha la première page.

— Voici une autre adresse, dit-il, à Ville-d'Avray. Le nom de la personne manque. Elle s'appelle M^me^ Marion. En cas de malheur, vous iriez la trouver et vous lui diriez… Ma foi, vous lui diriez qu'il m'est impossible de dîner avec elle demain, voilà !

Sa voix faiblissait et il semblait chercher péniblement ses paroles.

— Ne me parlez plus ! supplia Joseph.

— Je ne parlerai plus longtemps, en effet. Voici une lettre sans suscription. Écoutez bien, c'est le principal. M'aviez-vous rencontré déjà à l'endroit où je suis tombé, ce soir ?

— Oui, répondit Joseph tout bas.

— Alors, vous devinez à qui la lettre est destinée. La remettrez-vous ?

— Oui, répondit encore Joseph.

— Merci ! c'est tout. Voilà que je perds plante… bonsoir, les voisins !

Il ferma les yeux. Vous eussiez dit un enfant qui s'endort dans un sourire.

Comme si elle eût attendu cet instant, la princesse Charlotte d'Aleix poussa la porte et s'élança dans la chambre d'entrée. Au même instant, l'aveugle revenait, disant :

— Le médecin est sur mes pas.

Joseph les regarda tour à tour, il avait la tête perdue. Charlotte lui saisit le bras avec la force d'un homme.

— Est-ce Pernola qui a frappé ? demanda-t-elle entre ses dents serrées.

Joseph balbutia :

— Je ne sais pas. Je n'ai rien vu.

L'aveugle trouva en tâtonnant la chaise où était Édouard.

Elle passa rapidement la main sur les traits du jeune homme et un grand soupir souleva sa poitrine.

Elle se mit à l'écart parce que le médecin entrait.

Princesse Charlotte avait rabattu son voile et s'était réfugiée de nouveau au chevet d'Éliane. Celle-ci demanda :

— Mais qu'y a-t-il donc, au nom du ciel !

— Peut-être que Dieu nous a envoyé un terrible malheur ! répondit M^lle^ d'Aleix. Prions, Éliane.

Il se fit un silence dans les deux chambres à la fois. Le médecin examinait la blessure.

Charlotte, penchée au-dessus de l'oreiller d'Éliane, murmura :

— Te souviens-tu du comte Roland de Sampierre qui est mort avant ses vingt ans ?

— Oui, c'était un beau jeune homme. On disait qu'il allait être votre mari, princesse.

— Il y a là un beau jeune homme qui n'a pas ses vingt ans. Regarde-le bien quand il va s'éveiller… si Dieu veut qu'il s'éveille !

VII

GALANTUOMO

Auprès du blessé, le silence dura une minute qui sembla longue comme une heure. Éliane écoutait la respiration de Charlotte qui sifflait dans sa gorge.

Au bout de ce temps, la voix du médecin se fit entendre, elle disait :

— Une ligne de plus à gauche, le coup était mortel.

Ces déclarations de médecins sont quelquefois exactes, mais ils en abusent.

Charlotte embrassa Éliane étonnée avec une sorte d'emportement.

— Il s'éveillera ! murmura-t-elle. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : Regarde-le… Regarde-le en pensant à celui qui est mort.

— Pourquoi ? demanda Éliane.

Charlotte hésita. Ses yeux étaient mouillés, mais ils souriaient. Elle prononça tout bas :

— Quand tu l'auras regardé, tu me diras si je suis folle !

Elle rabattit son voile et passa le seuil de la chambre d'entrée.

Édouard avait été porté sur le matelas qui servait de lit à Joseph Chaix depuis la maladie de sa femme. On l'avait étendu tout de son long et le docteur avait mis à nu la partie supérieure de son corps.

La beauté juvénile de son visage semblait gagner encore à la mortelle pâleur qui la voilait, offrant un contraste brutal avec la grande tache rouge de sa blessure. Il avait les yeux fermés, comme dans le sommeil, et sa tête s'inclinait sur son épaule.

Un mouvement de pudeur détourna le regard de Charlotte pendant qu'elle traversait la chambre, – mais quand donc l'académie offrira-t-elle un prix de trois mille francs à l'auteur du meilleur mémoire expliquant ce fait à la fois authentique et invraisemblable, à savoir que toutes les filles d'Ève, depuis la plus expérimentée jusqu'à la plus ingénue, ont la faculté de ***voir*** sans ***regarder*** ?

Malgré son voile, malgré la position discrète de sa tête, tournée du côté des convenances, malgré ses paupières loyalement baissées, Charlotte vit, car elle s'arrêta court, en dépit d'elle-même.

Quelque chose de plus fort que sa volonté la retourna tout d'une pièce vers le blessé pendant qu'une exclamation étouffée glissait entre ses lèvres.

Elle fit même un pas vers le matelas, et ses beaux yeux interrogèrent avidement la gorge du blessé que le flambeau, tenu par le médecin, mettait en pleine lumière.

Il y avait là une ligne profonde et plus blanche sur la blancheur de la peau.

Le médecin, qui avait remarqué le mouvement effrayé de la jeune fille, se mit à sourire et dit, prenant sans doute en pitié son ignorance :

— Oh ! madame, ne vous inquiétez pas de cela, c'est une cicatrice fort ancienne et guérie depuis bien longtemps !

L'aveugle tendit le cou comme pour écouter mieux et une nuance terreuse envahit sa joue. Sous son voile, Charlotte d'Aleix était pourpre.

— Monsieur, balbutia-t-elle en saluant le médecin, je vous remercie.

Sa voix tremblait si fort qu'on eut peine à l'entendre. Le docteur continua en reprenant son pansement :

— Aujourd'hui, l'arme n'a lésé que les chairs. La plaie est belle et sera réduite aisément. Le transport pourra avoir lieu sans danger dès que le blessé aura repris ses sens.

— Merci, répéta Charlotte qui s'éloigna aussitôt.

En passant, elle toucha le bras de Joseph.

— Vous monterez avec lui dans le fiacre, dit-elle, et vous l'accompagnerez jusque chez lui. Demain matin, je vous prie de venir à l'hôtel. J'ai besoin de causer avec vous.

Comme Joseph s'inclinait en silence, elle attendit ; puis, voyant qu'il ne parlait point, elle ajouta en baissant la voix :

— Donnez-moi ma lettre.

Joseph ne comprit pas tout de suite, bouleversé qu'il était par tant d'événements ; Charlotte reprit avec impatience :

— La lettre qu'il vous a remise pour moi !

Joseph obéit en sursaut, cette fois.

M^lle^ d'Aleix glissa la lettre d'Édouard dans son sein et gagna la porte extérieure.

Près du seuil elle se sentit arrêtée par une main qui retenait son vêtement.

L'aveugle était auprès d'elle.

— Maîtresse, demanda-t-elle très-bas, qu'avez-vous vu ?

Un mot vint aux lèvres de Charlotte, mais elle se ravisa et, au lieu de répondre, elle dit :

— Vous avez entendu le docteur, ma bonne, j'espère que ce ne sera rien.

L'aveugle secoua la tête lentement :

— En toute notre vie, murmura-t-elle, jamais crainte pareille ne vous a serré le cœur, est-ce vrai, princesse Carlotta ?

— C'est vrai… Je croyais qu'il allait mourir.

— Vous aimiez le jeune comte Roland comme un frère…

— Comme un frère chéri ! appuya la jeune fille dont l'accent eut une nuance de hauteur.

L'aveugle se rapprocha. Vous eussiez juré qu'elle voyait, tant sa prunelle, fixée sur Charlotte, brillait.

— Et celui-là, dit-elle en pointant son doigt dans la direction du blessé, comment l'aimez-vous ?

M^lle^ d'Aleix recula, offensée, et voulut s'éloigner, mais l'aveugle la retint encore, et demanda d'une voix adoucie :

— Est-ce qu'il lui ressemble ?

— Bonne mère, repartit cette fois la jeune fille, vous le savez bien, puisque vous avez palpé ses traits et que vos doigts ont le sens de la vue.

La prunelle de l'aveugle s'éteignit.

— Il y a une menace au-dessus de nous, dit-elle, comme si elle eût pensé tout haut : deux menaces. Domenica Paléologue a trop d'argent ; jamais l'argent ne porte bonheur. Elle est seule ; les années qui passent ne lui donnent pas l'expérience. Dites-lui de prendre garde…

— Vous savez quelque chose ! s'écria Charlotte, qui l'entraîna au dehors. Dites ce que vous savez, au nom de Dieu !

— Dieu ! répéta l'aveugle, dont le front s'inclina.

Elle s'arrêta pour reprendre avec découragement :

— Dieu ne m'écoute plus quand je prie. J'ai vu le père tomber sous la main de l'enfant ! Ah ! j'ai pleuré, pleuré du sang. Pétraki était un brave homme : Comment un brave homme peut-il être le père d'un démon ?…

— Je ne vous comprends pas, bonne mère, interrompit Charlotte, je vous en prie, expliquez-vous.

— Il faut prendre garde, prendre garde, prendre garde ! répéta par trois fois l'aveugle. Je suis punie par où j'ai péché. J'ai été une femme heureuse. Et notre Yanuz chéri était un

petit ange avant d'avoir perdu tout son sang par cette blessure horrible… horrible !… tout le sang de son cœur !

Elle se couvrit le visage de ses mains et un sanglot lui secoua la poitrine.

Charlotte n'osait plus interroger. L'accent de l'aveugle était redevenu glacé quand elle reprit après un silence :

— Vous avez un bon cœur, vous maîtresse, mais je ne sais rien. Vous avez fait du bien à ma pauvre Éliane, mais je ne peux rien. Nous disions, mon homme et moi : « Notre petit Yanuz aura des millions… Folie ! noire folie ! Prenez garde ! les apparences mentent. Tout ment. Il n'y a de vrai que le malheur. Adieu.

Elle fit un grand geste désespéré et rentra dans la maison, laissant M^lle^ d'Aleix frappée de stupeur.

Pour regagner son propre logis, Charlotte n'avait que la ruelle à traverser. Presque en face de la masure, une porte de dégagement s'ouvrait en effet dans le mur des jardins de Sampierre, et c'était par là que Charlotte était venue. Elle mit la clef dans la serrure et entra.

Il faisait clair de lune. L'allée tournante qui menait à la maison se zébrait de lumière et d'ombre. Un seul coup d'œil assura M^lle^ d'Aleix qu'il n'y avait personne aux alentours ; – mais pendant qu'elle se retournait pour fermer la porte en dedans, une voix douce et particulièrement bienveillante dit derrière elle avec un léger accent italien :

— J'ai cru que c'était un voleur, et je vous prie de croire que je n'étais pas là pour vous épier, ma belle cousine Carlotta !

Au milieu de la voie, un cavalier en tenue de soirée était debout et respectueusement incliné.

— Comte, répondit froidement la jeune fille, tout le monde peut m'épier, je n'ai pas de secret.

Le cavalier répliqua :

— Dieu me préserve de penser autrement ! On ne peut pas être comme vous un ange de charité sans risquer de temps à autre quelques démarches auxquelles le monde, qui n'est ni angélique ni même charitable, ne comprendrait rien… Daignerez-vous accepter mon bras ?

Si Charlotte eut un mouvement d'hésitation, ce fut si rapide que sa réponse n'en éprouva aucun retard appréciable.

— Volontiers, mon cousin, dit-elle.

Le cousin Pernola salua de nouveau et avec une exquise courtoisie.

Nous avons vu tout à l'heure ce galant homme de près, au grand jour, et nous avons admiré la résistance victorieuse que sa constitution, en apparence assez frêle, opposait aux injures du temps. C'était bien autre chose à la lumière incertaine qui régnait sous les arbres.

Il y avait miracle.

Ces vingt années ne comptaient pour rien. Pernola était toujours jeune, il gardait le duvet du ténor, la souplesse du chat favori, le charme ***sui generis*** du joli Italien. Son sourire blanc, qui nous ravissait sous Louis-Philippe, avait duré autant que l'empire, sans se fatiguer ni s'user : le même sourire, il était là à poste fixe, comme si on l'eût taillé dans le marbre.

— Entrez-vous au salon, chère cousine ? demanda-t-il, ou regagnez-vous votre appartement ? Je dois vous dire que cette bonne Savta est aux cent coups. Elle pense que des malfaiteurs vous auront enlevée pendant qu'elle s'était assoupie « une toute petite minute » en prenant le frais sur un banc.

Savta, l'ancienne lieutenante de Phatmi, avait monté en grade depuis le temps. Elle était, à l'hôtel de Sampierre, quelque chose d'intermédiaire entre la camériste de confiance et la dame de compagnie.

— Allons d'abord rassurer Savta, répondit Charlotte. Y a-t-il beaucoup de monde au salon ?

— Il y a cette charmante baronne de Vaudré ; M^me^ la marquise ne saurait plus se passer d'elle. Serait-il indiscret de vous demander, ma chère cousine, si M^me^ de Vaudré vous inspire une sympathie très-marquée ?

— Petite-maman Domenica l'aime, cela me fait l'aimer, répliqua M^lle^ d'Aleix d'un ton de parfaite indifférence.

— Juste comme moi ! s'écria l'Italien. Mais, Dieu me pardonne, voilà des flambeaux qui courent ! Savta est capable d'avoir mis la maison sur pied !

— Savta ! ma bonne, appela tranquillement Charlotte en voyant déboucher d'un massif la dame de compagnie escortée de deux valets, porteurs de lanternes : Je ne suis pas perdue.

— Est-ce bien vous ? méchante enfant ! s'écria la brave femme à bout de souffle. Avez-vous eu le cœur de me causer une inquiétude pareille ! Figurez-vous, monsieur le comte, que princesse et moi nous étions bien tranquillement sur le

banc auprès du Centaure. Il faisait une chaleur ! Me suis-je assoupie une petite minute ? C'est vraisemblable…

— C'est même certain, chère madame, interrompit Pernola.

Il regarda M^lle^ d'Aleix en ajoutant :

— Et je puis vous dire, ma bonne Savta, ce qui s'est passé pendant votre sommeil. Vous allez voir à quel point nous sommes innocents tous les trois.

Charlotte retira son bras et leva sur lui des yeux étonnés. Pernola mit de l'onction dans son sourire et continua :

— Je faisais les cents pas dans l'allée du Centaure ; j'ai vu qu'à votre insu vous aviez faussé compagnie à ma belle cousine, et je lui ai offert mon bras pour un tour de promenade. Notre tort c'est de n'avoir plus pensé à vous au bout de cinq minutes, et, pour ma part, je vous en fais mes sincères excuses.

Il avait, en vérité, la figure d'un généreux chevalier, venant au secours d'une dame dans l'embarras.

Le regard de Savta interrogea Charlotte, qui rougit légèrement, mais qui répondit :

— C'est vrai, ma bonne, pardonne-moi. M. le comte et moi nous causions de choses intéressantes, et nous t'avions oubliée.

VIII

PRINCESSE CARLOTTA

On arrivait au perron de l'hôtel.

Savta tenait la main de sa jeune maîtresse retrouvée, comme si elle eût eu frayeur de la perdre encore. M. le comte Pernola marchait à l'autre côté de M^lle^ d'Aleix.

Les sauveteurs de sa sorte ne font jamais un long crédit.

— Princesse, dit-il en montant les degrés, j'ai fait de mon mieux pour vous éviter l'ombre même d'un chagrin. Je serais heureux et reconnaissant si vous vouliez bien m'accorder pour demain matin un instant d'entretien.

Il avait baissé la voix pour faire cette demande.

M^lle^ d'Aleix répondit tout haut :

— Mon cousin, vous prévenez mon désir, j'allais vous adresser la même requête. Demain, à l'heure où M^me^ la marquise entend la messe aux Missions-Étrangères, nous nous rencontrerons, s'il vous plaît au salon. J'ai quelque chose de particulier à vous communiquer.

— Je serai là ? dit Savta avec un point d'interrogation.

— Non, ma bonne, repartit M^lle^ d'Aleix gravement. M. le comte et moi nous tenons à être seuls.

Elle salua de la main et prit le chemin de son appartement, pendant que Pernola restait pensif au milieu du vestibule.

Une fois dans sa chambre, Charlotte d'Aleix envoya Savta au salon présenter ses excuses à la marquise Domenica, sa « petite maman, » et se débarrassa également de sa femme de chambre, sous prétexte de fatigue.

Elle ne mentait point : il y avait en elle une lassitude profonde, mais en même temps une étrange excitation.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil devant son secrétaire dont la tablette était baissée.

Il y avait sur son visage, à la beauté douce mais vaillante, une pensée tellement absorbante que vous l'eussiez prise pour une somnambule pétrifiée par la catalepsie.

Elle resta un instant immobile, raide, silencieuse, le regard fixement noyé dans le vague. De temps en temps, des frémissements courts glissaient le long de ses veines.

Puis elle laissa tomber sa tête rêveuse entre ses mains qui se baignèrent dans les boucles de ses cheveux.

— Ma mère ! murmura-t-elle, je ne l'ai pas vue à son lit de mort, et peut-être m'eût-elle avoué la vérité à ce moment où le mensonge est impossible. Elle m'avait confiée à Domenica Paléologue quelque temps avant sa dernière heure. Je me souviens… On m'appelait princesse aussi chez ma mère : mais, dans les premiers temps, ceux qui me nommaient ainsi souriaient, et, en parlant de moi, ils disaient : « la petite remplaçante… »

Elle ouvrit un tiroir du secrétaire et y prit deux médaillons dont chacun contenait un portrait.

Le premier représentait une femme de quarante ans à peu près, gardant les restes d'une grande beauté, mais vieillie avant l'âge par la maladie ou le chagrin. Nous eussions pourtant reconnu en elle cette noble créature, déshéritée par le vieux Michel Paléologue, et qui avait assisté sans se plaindre au mariage de sa nièce Domenica, lequel donnait, en totalité, les biens immenses du prince Michel à M. le marquis de Sampierre.

Carlotta mit ses lèvres sur ce portrait qui était celui de Michela, princesse d'Aleix.

Ce fut un baiser pieux et plein d'un respect tendre qui allait jusqu'au culte.

— Ma mère ! répéta-t-elle, ma bien-aimée mère ! que ne donnerais-je pas pour être sûre de mon droit à l'appeler ainsi !

Ce premier médaillon était enfermé dans un papier très-fin que M^lle^ d'Aleix passa sur son genou pour en défaire les plis.

Et pendant cela elle pensait :

— Je ne ressemble pas à ma mère !

C'était vrai dans toute la force du terme, sauf en un point : ces deux figures si différentes avaient toutes les deux quelque chose du type oriental.

Mais la physionomie piquante de la jeune fille, qui semblait regretter son sourire d'hier et les gaietés hardies de sa vraie nature, dans une mélancolie toute récente, ne gardait rien de l'imposant caractère répandu sur les traits de la morte.

Ces mots, prononcés involontairement : « Je ne ressemble pas à ma mère, » étaient plutôt une plainte que l'expression d'un fait. Ils se rapportaient non pas seulement à la miniature mais encore au papier que Charlotte avait dans sa main.

C'était un billet sans signature, ainsi conçu :

« Princesse ramassée par charité, fille d'une bâtarde et d'un charlatan, priez donc cette grosse Domenica de vous montrer votre acte de naissance ! En épousant le comte Roland, vous seriez entrée pour tout de bon dans la famille, mais maintenant que le pauvre petit diable est mort, comment allons-nous nous y prendre ?

» À votre place, j'essayerais du Pernola. Il ne sait rien de vos affaires et il n'a pas inventé la poudre. C'est un moyen.

» Il n'y en a pas deux.

» Réfléchissez, ***princesse***. »

Le dernier mot était fortement souligné.

Charlotte parcourut des yeux ce billet, qu'elle avait déjà lu peut-être bien des fois.

Un sourire dédaigneux jouait autour de ses lèvres.

Elle prit le second portrait qui était celui d'un tout jeune homme, presque d'un enfant, dont les traits présentaient un rapport assez remarquable avec ceux de la marquise Domenica.

Elle approcha aussi ce portrait de sa bouche et le baisa, mais avec une dévotion distraite.

— Pauvre cousin Roland ! murmura-t-elle.

Puis, fixant sur la miniature un regard intense, elle continua, pensant tout haut :

— L'autre lui ressemble, le blessé de ce soir, cela saute aux yeux ! Et pourtant, l'autre ne ressemble pas à Domenica… de qui donc l'autre est-il tout le portrait ?

Elle se frappa le front tout à coup et bondit sur ses pieds :

— Il ressemble au marquis Giammaria ! s'écria-t-elle. À M. de Sampierre ! Au grand portrait qui est dans le pavillon… C'est lui ! Ah ! je sais donc pourquoi je l'aime !

Ce dernier mot fut un véritable cri.

Elle s'arrêta effrayée au son de sa propre voix.

Comme tout le reste de l'hôtel de Sampierre, l'appartement de M^lle^ d'Aleix était meublé avec un grand luxe. Elle était auprès d'un prie-Dieu d'ébène, incrusté de nacre antique, au devant duquel elle s'agenouilla.

— Mon Dieu, dit-elle, je ne sais pas qui je suis. Qu'ils soient mes parents ou mes bienfaiteurs, ne leur dois-je pas la même tendresse ? Ils sont faibles et entourés d'ennemis. Vous ne les avez pas armés, mon Dieu, ils n'ont personne pour les défendre : il n'y a pas au monde une pauvresse, demandant son pain aux passants, qui soit si abandonnée que Domenica Paléologue au milieu de sa noblesse et de sa richesse. Rien ne la protège, pas même sa propre volonté ! Secourez-la, mon Dieu, changez ma faiblesse en force ; faites

que je sois choisie pour lui rendre son fils. Et si quelqu'un doit tomber dans cette lutte… car je devine la lutte, je la sens, terrible qui se prépare tout autour de nous… Oh ! que ce soit moi, mon Dieu ! moi, l'étrangère ! La fille d'une bâtarde et d'un charlatan !

Son front toucha le bois du prie-Dieu. Pendant qu'elle était ainsi, sa main, glissée dans son sein, y prit la lettre du blessé que Joseph Chaix lui avait remise dans la maison de l'aveugle.

— Elle aussi, murmura-t-elle, la mère d'Éliane, m'a dit une fois : « Maîtresse Michela n'avait point de fille !… »

Elle ouvrit la lettre, agenouillée qu'elle était, et la lut en quelque sorte comme on prie.

La lettre disait :

« … Vous étiez assise sous les arbres, au fond de ce grand parc ombreux, tout plein de statues. Moi, j'avais pénétré dans votre demeure à votre insu et malgré vous, comme font ceux qui ont de mauvais desseins.

» J'ai mené la vie des sauvages. Je rampais autour de vous, qui étiez sans défiance, dans l'herbe, comme un sauvage pour être plus près de votre beauté si pure, pour adorer votre sourire quand la lune caressante vient l'éclairer entre deux branches déplacées par le vent du soir ; pour surprendre une harmonie de votre voix, un soupir de votre cœur…

» Où je vous ai vue la première fois ? Le son des orgues passait à travers les murailles de l'église. Ceux qui ont vécu

dans les forêts sont attirés par toutes les grandeurs. J'entrai pour entendre le chant qui monte vers Dieu.

» Je priai.

» Ma prière m'ouvrit un coin du ciel, puisque je vous aperçus, et je vous emportai dans mon cœur pour vivre de vous, pour en mourir, peut-être, pour être à vous sur la terre et dans le ciel.

» … Ce soir-là, qui était la seconde fois, dans le bosquet où vous rêviez, j'entendis une parole. Vous disiez : "Si j'étais homme…"

» Vous avez donc besoin d'un défenseur !

» Je voulus m'élancer, mais vous n'étiez plus seule.

» Et depuis lors, je revins tous les soirs ; suis-je un fou ?

» Tous les jours, je vous écris. Voilà bien des fois que je franchis le mur pour déposer ma lettre sur l'appui de votre croisée, et je m'en vais sans avoir osé.

» Ma lettre reste avec moi ; ah ! ce n'est pas la même. Mon bonheur est de la recommencer, répétant sans cesse : Je vous aime ! je vous aime…

» C'est que je vous aime ! Je ne sais ni écrire ni parler. Si je pouvais vous envoyer mon âme !

» Ai-je deviné ? Avez-vous besoin de tout le sang d'un homme qui n'a jamais tremblé ? Dites, je serai si heureux de vous donner ma vie !

» Écoutez et croyez ! alors même que ce ne serait pas pour vous et… ne faites pas attention à ma main qui balbutie des caractères que je ne peux plus former… et quand le

malheur voudrait que je fusse venu trop tard… oui, je crois que vous me comprendrez : quand même ce serait pour un autre que vous souhaitez la force et le courage d'un homme… pour celui que vous aimez peut-être…

» Eh bien ! parlez, me voilà, je veux bien lui donner ma vie, puisqu'il est votre bonheur… »

Charlotte d'Aleix pressa le billet contre sa poitrine pendant que deux belles larmes roulaient lentement sur ses joues.

IX

LE CLOU

Le lendemain matin, il y eut grande rumeur dans la cité Donon, ce petit monde qui était, comme disait le poète latin parlant d'Albion : « presque séparé de tout l'univers. »

Dès sept heures, toute la population des deux sexes était rassemblée au bord du saut de loup. On ne faisait pas beaucoup de bruit, parce que le diapason du pays était modeste, mais on se remuait considérablement et l'agitation semblait profonde.

Il n'était pas besoin de regarder longtemps pour connaître la cause de cette fièvre populaire. Au bord du fossé un homme était couché, portant à la tempe droite une horrible blessure.

L'homme était mort déjà depuis longtemps.

On l'avait trouvé froid et rigide, accroché par sa plaie même à une tige de fer qui sortait des moellons au fond de ce trou que le maçon de l'hôtel de Sampierre était venu visiter la veille et qu'il devait boucher le lendemain.

Toute chose ici-bas a sa raison d'être. La guérite, pour employer la désignation choisie par le Poussah quand il avait indiqué une bonne place d'embuscade à Fiquet, n'était pas un premier symptôme de ruine naturelle, attaquant le mur de M^me^ la marquise.

Le mur était partout ailleurs sain et robuste.

Il y avait ici démolition, opérée de main d'homme, mais accidentellement.

La démolition avait eu pour agent un fort levier de fer enfoncé dans la paroi intérieure de la muraille à coups de maillet, pour servir de faîte à une cage où le jardinier réfugiait son poulailler privé. La pointe du levier, en pénétrant dans le mur, avait rencontré un large moellon qui faisant résistance, avait entrainé une portion de la maçonnerie au dehors.

En dedans, du côté du jardin, tout était intact.

Des mois et des années avaient passé depuis lors. La chute successive des décombres avait ouvert davantage la guérite.

Et au fond de la guérite, la pointe du levier restait comme un de ces clous qui transpercent une cloison trop mince.

Le jardinier ne se doutait guère, à l'heure où il cognait, qu'à deux ans de distance, il plantait ainsi son levier dans la tempe d'un homme.

Pas plus que notre ami Édouard ne savait, en secouant son assassin inconnu de main de maître, qu'il accrochait un mort à un clou.

C'était pourtant cela positivement. La dernière poussée, la bonne, avait lancé le déplorable Fiquet au fond de la guérite avec une telle violence que sa tempe, rencontrant la pointe de fer, s'était crevée comme une pomme qui tomberait de l'arbre sur un pieu.

Et la propriétaire de la chèvre qui était à elle seule tous les troupeaux du village Donon, étant venu couper de

l'herbe au bas du saut de loup pour le déjeuner de sa bête, avait avisé le mort, pendu à ce gibet.

Ordinairement, à Paris et aux environs de Paris, quand un meurtre se découvre, les légistes de carrefour recommandent avec toute l'autorité qui les rend si respectables « de ne toucher à rien avant l'arrivée du commissaire ». Mais le trou Donon était si loin de Paris !

Des imprudents avaient décroché Fiquet, qui gisait maintenant dans la poussière, au bord de la douve, entouré d'un cercle de curieux sans cesse grossissant.

Les parents étaient là au grand complet et les enfants aussi, qu'on avait bien du mal à contenir.

Le monde venait jusque de la rue de Babylone.

Bien des gens qui croyaient cependant connaître leur Paris, admirèrent la cité Donon pour la première fois, ce jour-là.

Vers sept heures et demie, le soldat du père Preux ouvrit la fenêtre au second étage de la « grande maison. » Il regarda, puis le père Preux lui-même vint s'accouder sur l'appui en camisole de molleton et en bonnet d'indienne, avec sa pipe dans la bouche.

Un murmure, où il y avait du respect, s'éleva dans la cohue.

— Le Poussah ! disait-on.

— Monsieur le principal.

— C'était juste sous sa fenêtre, pourtant il aurait dû entendre ou voir !

— Il va nous dire du moins ce qu'il faut faire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mes brebis ? demanda l'homme puissant dont la corpulence tenait toute la largeur de la croisée.

La foule s'écarta à droite et à gauche pour lui montrer le cadavre.

— Tiens ! tiens ! fit le Poussah ! ah ! par exemple ! un vilain atout ! Il a l'air d'avoir son compte… Vous qui avez des jambes, allez chercher la garde, mes enfants, qu'elle fasse son état.

Ce fut tout. Le soldat referma la croisée, pendant que Preux se remettait au lit, pensant :

— Ce bêta de Fiquet ! au lieu de mordre, il a été mordu : c'est drôle !

X

INVENTAIRE DE FIQUET, N° 5

Il était dix heures sonnées quand M. l'officier de paix arriva de ce pas lent mais sûr qui distingue la justice de Dieu.

Peu après, vinrent les gens envoyés du Palais.

Le trou Donon était désormais quelque chose : la ***Gazette des Tribunaux*** et le ***Droit*** allaient révéler à l'Europe sa position géographique.

Dans le terrain vague et le long du saut de loup, il y avait plusieurs centaines de curieux dont au moins cinquante invalides, car le bruit de « l'évènement » s'était répandu jusqu'à l'esplanade. La chèvre, qui n'avait jamais vu pareille cohue, craignait la fin du monde et bêlait lamentablement.

Par un hasard moqueur, au moment où commençait l'enquête, les maçons arrivèrent pour boucher la guérite. On les renvoya, et du haut de son balcon le Poussah trouva le mot de la situation en disant : « Il est bien temps ! »

Tout ce qui tenait au monde officiel, la justice, la police, les invalides, leurs nièces, l'allumeur du gaz, l'ouvreur des bornes-fontaines, le concierge du magasin, du Bon-Marché et le contrôleur de la station des omnibus, tous, dis-je, levèrent la tête pour lui envoyer un bienveillant salut.

Tel est le résultat d'une vie honorable.

Le médecin, régulièrement requis, constata que le cadavre était celui d'un mort. Il exprima cette opinion que le décès était survenu à la suite d'une lésion occasionnée par un choc, résultat d'un contact trop violent entre la tempe du défunt et un objet semi-contondant.

À son sens, la mort avait dû être à peu de chose près instantanée, à moins, toutefois, que l'agonie ne se fût légèrement prolongée.

On visita l'intérieur de la guérite. L'extrémité pointue, mais émoussée de la tige de fer portait un témoignage effrayant. Le sang avait coulé à flots dans la guérite d'abord, puis sur la marge étroite où notre ami Édouard avait posé son pied pour s'élancer par-dessus la murette, puis enfin jusqu'au fond du saut de loup.

Chacun avait vu tout cela, chacun voulut le revoir. Vous vous figurez bien, n'est-ce pas, comme c'était curieux ! Il faut l'occasion et une bonne chance pour jouir de spectacles pareils. M. de Rothschild lui-même ne peut pas s'en payer à volonté. Et notez que ça ne coûte rien.

Mais comment diable la barre de fer immobile avait-elle été chercher la tempe de ce malheureux homme ?

Le médecin fut d'avis que quelqu'un avait plutôt poussé la tête vers la barre.

Et la majorité du public ne parut pas répugner à croire qu'il avait peut-être raison.

La police prenait ses notes. La justice écrivait sur le genou d'un petit rat de greffe qui comptait bien lire son nom dans le journal du lendemain.

En somme, il n'y avait pas l'ombre d'un témoin, et personne ne connaissait le défunt, pas même le papa Preux qui connaissait tout le monde.

Restait la suprême ressource, l'opération palpitante que mille impatiences attendaient et qui parfois dévoile tout d'un coup le mot de ces sombres énigmes.

M. le commissaire de police et un beau petit substitut venaient d'arriver. On procéda au ***fouillage***.

Aussitôt qu'on eût parlé de fouiller, le cercle se resserra si violemment que les sergents de ville furent obligés de défendre le terrain officiel, comme font les escamoteurs autour de leur table envahie.

Écoutez ! c'est irrésistible. Il n'y a rien de plus intéressant que cela. Voir guillotiner, c'est bien attrayant, surtout pour les dames, mais les poches ! le mystère ! L'imagination s'enflamme à la seule pensée de ce qui peut jaillir d'une poche !…

On se battit, on écrasa des enfants. Il y eut des gens qui montèrent sur le mur du parc, d'autres qui escaladèrent la grande maison, malgré le respect dû au papa Preux.

Celui-ci avait envoyé son soldat chercher de la bière. Il était toujours à sa propre croisée et ne manquait de rien ; son déjeuner l'attendait par derrière sur sa table, mais les poches !…

La première poche, celle de côté, qui est ordinairement l'asile du portefeuille, ne contenait rien, sinon un vieil étui à cigares – vide.

Les deux autres poches de la redingote, à droite et à gauche, donnèrent un mouchoir déchiré auquel manquait

notamment le coin de la marque, une vessie à tabac et un cahier de papier à cigarettes.

Dans les poches du gilet, point de montre, mais une boîte en fer-blanc contenant des allumettes et un peigne à moustaches.

Dans la poche droite du pantalon, un portemonnaie absolument plat. Dans la poche gauche, un jeu de cartes qui fut reconnu « manié » et biseauté.

Enfin, à l'intérieur même du portemonnaie, dans la poche destinée aux billets de banque, un petit papier froissé qui avait dû être une lettre, mais qui ne portait ni adresse ni signature.

Quelqu'un qui eût examiné le Poussah au moment où ce petit papier fut découvert aurait pu voir son énorme face envahie par une subite pâleur.

L'objet passa de main en main parmi les gens qui avaient droit de l'examiner, pendant que la cohue s'agitait, en proie au supplice de Tantale.

C'était un avis mystérieux ainsi conçu :

« Pour n° 5…

» Affaire de Ville-d'Avray, ce soir, sans faute, tout le monde sur le pont, maison vide. Départ, rive gauche, neuf heures et demie. – Réunion au poteau, cordon du nord, bois de Fausses-Reposes… »

XI

JOSEPH CHAIX

Vers cette même heure, Charlotte d'Aleix était seule dans sa chambre, assise devant son secrétaire ; sa plume restait suspendue au-dessus d'une lettre commencée qui n'avait encore qu'une ligne. Elle rêvait au lieu d'écrire, et son regard restait fixé obstinément sur cette autre lettre, celle du blessé que Joseph Chaix lui avait remise la veille au soir, dans la maison de l'aveugle.

Il y avait un nuage sur ce front charmant qui semblait fait pour rayonner les gaietés de la jeunesse victorieuse, mais il y avait aussi comme un intime et profond reflet d'espérance.

Cela était nouveau : espoirs et tristesses. Charlotte était née femme depuis bien peu de jours. On devinait encore l'ignorance d'hier à travers le souci d'aujourd'hui, et à chaque instant il semblait que le sourire d'autrefois allait percer comme un regard de soleil glissant entre les nuées.

Tant que Charlotte était restée enfant, cette bonne Domenica l'avait entourée d'une véritable adoration. Enfant elle-même et enchantée d'avoir quelqu'un à protéger, à caresser, à gâter, elle ne pouvait se séparer un instant de sa petite cousine, qu'elle appelait sa fille. C'étaient son occupation et sa récréation. Sans Charlotte, elle fût morte d'ennui.

Mais, depuis quelques mois, Charlotte, qui avait dix-huit ans, était devenue bien vieille pour M^me^ la marquise. Dome-

nica s'était aperçue avec effroi que Charlotte n'était pas folle du monde. Avec une épouvante plus grande encore, elle avait cru deviner que Charlotte était susceptible de réfléchir.

Il se pouvait que cette petite fille, une fois ou l'autre, vînt brusquement l'éveiller du sommeil factice où elle avait déjà tant de peine à s'engourdir.

Car ce n'était pas l'intelligence, à proprement parler, qui manquait à Mme la marquise de Sampierre, c'était surtout le courage. Elle s'échappait dans le bruit vide, dans le mouvement vain, dans cette chose enfin que les consciences fuyardes appellent « le plaisir ».

Il n'y avait pas au monde un malheur plus grand que celui de cette pauvre femme, veuve d'un mari vivant et qui pleurait ses deux fils ; mais il n'y avait pas non plus de frivolité plus résolue. C'était bien la fille du vieil Orient, enfant par ses civilisations comme par ses barbaries.

Depuis vingt ans, elle jouait à cache-cache avec elle-même, poursuivant une chimère impossible, priant Dieu et les somnambules, jetant l'argent aux pauvres, mais aussi aux chevaliers d'industrie qui exploitaient son idée fixe, et cherchant la foule pour s'étourdir sur le deuil du passé, sur les menaces de l'avenir.

Elle ne voulait pas regarder en face la douloureuse histoire de sa vie. Elle allait et venait, changeant de résidence comme elle changeait d'amies, et croyant s'occuper parce qu'elle s'agitait.

L'aurore de ses inconstantes amitiés ressemblait toujours à une passion. Elle avait en ce moment une amie nouvelle, Mme la baronne de Vaudré dont nous avons déjà prononcé le nom. Il sera amplement question d'elle bientôt.

Sans avoir rien perdu peut-être de son affection pour Charlotte, Mme la marquise vivait de jour en jour plus loin d'elle.

C'était dimanche. Domenica devait monter en voiture pour se rendre à la grand'messe. L'antichambre de l'hôtel de Sampierre, remarquable par le nombre imposant de ses fainéants des deux sexes, était en fièvre, à cause du meurtre commis au saut de loup, dont la nouvelle avait été apportée par les jardiniers. On bavardait activement, et il va sans dire que les commentaires les plus malveillants étaient les mieux accueillis.

L'aventure de la veille au soir : « La chasse aux flambeaux », comme ils appelaient déjà les recherches faites dans le parc pour retrouver Mlle d'Aleix, servait de point de départ aux hypothèses.

Il y avait là une bonne odeur de guinguette. Personne ne se gênait à l'hôtel Sampierre : on y déjeunait depuis l'heure du lever jusqu'au dîner, après quoi on soupait.

Au beau milieu de cette kermesse perpétuelle offerte aux marauds et aux donzelles composant la maison de Mme la marquise, le concierge en personne, un magnifique concierge, portant le costume roumain, introduisit un jeune homme d'apparence maladive et timide, proprement mais pauvrement habillé.

C'était Joseph Chaix, à qui l'argent d'Édouard avait donné les moyens d'amender un peu sa toilette.

— En voilà un qui demande princesse Charlotte, dit le concierge en montrant au doigt Joseph sans cérémonie.

— Bon ! s'écria Mlle Coralie, première femme de chambre qui prenait un air honnête comme on met une paire

de gants pour faire son service, mais qui ressemblait, dans son naturel, à une dame aux camélias du vingt-septième ordre, étourdie que je suis ! j'avais oublié de vous prévenir, M. Szegelyi : princesse a donné l'ordre d'introduire monsieur… monsieur…

— Chaix, répondit Joseph déjà déconcerté.

— C'est ça, Chaix ! Venez avec moi, jeune homme.

On offrit quelque chose au beau concierge, qui accepta et dit :

— C'est tout de même drôle !

— Parbleu ! répondit le chœur des croquants, mâles et femelles, on en voit de toutes les couleurs dans cette grande baraque-là !

— Et le Chaix vient sans doute apporter à la princesse la suite du feuilleton d'hier !

— C'est justement le gendre de la bonne femme aveugle qui demeure en face de la porte du parc, dit M. Szegelyi en trinquant à la ronde. Princesse pourrait peut-être en dire plus long que personne au juge et au commissaire qui gagnent leur vie là-bas, de l'autre côté du saut de loup, à retourner les doublures du mort…

M^lle^ Coralie, précédant Joseph, ouvrait en ce moment la porte de Charlotte et annonçait d'une voix douce qu'on ne connaissait point à l'office :

— Princesse, le jeune homme.

— Faites entrer, dit M^lle^ d'Aleix sans se retourner.

Coralie introduisit Joseph et demanda avec tout plein de respect :

— Dois-je rester ?

— Non, vous pouvez vous retirer.

Coralie sortit aussitôt et referma la porte. Après quoi elle dessina un pas de « danse française », en disant :

— Cette vieille Savta est à l'église, la marquise aussi ; princesse fait ses petites affaires. Va bien !

Avant de se tourner du côté de Joseph Chaix, Charlotte ajouta rapidement une seconde ligne à celle qui était déjà sur son papier et signa son nom en toutes lettres.

— Je vous remercie d'être venu, dit-elle ensuite, fixant sur Joseph ses yeux agrandis par la fièvre. J'avais songé d'abord à vous placer près de moi, mais que feriez-vous parmi les gens qui remplissent nos antichambres ? Ils croiraient que vous espionnez leurs calomnies ou leurs pillages. Vous resterez chez vous, et ma chère petite Éliane en sera bien heureuse, mais vous viendrez prendre mes ordres tous les matins, et tant que durera la journée, vous vous tiendrez à ma disposition : J'aurai besoin de vous.

En parlant, elle regardait le visage de Joseph, ravivé par l'espoir. Ce n'était plus déjà la misérable créature d'hier au soir. Ses bons habits le refaisaient homme. Il se tenait droit et, sous son embarras modeste, on devinait la vaillance des vrais enfants de Paris.

— Éliane vous aime tant, princesse ! dit-il avec émotion. Moi, je vous appartiens.

Elle lui indiqua un siège, mais Joseph refusa de s'asseoir. Sur la demande de Charlotte, il raconta la scène de la veille avec une entière sincérité.

— Comment ! vous, Joseph ! s'écria M^lle^ d'Aleix, vous avez fait cela !

— Je ne savais pas qu'il était blessé, princesse, et c'était aujourd'hui à midi que M. Preux devait nous chasser. Celui-là ne s'inquiète pas du dimanche. Il y avait huit jours que je me demandais, et cela me rendait fou : où donc mettrons-nous le pauvre lit d'Éliane !

Charlotte eut un sourire en apprenant la nature de l'arme avec laquelle Joseph avait menacé Édouard.

Mais tout ne fut pas terminé là, car Charlotte ignorait absolument ce qui s'était passé si près d'elle depuis la veille. Elle apprit avec étonnement la présence des gens de justice au bord du saut de loup et frémit en écoutant l'histoire de ce mort, cloué au mur du parc. Personne ne lui avait parlé de cela. Quand l'antichambre est à l'état conquérant, comme c'était le cas chez les Sampierre, il tient rigueur au salon. M^lle^ Coralie ne se compromettait jamais avec sa maîtresse.

— C'est donc Édouard qui a tué ce malheureux ? demanda Charlotte toute tremblante.

— Il n'en sait rien lui-même, répliqua Joseph. Ni M. Édouard ni son assassin ne pouvaient connaître l'existence de cette pointe de fer, et M. Édouard est tombé au fond du fossé, près de moi, au moment même où il venait de repousser le bandit.

Charlotte demanda encore :

— Mais qui soupçonne-t-on ?

— Personne.

— Quel est le nom du malheureux ?

— On est en train de faire l'enquête.

— Mais vous, Joseph, le savez-vous ?

— Moi, je ne sais rien.

Ses yeux se baissèrent sous le regard perçant de M^lle^ d'Aleix. Il y eut un silence pendant lequel Charlotte plia et cacheta la lettre de deux lignes qui était sur la tablette du secrétaire.

— Vous savez où trouver M. Édouard ? demanda-telle en écrivant l'adresse.

— Certes, répondit Joseph, puisque, selon votre ordonnance, je l'ai reconduit chez lui hier au soir.

— Il avait recouvré sa connaissance ?

— Entièrement.

— Lui avez-vous parlé de moi pendant la route ?

— Je n'aurais pas osé, princesse.

— Y avait-il quelqu'un à l'attendre chez lui ?

— Son père, le capitaine Blunt.

— Qu'a-t-il dit en voyant l'état de son fils ?

— Voilà exactement ce qui s'est passé : En arrivant devant le n° 7 de la Chaussée des Minimes, M. Édouard m'a ordonné de descendre et d'ouvrir la porte de l'allée avec une clef que j'ai prise dans sa poche. Il m'a dit : « va jusque dans la cour. À gauche de l'allée, tu tâteras le mur où pend un fil

de fer terminé par un anneau, tu pèseras sur l'anneau. Si personne ne te répond, c'est que mon père est absent ; alors tu reviendras me tenir compagnie. Si, au contraire, mon père vient à la fenêtre, tu lui crieras que je suis blessé… légèrement, pour ne pas le mettre aux cents coups… et tu t'en iras comme si le diable t'emportait. »

» Le père était là. Je suis revenu l'annoncer à M. Édouard, qui m'a donné une poignée de main en disant : « Bon voyage, mon ami Joseph. Si elle te demande comment je me porte, ne vas pas l'effrayer… Mais peut-être qu'elle ne te demandera rien. Reviens savoir de mes nouvelles, si tu veux ; en tous cas, moi, je te retrouverai. En route ! »

» J'ai obéi. Vis-à-vis de lui comme vis-à-vis de vous, princesse, je n'aurai jamais d'autre rôle que l'obéissance ; mais si vous commandiez tous deux en sens contraire, je vous préviens à l'avance : c'est à lui que j'obéirais. »

M^lle^ d'Aleix lui tendit la main. Il n'eut pas le temps de la prendre. Pendant que son respect le faisait hésiter, on frappa à la porte de l'antichambre, et M^lle^ Coralie entra, disant :

— Princesse, M. le comte Pernola m'envoie vous dire qu'il est au salon.

— C'est bien, répliqua Charlotte, dites à mon cousin que je vais le rejoindre.

Quand M^lle^ Coralie se fut retirée, Charlotte se leva.

— Joseph, dit-elle, vous allez vous rendre chez M. Édouard sur-le-champ et lui porter cette lettre.

Il prit l'enveloppe qu'on lui tendait, mais il ne bougea pas, et le sang monta à ses joues pâles.

— Qu'attendez-vous ? fit la jeune fille.

— Maîtresse, murmura Joseph, pardonnez-moi, je vous ai dit tout à l'heure : « Je ne sais rien… » Et hier, quand vous m'avez demandé : « Est-ce Pernola qui a frappé ?… »

— Ai-je donc demandé cela ? s'écria Charlotte.

— Oui, maîtresse, et moi, je vous ai répondu : « Je ne sais pas, je n'ai rien vu… »

— Eh bien !

— Je ne mentais pas hier au soir, maîtresse, mais ce matin j'ai menti : je sais quelque chose.

XII

TOILETTE DU MATIN

M^lle^ d'Aleix, qui était déjà auprès de la porte, revint sur ses pas.

— Parlez, dit-elle vivement : que savez-vous ?

— Ce n'est pas M. le comte Pernola qui a frappé, répondit Joseph ; mais je viens de voir la figure de l'assassin qui est couché mort, là-bas, au bord du fossé, et je l'ai reconnu pour un homme qui allait quelquefois chez M. Preux, le principal de la cité Donon.

— Et que prouve cela ?

— Vous allez voir, maîtresse. Deux fois, la semaine dernière, j'ai vu M. le comte Pernola sortir de la maison du principal…

— Est-ce tout, demanda Charlotte, qui écoutait encore, quoique Joseph eût fini de parler.

— Oui, maîtresse, c'est tout.

Charlotte demeura un instant pensive. Elle était très-pâle et regardait à ses pieds.

— Joseph, dit-elle brusquement, je vous remercie. Allez où je vous ai envoyé. Ne donnez la lettre que si M. Édouard est seul… et revenez me rendre compte de votre commission. Je vous attends.

Le bon garçon s'éloigna aussitôt. M^lle^ d'Aleix descendit l'escalier derrière lui et poussa sans hésiter la porte du salon où le comte Giambattista l'attendait, demi-couché sur le divan dans une attitude pleine de grâce et feuilletant négligemment un album.

Nous ne saurions nous en dédire, c'était un Italien charmant aux rayons du soleil comme au clair de la lune. Aujourd'hui, de plus qu'hier, il avait ces séductions toutes fraîches que donnent la poudre de riz nouvellement appliquée et le travail récent du coiffeur.

Cette figure lisse et poncée sous le noir brillant des cheveux n'avait ni une ride ni un pli. Les yeux luisaient, les sourcils chatoyaient, la fine moustache semblait être en jais filé, les joues en biscuit de Sèvres sortant du four.

Et le costume valait le mannequin : toilette de maison et de berger : pantalon caressant, gilet chatouilleur, chemise suave, jaquette nacrée comme le matin d'un joli jour, cravate négligemment souriante qu'une fée avait trempée dans de l'opale liquide, bas de soie, camélia-thé, escarpins… Allons ! c'est assez. Ménageons les nerfs de tous les sexes.

Je n'éprouverais aucun scrupule à vous peindre un lutteur tout nu, mais je ne sais pourquoi cet homme trop vêtu me semble obscène. D'ailleurs, vous le connaissez si bien !

À l'entrée de M^lle^ d'Aleix, Giambattista se leva avec une grande affectation de respect et vint lui prendre la main pour la conduire à un fauteuil. Avant de lâcher ses doigts, il les effleura de ses lèvres.

— Merci d'être venue, ma belle cousine, dit-il ; je commençais à craindre que vous n'eussiez oublié votre pro-

messe. Avez-vous bien dormi malgré les terribles émotions d'hier au soir ?

Charlotte répondit :

— Non. Je dois avoir eu la fièvre.

Et elle s'assit.

— Vous êtes en effet un peu changée, reprit Pernola en poussant un fauteuil auprès de celui de Charlotte. Savez-vous que j'admire votre discrétion ? Hier, vous ne m'avez pas dit un mot de cette sanglante aventure.

— Je vous croyais peut-être beaucoup mieux instruit que moi, répliqua froidement M^lle^ d'Aleix.

Le regard du comte exprima un étonnement plein de candeur.

— Vous saviez bien pourtant, fit-il observer, que j'étais, moi, de ce côté-ci du mur.

— Mon cousin, dit Charlotte, je n'ai pas plus envie de vous accuser que vous-même n'avez désir de me trouver coupable. Je suppose que notre entretien va rouler sur d'autres sujets plus intimes.

— En effet, repartit le comte avec un souriant salut.

Il ajouta pourtant :

— Chère cousine, tout ce qui vous touche m'intéresse. Pardonnez-moi si j'ai abordé en passant une question qui paraît ne vous être point agréable ; c'était dans une bonne intention.

Il toussa légèrement, et sa toux elle-même attaquait une jolie note de ténor qui était flatteuse pour l'oreille.

— Je voulais causer avec vous, reprit-il en changeant de ton, car il cessait d'improviser pour entamer la partie préparée de « la scène » ; j'ai fait de mon mieux jusqu'à présent pour vous témoigner mon tendre dévouement qui allait augmentant sans cesse à mesure que je vous voyais grandir et embellir près de moi, mais vous étiez trop jeune pour qu'il fut opportun et même convenable d'aborder avec vous certains sujets. D'abord, vous ne m'auriez pas compris, charmante cousine, ensuite vous auriez été impuissante à m'aider dans l'œuvre d'abnégation où j'use le restant de ma jeunesse, où je risque peut-être ma vie…

Il s'arrêta. Il avait compté ici sur une exclamation, ou tout au moins sur un mouvement. Ni l'un ni l'autre ne vint. Charlotte écoutait attentivement, mais tranquillement.

— Oui, ma cousine, reprit-il, malgré l'absence de l'interruption espérée, vous avez bien entendu, j'ai dit : ma vie. Je risque ma vie. Ceux qui ne connaissent pas les affaires de notre maison se représentent la fortune de Sampierre comme un énorme tas d'or qui va toujours grossissant, car on ne suppose pas que M^me^ la marquise, en y mettant toute la bonne volonté possible, soit capable de dépenser annuellement son revenu, – ce revenu que l'erreur publique porte à des sommes tout à fait extravagantes… Eh bien ! Carlotta, si vous ne le savez pas aujourd'hui, vous l'apprendrez forcément demain : La richesse poussée au-delà de certaines limites, amène avec soi de singulières fatalités. Auprès de ces montagnes d'or, la comédie devient drame, et le drame tragédie. On dirait que toutes les convoitises errantes sur la surface du globe, mystérieusement aver-

ties, et comme l'aiguille aimantée sent le pôle, convergent à la fois vers ces trésors. Tout à l'entour, on tue. Tantôt, c'est le poignard qui frappe, comme hier, tantôt c'est une arme invisible et plus cruelle, ouvrant l'issue par où l'existence s'écoule lentement et goutte à goutte. Il y a quelques jours à peine que nous portions encore le deuil du comte Roland de Sampierre, notre bien-aimé cousin…

Pernola s'arrêta encore, mais cette fois, ce ne fut pas de lui-même.

L'effet produit lui coupait inopinément la parole.

Une lueur brûlante s'était allumée dans les yeux de M^lle^ d'Aleix qui ouvrit la bouche pour parler, pendant qu'un flux de pourpre montait à ses joues.

Mais le mot qui voulait jaillir de ses lèvres ne fut point prononcé. Elle abaissa ses paupières comme un voile sur l'éclair de son regard et redevint pâle.

Le comte poursuivit d'une voix moins assurée :

— Je ne prétends pas, comprenez-moi bien, que le crime d'hier ait un rapport quelconque avec les embarras de notre famille. Je puis avoir des soupçons, la certitude me manque. Je ne prétends pas non plus, du moins je me garderai d'affirmer que le décès lamentable de notre Roland si regretté doive être attribué à autre chose qu'une maladie…

— Alors interrompit Charlotte, dont la voix frémissait de colère, que tentez-vous d'insinuer, mon cousin ?

— Je n'insinue rien, répondit Pernola je dis ceci : il y a un énorme tas d'or ; pour le garder, est-ce assez d'une femme et d'un fou ?

Son regard fut choqué brusquement par celui de Charlotte, qui dit avec une ironie contenue :

— D'autres veillent. Vous oubliez au moins une de ces sentinelles. N'êtes-vous pas là, vous, mon cousin Giambattista ?

Celui-ci salua aussitôt d'un air reconnaissant et satisfait.

— Mille grâces, dit-il, pour la justice que vous me rendez. Oui, c'est la vérité, je suis là, et rien ne m'éloignera de mon poste, mais je me lasse d'y être seul, et je crois avoir le droit d'exiger un peu d'aide.

— Est-ce à moi que vous demandez cela ?… commença M^lle^ d'Aleix.

— C'est à vous, interrompit Pernola, et c'est à vous seule. Je vous prie de m'écouter de bonne foi, comme je parle. Dans tout dévouement humain, il y a le côté d'intérêt personnel. Je pourrais dissimuler ce revers de la question, mais la loyauté de mon caractère m'entraîne à l'aborder hautement.

Il rapprocha son fauteuil et reprit :

— Mais chère, ma bien chère cousine, nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre dans des positions absolument parallèles. Mettons de côté l'attachement égal que nous portons, vous et moi, à notre bien aimée parente, la princesse-marquise et aussi à son mari infortuné, le marquis Giammaria, si durement frappé par la main de Dieu ; parlons de la maison elle-même, de ce grand tout formé par l'union de deux races illustres : Paléologue et Sampietri. Les générations disparaissent, les maisons restent… Que la Providence veuille retarder longtemps encore l'éventualité à laquelle je

vais faire allusion, c'est mon désir le plus ardent, mais enfin, nul ne peut aller contre l'ordre de la nature. Le temps viendra où ceux qui remplissent aujourd'hui notre cœur, Domenica et Giammaria, seront le passé, c'est hélas trop certain, puisque nul d'entre nous n'est immortel, – et alors, nous serons, vous et moi le présent, par la raison indéniable qu'à cette heure nous sommes l'avenir : Vous êtes la seule héritière de Paléologue, je suis l'unique héritier de Sampierre.

Ici, le comte Giambattista fit une nouvelle pause, pour attendre une réponse, mais Charlotte garda le silence.

— Dois-je croire que vous ne m'avez pas compris ? demanda-t-il après un instant.

— Au contraire, répliqua M^lle^ d'Aleix, je suis à peu près sûre de vous avoir compris parfaitement.

— Alors, je continue, et je prends la liberté de réclamer toute votre indulgence. Je ne veux pas dire que je vous aie vu naître, mais vous étiez si petite quand votre excellente mère vous remit aux soins de Domenica que vous devez me regarder comme un bien vieil homme. Et, par le fait, je ne suis plus tout jeune, ma chère cousine, mais qu'est-ce que la jeunesse ? Il y a des adolescents caducs, il y a des hommes mûrs qui gardent la fraîcheur des premières années. Pour ce qui me concerne, je ne me suis jamais senti plus robuste ni plus dispos ; jamais mon intelligence n'a été plus lucide, jamais ma sensibilité plus vive ni plus délicate. Cela tient-il à ce que j'ai gardé la virginité de mon cœur ? Je pencherais à le croire. Au milieu du dévergondage qui nous entoure, je suis resté pur, et c'est une âme vertueuse que je pourrais offrir à celle qui daignerait accepter mon premier amour.

Il fredonna cette romance avec un trémolo dans la voix.

Paris ne connaît plus beaucoup l'amoureux doré-mat comme un sujet de pendule du temps d'Austerlitz, mais ce bonhomme existe encore et c'est ordinairement un coquin. Marat jouait de la guitare.

M^lle^ d'Aleix saisit le moment précis où Giambattista allait tomber à genoux comme c'était son devoir après une semblable tirade pour lui demander froidement :

— Mon cousin, êtes-vous bien sûr que je sois l'héritière de Paléologue ?

XIII

LES BIENS DE LA MARQUISE

Le comte Giambattista ne s'attendait pas à cette question.

— Voilà, dit-il, le danger de mêler les affaires aux choses du cœur, surtout quand il s'agit d'une chère enfant de votre âge. Oui, certes, vous êtes l'héritière de Paléologue ; oui, certes, j'en suis bien sûr : vous avez la possession d'état. Je ne dis pas que si vos amis devenaient vos ennemis… mais quelle apparence ? Et supposez-vous un seul instant que je laisserais spolier ma femme ?

De la main, Charlotte fit un geste qui pouvait se traduire ainsi : « Je suis à mille lieues de penser cela. »

— Je ne sollicite pas, poursuivit Pernola, une réponse formelle ni surtout immédiate. Je sais à quoi les convenances nous obligent l'un et l'autre vis-à-vis de M^me^ de Sampierre. C'est à cette chère Domenica que sera adressée, bien entendu, ma demande officielle. Seulement, mon cœur m'a conseillé de venir et de vous exposer loyalement ses désirs.

Nouveau geste de Charlotte, froid, mais fort éloigné d'exprimer une désapprobation.

Un peu de malaise passa parmi les sourires de l'Italien. L'idée lui venait que cette fillette était peut-être aussi forte que lui en diplomatie.

Cette porte, qu'elle laissait trop ouverte, le gênait parce qu'il avait préparé ses batteries en vue d'une lutte décisive.

Le silence est d'or : Giambattista savait cela parfaitement, mais dans une scène à deux il faut à tout le moins qu'un des interlocuteurs parle, et Charlotte, prenant les devants, avait mis le silence de son côté.

Un instant, Pernola resta court.

— Me trouverez-vous trop hardi, demanda-t-il avec un embarras manifeste, si je vous remercie du bienveillant accueil que vous faites à mon ouverture ?

Charlotte répondit en lui tendant la main et le plus simplement du monde :

— Mon cousin, je suis trop honorée.

Elle ajouta en rougissant un peu derrière son sourire :

— Seulement, il y a une chose qui m'étonne.

— Quoi donc, chère Carlotta ?

— Hier soir, vous m'avez demandé cette entrevue comme prix d'un service…

Le comte ne la laissa pas achever.

C'était le moment, il mit en terre résolûment le genou de son pantalon clair.

— En grâce ! s'écria-t-il, ne parlons pas de cela ! j'ai eu tort. Faut-il vous faire ma confession tout entière ? Je suis neuf, très-neuf, ne vous moquez pas de-moi : vous êtes la première femme sur qui j'aie fixé les yeux. Prenez en pitié ma gaucherie.

La chose singulière, c'est que cet ingénu de quarante ans n'était pas absolument ridicule. La jeunesse, quand on l'enferme dans un pot bien bouché, peut-elle se confire comme les cerises ?

Charlotte releva son soupirant sans paraître formalisée.

— Je ne demande pas mieux que de vous absoudre, mon cousin, dit-elle, mais c'est à la condition que vous répondrez franchement : Qu'avez-vous pensé de moi hier au soir ?

— Je vous l'ai dit, repartit Pernola avec effusion ; j'ai pensé que vous étiez un ange de charité, et je suis bien sûr de ne pas m'être trompé. Ah ! ma cousine ! avec une femme comme vous, le soupçon serait un crime ! Brisons là, je vous en prie : nous avons malheureusement des sujets plus graves à traiter, et si vous trouvez que je n'abuse pas de vos instants, laissez-moi vous parler de ceux que nous aimons tous les deux… de notre Domenica, surtout à qui la maladie du marquis impose une si lourde charge, et qui n'aurait pas trop de nous deux, vous allez bien le voir, pour l'aider à supporter son fardeau. La situation est triste, elle va vous étonner : je n'hésite pas à dire qu'elle est très-dangereuse pour M^me^ la marquise et pour nous. Notre fortune, qui éblouit tant de convoitises, est grandement, oui, grandement menacée.

Charlotte laissa voir tout son étonnement.

— Je croyais, dit-elle, que ma cousine ne dépensait pas le quart de son revenu.

— Avec la dixième partie de son revenu, repartit Pernola en levant les yeux au ciel, j'entends de son ancien revenu (il appuya sur le mot ***ancien***) M^me^ de Sampierre aurait eu de quoi mener un train beaucoup plus brillant que le sien.

— Ce sont donc ses charités ?… commença Charlotte.

— Elle a le cœur excellent, interrompit Giambattista, oh ! excellent ! mais avec la dixième partie de son revenu (l'ancien) elle aurait fait bouillir la poule au pot chez tous les pauvres de la paroisse… Écoutez ! tout d'abord, constatons que la question d'argent n'est rien pour moi. Je n'ai pas de besoins. Je vivrais avec vingt mille livres de rentes, et comme un prince encore ! Seulement, j'ai ma responsabilité. Personne ne sera obligé de croire qu'il était déjà trop tard quand j'ai accepté, sans émoluments aucuns, la mission impossible de nettoyer ces écuries d'Augias. Il y a eu de nombreuses ventes…

— Des ventes ! répéta Charlotte stupéfaite.

— Considérables… énormes ! Vous me demanderez pourquoi ? Les motifs sont de deux sortes, il y en a de connus, il y en a d'inconnus. Votre aïeul, Michel Paléologue, était un sage administrateur : après sa mort, tout est tombé entre les mains de mon bien-aimé cousin Giammaria qui a perdu la raison presque tout de suite et qui est resté des années, fou qu'il était déjà, souverain maître de cette fortune. Après lui, notre chère Domenica a pris la gérance. Savez-vous ce que c'est qu'un patrimoine de cinq millions de revenus (et il y en avait plus que cela à l'époque du mariage !) tombant déjà disloqué et désorganisé entre les mains d'une femme qui ne sait pas combien font deux et deux ? Un patrimoine divisé, multiple, dont les lambeaux sont séparés par des centaines de lieues ? Nous avons un intendant à Pesth, un intendant à Bucharest, un intendant à Giurgevo, deux intendants en Sardaigne et trois en Sicile. À un certain jour, comme s'ils se fussent donné le mot, ils ont envoyé leurs comptes, accusant des avances formidables. Des comptes en

règle ! Comment vérifier la gestion du marquis ? Je vous le demande ! Comment vérifier, même, la gestion de Domenica ? Essayez, vous verrez ! C'était un gouffre, non pas tant par les dépenses qu'ils avaient faites que par le pillage extravagant dont leur faiblesse n'avait pu arrêter les excès…

— Et c'est pour combler le gouffre que vous avez opéré les ventes ? dit M^lle^ d'Aleix, qui avait repris sa froideur.

— D'abord, oui, répondit Pernola, et ensuite pour subvenir à des dépenses encore plus insensées. Vous ne me croiriez pas si je vous disais quelle somme a été absorbée par les comédiens de cette farce : la recherche du jeune comte Domenico, le second fils de la marquise…

— Et si on le retrouvait, cependant ? murmura M^lle^ d'Aleix.

Giambattista haussa les épaules.

— On en retrouvera dix au lieu d'un, si on veut, répliqua-t-il avec mépris. Moi qui ne cherche pas, j'en connais déjà une demi-douzaine !

Son regard sournois par-dessous sa franchise de commande, interrogeait le visage de Charlotte. Celle-ci dit :

— Je n'espère pas non plus, mais enfin rien n'est impossible à la bonté de Dieu.

— C'est vrai, fit Giambattista : Comme chrétien, je crois à la résurrection de Lazare.

Il ricana tout doucement, puis reprit :

— Mais c'est que nous sommes un peu loin du temps des miracles. Ma chère cousine, je vous l'ai déjà dit : l'intérêt

n'est rien pour moi. Je vis de si peu ! Je donnerais deux doigts de ma main pour retrouver mon jeune cousin Domenico. Son retour me rendrait au repos. Et ce serait le paradis, après l'enfer de ma vie actuelle ! Malheureusement, au milieu de tant de folies, je suis resté sain d'esprit. J'étais là, il y a vingt ans, quand Domenica devint mère pour la seconde fois : ce fut une scène horrible. La folie de Giammaria se déclara cette nuit… Pourquoi vous en dirais-je plus long ? Jetons un voile sur le sanglant secret de notre famille !

— Un seul mot, insista Charlotte. Domenica était témoin comme vous, et si son espoir a survécu…

— La magnifique, l'admirable absurdité des mères ! interrompit le comte. Croyez d'ailleurs ce que vous voudrez, chère Carlotta, je vous ai dit la vérité vraie. Maintenant, si vous voulez réfléchir un peu, votre intelligence si vive et si sûre ne s'étonnera plus du nombre des imposteurs qui commencent à rôder autour de notre prétendue opulence. M^me^ la marquise a fait tout ce qu'il fallait pour cela. Outre les expéditions pour rire qu'elle a organisées malgré moi, une publicité sans exemple a crié jusque dans les coins les plus reculés de l'univers l'annonce de la grande aubaine. Tous les journaux d'Europe et d'Amérique ont porté, pendant plusieurs mois, à leur quatrième page un avis qui pouvait se traduire ainsi : « Telle rue, tel numéro, à Paris, on demande un héritier pour une fortune évaluée à 50 millions de francs ! »

— Je ne puis admettre… voulut dire Carlotta.

— Laissez-moi achever, cousine, j'ai presque fini. Aimez-vous mieux une traduction plus exacte encore : « À L'HÔTEL DE SAMPIERRE ON DEMANDE UN IMPOSTEUR ! » Voilà le mot à mot de l'annonce ! N'était-il pas certain qu'un

pareil appât ne pouvait tomber au fond de l'eau sans tenter le poisson ! Je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'un millier de va-nu-pieds n'assiège pas à toute heure la porte de la rue de Babylone !

Sur cette chute, le Pernola se mit à ricaner de nouveau. Charlotte dit :

— En effet, jusqu'ici, les faux comtes Domenico de Sampierre n'encombrent pas notre chemin.

— Ma cousine, murmura l'Italien qui, cette fois, la regarda en face et changea de ton brusquement, vous en avez rencontré au moins un, ne me dites pas non !

Et avant qu'elle eût le temps de répondre, il ajouta, faisant effort pour emmieller sa voix de nouveau :

— Vous me couperiez par morceaux sans trouver en moi un atome d'intérêt personnel ou d'ambition. Mon rêve c'est l'heureuse médiocrité. Je ne la souhaite même pas dorée. Mais le hasard, pour mon malheur, a placé entre mes mains une mission sacrée, un sacerdoce. Je représente Sampierre et Paléologue ! Je suis l'ange gardien de ces deux illustres maisons, menacées par la ruine… et par la honte peut-être, car qui sait où les conduirait quelque aventurier inconnu, arrivant tout à coup et plantant violemment son pavillon pirate au sommet de notre honneur ? Je ne veux pas de cela, princesse. Je me suis rapproché de vous pour empêcher cela, et je me résume : voulez-vous être avec moi ou contre moi ?

Il se leva. Il semblait plus haut sur ses jambes, et sa figure avait une énergie que Charlotte ne lui connaissait pas.

— Avec moi, poursuivit-il, vous êtes l'héritière de Michela Paléologue. Sans moi, vous n'êtes rien. Je ne m'explique pas, parce que vous me comprenez. Avec moi, vous êtes le salut de la marquise Domenica, votre bienfaitrice et à coup sûr votre parente, au moins par le lien naturel ; sans moi, vous tombez fatalement parmi ceux qui complotent sa ruine. Je vous ai offert ma main ; dans l'ordre des événements probables, c'est celle du futur marquis de Sampierre, que notre union ferait prince Paléologue. Je suis un homme désintéressé, j'ai de la religion ; au sein de notre société corrompue, mes mœurs sont restées pures. Je vous aime, il est vrai, mais je suis le maître de mes passions. Ne me répondez pas : je vous donne huit jours pour réfléchir.

Il s'inclina respectueusement et sortit.

XIV

SAVTA SÉDUITE

L'entrevue de Charlotte et de Pernola avait duré longtemps. Quand Charlotte rentra dans son appartement, elle y trouva joseph Chaix qui était de retour de son ambassade.

Joseph rapportait la lettre de Charlotte qui n'avait pas été ouverte.

— Est-ce qu'il serait plus souffrant ? demanda M^lle^ d'Aleix inquiète.

— Non, maîtresse, répondit Joseph. Le médecin l'a trouvé mieux.

— Alors, son père était avec lui ?

— Non, maîtresse. Capitaine Blunt était sorti dès le matin.

Charlotte attendit. Joseph avait l'air de fuir une explication. Quand elle lui demanda enfin pourquoi il ne s'était pas acquitté de sa commission, il répondit en rougissant :

— Il y avait une femme au chevet de M. Édouard.

Charlotte rougit aussi, mais ce fut pour pâlir tout de suite après.

— Une femme… jeune ? demanda-t-elle.

— Moins jeune que lui, mais…

— Mais quoi ?

— Très-belle.

Charlotte essaya de sourire. Joseph avait les sourcils froncés.

— Est-ce que vous entendiez, hier au soir chez nous, pendant que M. Édouard me parlait de l'autre côté de la porte, princesse ? reprit-il après un instant.

— Oui, répliqua M^lle^ d'Aleix, je crois avoir entendu tout ce qu'il a dit avant de perdre connaissance.

— Alors, vous savez qu'il m'avait donné une commission pour Ville-d'Avray…

— Pour M^me^ Marion, oui.

— C'est bien le nom qu'il avait dit.

— Il devait dîner avec elle aujourd'hui, dit Charlotte dont la joue redevint rose.

— C'est cela. Eh bien ! quand il m'a vu, il a souri en regardant la femme qui était à son chevet et il m'a dit : « Joseph, mon garçon, ne va pas à Ville-d'Avray, la commission est faite. »

M^lle^ d'Aleix n'interrogea plus. Elle resta pensive.

Au bout de quelques secondes, elle ouvrit l'enveloppe de sa propre lettre que Joseph lui rapportait et la relut. La lettre était ainsi conçue :

« Guérissez-vous bien vite, j'aurai besoin de vous. »

Charlotte fit le geste de déchirer le papier, mais elle se ravisa et s'assit devant le secrétaire.

Sa plume, trempée dans l'encre vivement, resta un instant suspendue, puis elle écrivit avec rapidité sur la même feuille et au-dessous de sa signature :

« *P.-S.* – Je voudrais savoir l'heure où je puis me présenter chez vous sans y rencontrer ***personne***. »

Elle réfléchit encore après avoir écrit cela.

— Il le faut ! murmura-t-elle.

La lettre fut repliée et rendue à Joseph avec cet ordre :

— De manière ou d'autre, M. Édouard doit l'avoir aujourd'hui.

Comme Joseph se retirait, Charlotte ajouta :

— Priez ma bonne Savta de monter sur-le-champ.

Savta entra presque aussitôt après en toilette de grand-messe. Charlotte se jeta à son cou.

— Ma bonne, dit-elle, j'ai quelque chose à te demander : jure-moi que tu me l'accorderas.

Savta refusa d'abord. Elle voulait savoir avant de s'engager.

Elle était pourtant bien loin de deviner l'épreuve à laquelle on allait la soumettre.

Quand elle eut bien résisté elle céda, disant :

— Je sais que princesse ne fera rien qui soit contraire aux convenances…

Pauvre Savta ! mais aussi, comme elle fut embrassée !

XV

M. CHANUT

Nous franchissons une semaine et, faisant la même course que Joseph Chaix, le messager de cette belle Charlotte, nous nous transportons dans ce quartier du Marais où commença notre histoire.

Il y a, tout le long de ces vieilles rues, de grands souvenirs historiques, et certains palais, contemporains du château des Tournelles, sont encore debout, gardant leur orgueilleuse tournure, mais les hauts seigneurs sont partis, laissant la place aux maîtres de pensions, affluents du collège Charlemagne, et aux fabricants de bronzes « d'art ».

Louis XIII, dit le Juste, dernier gentilhomme oublié dans ces contrées, regarde toujours les belles bâtisses de sa place favorite, briquetées comme son château de Saint-Germain : Pauvre triste créature, si brave et si faible, qui enfanta sans le savoir le despotisme et la révolution !

Ne lui demandez pas son adresse à cette statue, elle vous répondrait : « Consultez l'écriteau ; je ne sais plus bien si c'est jour de place Royale ou saison de place des Vosges. »

C'était le matin, au revers de cette même place Royale, dans une maison de la chaussée des Minimes dont capitaine Blunt avait loué le premier étage, vacant par la faillite d'un fabricant de boutons, successeur éloigné de quelque mignon de cour, pareillement tombé en banqueroute.

L’écusson martelé de la porte cochère laissait deviner en effet les émaux de la famille d’Entraygues.

Il y avait un lit de fer, dressé au milieu du salon, qui était très-vaste et semblait avoir subi, l’une après l’autre, plusieurs sortes d’ornementations avant de tomber dans l’état de nudité complète où nous le trouvons. Trois hautes fenêtres sans rideaux l’éclairaient. Le plafond, laqué dans les tables profondes de ses caissons, n’était plus que décrépitude ; les boiseries, fort belles et chargées de sculptures, montraient çà et là des traces d’or.

Le parquet, fait de planches déjà vermoulues, laissait apercevoir par ses larges fentes un pavé mosaïque en marbres jaune et noir.

Derrière le lit, des clous plantés dans le bois soutenaient des vêtements d’hommes pendus pêle-mêle, deux carabines et aussi du linge. Sous ce trophée qui remplaçait manifestement l’armoire absente, plusieurs malles étaient rangées.

Tout cela représentait assez bien un camp dans une chambre.

Un jeune homme pâle et qui paraissait souffrir dormait sur le cadre, tout habillé et tête nue. On ne lui aurait pas donné vingt ans par le visage qui était beau comme celui d’une belle femme, sous la profusion de ses cheveux bouclés.

Deux hommes d’âge mûr, dont l’un portait sur le bronze de ses traits un certificat d’indomptable énergie, se tenaient debout au chevet du lit. On eût cherché en vain un air de famille entre l’un ou l’autre de ces deux hommes et le jeune malade.

— Aidez-moi, je vous prie, dit capitaine Blunt.

Il souleva en même temps la tête du lit. Son compagnon, qui avait nom M. Chanut, en prit le pied, et ils passèrent tous les deux avec leur fardeau dans une autre pièce nue où le jeune homme fut déposé toujours dormant.

— Que dit le docteur, ce matin ? demanda M. Chanut.

— Il dit, répliqua brusquement capitaine Blunt, que l'air de Paris ne vaut rien pour les sauvages, surtout quand on leur a planté la pointe d'un couteau entre les côtes. Je fais bonne garde pourtant, mais j'ai mes affaires… ou plutôt les affaires de ce petit coquin-là qui me rendra fou. Je suis sûr qu'il se moque de ma surveillance. Cela sent la robe de soie, ici, quelquefois, quand je rentre.

M. Chanut eut un demi-sourire.

— On peut louer une sentinelle, murmura-t-il. Pourquoi vivez-vous seul ?

Capitaine Blunt se pencha au-dessus du cadre et baisa le malade au front sans l'éveiller.

— Vous trouvez mon Édouard plus défait ? murmura-t-il avec inquiétude en se relevant.

— Je trouve qu'il faut vivre à Paris comme tout le monde, répondit M. Chanut.

Capitaine Blunt haussa les épaules et rentra dans le premier salon. Son compagnon l'y suivit aussitôt.

Tous les deux prirent place sur des chaises de paille, auprès d'une petite table en sapin, encombrée d'objets assez caractéristiques. On y voyait, entre autres choses, une paire

de revolvers grand format, une ceinture à or, en apparence bien garnie, des journaux américains, une théière, une tasse, un large couteau mexicain, capable de guillotiner un bœuf et qui venait de servir à étendre du beurre sur une tartine de pain anglais.

Rien de tout cela ne manque précisément à Paris, mais je ne sais pourquoi capitaine Blunt, ses pistolets et sa ceinture emportaient la pensée à mille lieues de Paris.

Outre les deux chaises et la table, une fois le lit parti, le salon était complètement dépourvu de meubles.

Avec un très-léger effort d'imagination, vous eussiez allumé volontiers un feu au milieu de la chambre et rangé autour une demi-douzaine de Peaux-Rouges, fumant gravement le calumet du conseil.

M. Chanut était au contraire une physionomie parisienne au premier chef ; quarante ans, demi-chauve, dodu, frais, le sang rose à la peau, l'œil vif et de belle humeur derrière ses lunettes d'écaille, l'air un peu gouailleur, mais surtout bon enfant.

Où donc l'avez-vous rencontré ? Partout. Vous le croisez du matin au soir sur le boulevard sans le remarquer. – Mais lui vous remarque, c'est son état.

Capitaine Blunt avait à peu près le même âge. C'était une figure énergique et franche qui exprimait très-naïvement une idée fixe : la volonté d'être prudent.

Les gens ayant beaucoup souffert par suite de leur étourderie se réfugient souvent dans cette vocation.

Capitaine Blunt ne portait pas avec une entière aisance ce masque froid que les Indiens, dit-on, tiennent en si haute

estime. Il était de ceux qui, par nature ont le cœur sur la main. Et pourtant, ses traits accentués, dont la teinte sombre renvoyait par place des reflets d'acier bruni, n'indiquaient pas un lutteur ordinaire. Ses sourcils, noirs comme le jais, abritaient un regard vaillant.

Il ne portait pas de barbe. Ses cheveux coupés presque ras et qui commençaient à grisonner vers les tempes couvraient son crâne comme un velours.

Il s'assit le premier, et dit en montrant du doigt la porte de l'autre chambre :

— Nous voilà seuls. Maître Édouard est trop loin pour nous entendre, quand même il s'éveillerait par hasard.

— Vous avez donc bien peur, répliqua M. Chanut en s'asseyant à son tour, que cet enfant-là ne mette le nez dans ses propres affaires ?

Capitaine Blunt secoua la tête d'un air entendu.

— Nous ne sommes pas né d'hier, prononça-t-il à demi-voix. Il faut jouer serré. J'en ai vu de rudes dans les pays, là-bas, mais je savais ma route. Ici, je regarde où je mets le pied. Quand je parle tout seul, personne ne peut me vendre !

— Savoir !… fit M. Chanut également entre haut et bas.

Capitaine Blunt lui tapa sur le genou.

— On vous écoute, dit-il, allez !

M. Chanut ne se permit aucune objection ; il tira de sa poche une bonne poignée de petits papiers et demanda :

— Par quel bout débutons-nous ? L'hôtel de Sampierre ou les Cinq ?

— Les Cinq, répondit Blunt.

— C'est que, dit M. Chanut, vous paraissiez si pressé, hier, d'éplucher le premier ministre de la marquise, M. le comte Giambattista Pernola !

— Je suis plus pressé encore aujourd'hui qu'hier, mais je vous ai dit : Les Cinq. Marchons. C'est mon idée.

— À vos ordres, fit M. Chanut qui consulta ses papiers : Le n° 2 est M. Moffray (Achille), agent d'affaires, rue de Provence…

— Vous passez le n° 1, fit observer capitaine Blunt. Est-ce exprès ?

— C'est exprès. Vous connaissez ce Moffray ?

— Je ne connais personne. Que ce soit dit une fois pour toutes.

— C'est juste, et vous avez raison d'exiger les renseignements complets. Je vais faire tout comme si vous ne le connaissiez pas. Moffray est un joli vivant d'une trentaine d'années, bien élevé, instruit, pas bête, doux comme un agneau, mais capable de tout : fortune dévorée jusqu'à l'os, joueur incurable, crédit retourné sens dessus dessous ; très-ambitieux, malgré cela, très-amoureux…

— De qui ?

— De toutes.

Capitaine Blunt demanda :

— N'a-t-il pas la confiance de M^me^ la marquise de Sampierre ?

— Parbleu ! repartit M. Chanut.

Puis il ajouta :

— La brave dame a un flair pour trouver des coquins !

— Alors, ce M. Moffray est un coquin ?

— Des pieds à la tête, oui.

— Continuez…

— Le n° 3 est moins aimable que Moffray, mais encore plus insolvable, si c'est possible. Il a nom M. de Moeris et se dit vicomte.

— Ah bah ! fit Blunt : Moeris !

— Est-ce que vous l'avez rencontré sur votre chemin ?

— J'ai peut-être entendu parler de lui… vaguement.

— C'est qu'il a fréquenté vos parages, là-bas dans la Sauvagie, Raousset-Boulbon n'était que de la Saint-Jean auprès de lui. On ferait des romans avec son histoire. Il a été grand-chef quelque part, chez les Aucas ou chez les Sioux ; il a scalpé des rouges et des blancs sous le pseudonyme du Serpent-Savant ou du Renard-Loyal. Il a bluté de la terre d'or en Californie et fumé du bœuf dans l'Uruguay. D'aucuns prétendent, il est vrai, qu'il n'a jamais été plus loin que Pontoise, mais ce sont des calomniateurs. Il est Cacique en disponibilité ; seulement, depuis que le destin lui a arraché sa couronne, il se voit obligé de coucher en garni.

— Où cela ?

— Hôtel du Louvre, pour le moment, jusqu'à ce qu'on lui présente sa note.

— Et au fond, quel homme est-ce ?

— Il se dit lion, je le crois lièvre.

— Est-il en rapport avec la marquise Domenica ?

— Naturellement, oui. C'est lui qui avait organisé la dernière expédition de recherches dans les Montagnes-Rocheuses. La marquise en a été pour une somme folle.

— Et on ne trouva rien ?

— Rien. Je crois que l'expédition s'arrêta à Meudon.

— Vous avez le caractère gai, Monsieur Chanut !

— Assez, capitaine ; mais quand les clients préfèrent la mélancolie, je m'y conforme… À ce jeu-là, Moeris rafla un ou deux milliers de louis qu'il reperdit à la roulette.

— Il est joueur aussi ?

— Trois fois plus que le Moffray.

— Et ensuite ?

— N° 4, le gentleman Donat, dit Mylord, dit Torticolis, vingt ans et venant de Londres.

— Celui-là n'est pas un vicomte ?

— Non, c'est un serrurier.

— La marquise Domenica le connaît-elle ?

— Il a pu monter ses sonnettes.

— Que fait-il dans l'association ?

— Il fait la partie des fausses clefs.

Blunt eut un mouvement dédaigneux.

— Ils en sont là ! murmura-t-il. Alors, en fin de compte, c'est une confrérie de pauvres diables ?

— Ils en étaient là, répliqua M. Chanut, non sans une certaine emphase, mais il y a le n° 5…

— La femme ?

— Tiens ! vous le saviez ?

— Non, mais je commence à épeler mon Paris.

— Bravo ! vous avez deviné, capitaine ! Le numéro 5 est une femme.

XVI

CAPITAINE BLUNT

Capitaine Blunt demanda :

— Et comment se nomme-t-elle, cette femme qui est le n° 5 ?

— Elle s'appelle M^me^ Marion.

— Marion qui ?

— Tout court.

— Une cuisinière ?

— Ou une princesse.

M. Chanut, à ce dernier mot, remonta ses lunettes en riant bonnement. Capitaine Blunt poursuivit :

— Elle est jeune ?

— Elle paraît jeune.

— Belle ?

— À miracle !

— Riche ?

— Elle paye sans compter.

— Ce n'est pas elle qui a fondé l'association ?

— Elle y est entrée la dernière de tous et seulement cette semaine.

— Alors, elle obéit aux autres ?

— Non, elle commande à tout le monde.

— Où demeure-t-elle ?

— À Ville-d'Avray, quand elle est M^me^ Marion.

— Elle n'est donc pas toujours M^me^ Marion ?

— Tant s'en faut !

— Et quand elle n'est pas M^me^ Marion, qui est-elle ?

— Ne m'en demandez pas plus que je n'en sais.

— Alors, c'est tout ce que vous savez ?

— Ce matin, oui. Une autre fois, mieux.

Ce disant, M. Chanut rassembla ses petits papiers comme on met en ordre un jeu de cartes.

— Une autre fois, mieux, répéta capitaine Blunt, non sans une nuance de mécontentement. J'espère que vous allez être plus précis au sujet du comte Pernola ?

M. Chanut déplia aussitôt deux lettres qu'il avait mises à part.

— Vous serez content, dit-il. En me séparant de l'administration pour me livrer au renseignement privé, j'ai gardé mes correspondants qui me servent assez bien. Le comte Giambattista Pernola, des marquis Sampietri, appartient très-authentiquement à la grande famille de ce nom, originaire de Sardaigne, mais ayant des branches établies en

France et dans le pays de Naples. Les Sampierre forment le rameau français. Le comte Pernola est de la branche napolitaine. J'ai eu l'honneur de me trouver en rapport avec lui lors de mes débuts comme agent auxiliaire : Il y a longtemps ! Depuis, je l'ai souvent perdu de vue, mais chaque fois qu'il revient à Paris, je lui accorde un coup d'œil. Il en vaut la peine. C'est un homme à peu près de notre âge, d'apparence douce et distinguée. Il est le plus proche parent de monsieur le marquis de Sampierre comme M^lle^ d'Aleix est la plus proche parente de la marquise Domenica. Un mariage entre le comte et la princesse Charlotte permettrait de ne point diviser la fortune.

— Quel âge a M^lle^ d'Aleix, au juste ? demanda capitaine Blunt.

— Dix-neuf ans, moins quelques mois.

— Est-ce qu'il est question de ce mariage ?

— Je ne sais, mais quelqu'un doit y songer, car il arrive parfois mésaventure aux amoureux qui rôdent autour de l'hôtel de Sampierre.

Capitaine Blunt fit comme s'il n'avait pas entendu et M. Chanut reprit :

— Revenons au comte Pernola. Mon courrier d'Italie me donne sur lui les témoignages les plus avantageux. Bonnes vie et mœurs, rangé, décent, sobre, bien tenu, opinions politiques modérées, point cagot, encore moins incrédule, ne dépensant que chez le coiffeur… Tenez ! voici deux lettres où on le qualifie de ***galantuomo***, ni plus ni moins que le roi Victor-Emmanuel ! Il a été parfait avec son frère aîné qui est mort dans ses bras, parfait pour son second frère qui rendit le dernier soupir sur son cœur…

Capitaine Blunt l'interrompit ici, et dit avec gravité :

— Vous oubliez, monsieur, que je viens de très-loin. Parlez-moi sérieusement pour que je puisse vous comprendre clairement. Je ne sais pas si vous avez voulu insinuer quelque chose au sujet de ce double décès.

— Moi ! s'écria ce bon M. Chanut, que le ciel m'en préserve ! Deux maladies incurables, à ce qu'il paraît, ***galantuomo*** d'ailleurs ! ***galantuomo*** jusqu'au bout des ongles !

Capitaine Blunt fronça le sourcil. M. Chanut poursuivit.

— La première fois que le comte Pernola vint à Paris, j'entends depuis certaine histoire ancienne qui eut lieu à l'hôtel Paléologue, ce fut pour donner un bon conseil à la marquise de Sampierre. Celle-ci, qui est un vrai gâteau de femme, n'avait pas encore songé à faire interdire M. le marquis, son mari.

— Le marquis est réellement fou ?

— Pour cela, oui ! comme la première médaille de Charenton ! Le comte Pernola mit ordre à cette affaire.

— Je n'y vois point de mal, fit observer Blunt.

— Et moi, donc !

— La seconde fois, le comte Pernola amena avec lui un célèbre médecin de Sicile. Voici pourquoi : Le jeune comte Roland, fils du marquis et de la marquise de Sampierre, âgé de vingt ans et fiancé dès l'enfance à cette belle Charlotte d'Aleix, était l'unique héritier de l'immense fortune de la famille, puisque Domenico, son frère cadet, avait disparu… Je puis vous raconter cette histoire-là, si vous voulez.

— Ne nous égarons pas. Il s'agit du frère aîné.

— À vos ordres ! Le comte Roland, brillant garçon du reste, n'était pas de forte santé. Le docteur sicilien le traita et il mourut.

— Oh ! fit Blunt, dont le regard interrogea son compagnon.

Celui-ci ne broncha pas et ajouta :

— Le comte Pernola fut très-utile pour les détails de la cérémonie funèbre. M^me^ la marquise, tout entière à sa douleur, n'eut à s'occuper de rien.

— Voyons ! dit capitaine Blunt, chez qui apparaissaient des signes d'impatience, vous voulez me faire entendre qu'il y eut des soupçons ?

— Pas l'ombre ! parole d'honneur !… seulement, tous les Italiens mazarinent plus ou moins. C'est dans leur sang. Ce doux Pernola eut l'idée de mazariner. La marquise avait à peu près l'âge et la corpulence d'Anne d'Autriche, régente. Le *galantuomo* lui laissa comprendre qu'il la trouvait encore très aimable et sollicita l'emploi de premier ministre consolateur. Cela ne prit pas. La pauvre femme, malgré son embonpoint florissant et le goût enfantin qu'elle montre pour les plaisirs bruyants, est une manière de martyre. En sa vie, elle a énormément souffert. Il n'y a plus en elle qu'une passion, ou plutôt une idée fixe et impossible : retrouver son fils Domenico. Elle court après le berceau qui disparut, il y a maintenant près de vingt ans…

— Absurde ! fit capitaine Blunt qui haussa les épaules en tournant la tête.

M. Chanut le regarda du coin de l'œil et répéta :

— Absurde, c'est le mot… Pernola refusé, n'eut garde de se fâcher. Il voyagea, chargé des intérêts de son opulente cousine, en Roumanie et en Sardaigne, les poches pleines de procurations générales et spéciales…

— Et il est revenu ?

— Plus aimable et plus obligeant que jamais.

— Il n'y a plus personne à interdire, je suppose ?

— Ni à soigner.

— Savez-vous ce qu'il veut ?

— Carlotta d'Aleix va prendre ses dix-neuf ans ; je croyais avoir eu déjà l'honneur de vous le dire. Et M. le comte est toujours garçon.

M. Chanut serra ses deux lettres et croisa ses mains sur ses genoux en homme qui a gagné sa journée.

Il y eut un silence. Capitaine Blunt restait pensif.

— Mon cher monsieur, dit-il enfin, chaque pays a sa mode. Là-bas, nous n'aimons pas les devinailles. Faites-moi l'amitié de me regarder. Est-ce que je ressemble à un homme qui lâche de bon argent pour des paroles creuses ?

M. Chanut comptait sans doute l'obéissance au nombre de ses vertus, car il fixa aussitôt sur l'Américain un regard intense et perçant.

— Capitaine, répondit-il, je vous ai déjà regardé. Vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à quelqu'un… Mais à qui ? Voilà ! Ma mémoire est en défaut. Je vous ai vu, j'en suis sûr. Où et quand ? Je n'en sais rien. Vous plaît-il de m'aider ?

— Non, répliqua Blunt, pas maintenant.

— À votre aise. Quant au travail que je viens de vous soumettre, c'est une simple préface. Vous êtes gâtés, là-bas, en Amérique. Votre police fait tourner les tables. Nous autres observateurs français, nous n'avons pas la prétention d'être des sorciers comme vos ***détectives*** de New-York… Et puis…

— Et puis ?

— Capitaine, je n'ai pas encore vu la couleur de vos dollars.

— Ils sont jaunes, repartit Blunt durement.

— Pas possible ! fit M. Chanut.

Il tendit sa main ouverte et ajouta :

— Montrez voir !

Capitaine Blunt découvrit ses larges dents blanches en un rire franc et bref. Il tira de sa poche et posa bruyamment sur la table une pleine poignée de louis en disant :

— Voilà ! Comment les trouvez-vous ?

— Je sais deux petites anecdotes… commença aussitôt M. Chanut en clignant de l'œil.

— Y est-il parlé du n° 5 ?

— Dans la première, oui, beaucoup.

— Et du n° 1 ?

— Un peu… toujours dans la première.

Les yeux de capitaine Blunt brillèrent. Il fit le geste de pousser l'or vers M. Chanut.

— Et dans la seconde ? demanda-t-il encore.

Avant que l'autre pût répondre, un léger bruit vint de la chambre voisine où l'on avait déposé le lit du jeune M. Édouard. Capitaine Blunt se leva aussitôt et gagna la porte en marchant sur la pointe des pieds.

— Il s'est retourné dans son lit, dit-il en revenant, mais il dort toujours. De quoi s'agit-il dans votre seconde histoire ?

M. Chanut étendit la main vers la porte entr'ouverte et répliqua :

— Il s'agit de lui.

— D'Édouard ! s'écria Blunt, qui n'essaya même pas de cacher son étonnement.

M. Chanut fit un signe de tête affirmatif, puis il ajouta :

— Et de vous.

Capitaine Blunt poussa l'or vers lui d'un mouvement lent et en quelque sorte réfléchi. Son front était plissé, son regard grave.

— Ceci, dit-il, est par-dessus notre marché.

Et pendant que M. Chanut empochait l'argent, capitaine Blunt baissa tout à coup la voix pour ajouter :

— Dans votre propre intérêt, mon camarade, faites bien attention à mes paroles : Paris nous entoure, c'est vrai, mais il n'entre pas ici. Au dehors, c'est la loi française ; au dedans,

il n’y a que ma volonté, à moi qui n’ai point de loi. Voyons vos histoires.

XVII

Nos 2, 3, 4

M. Chanut, qui avait écouté avec déférence et attention, salua poliment.

En vérité, il n'avait pas l'air ému le moins du monde par la menace américaine de son singulier client.

— Capitaine, dit-il sans rien changer à son accent, permettez-moi une humble question : Que diriez-vous d'un quidam qui suivrait, là-bas, vos sentiers de guerre en bas de soie et en escarpins vernis ? Eh bien ! moi je trouverais cela moins drôle que de brandir la hache indienne dans une forêt vierge en chambre comme la vôtre. Quand vous connaîtrez mieux Paris, vous ne prendrez plus jamais la peine de menacer un pauvre homme de ma sorte qui s'est battu pendant vingt ans contre des bêtes, moins grosses, il est vrai, que vos buffles et vos ours, mais plus féroces, et cela sans autre récompense qu'un peu de pain et beaucoup de honte ; car Paris est toujours du parti de Mandrin contre la maréchaussée. À Paris, aucun honnête homme ne touche la main d'un inspecteur de police – jamais !

Ceci fut dit sans amertume ni fanfaronnade.

C'était net, c'était simple comme la vérité.

Pour la seconde fois, le sourire de Blunt montra toute la rangée de ses fortes dents.

— Je crois que vous avez raison, mon camarade, répliqua-t-il avec une égale simplicité. J'ai eu tort. Au pays d'où je viens, il y a trop de bandits et il n'y a pas assez de gendarmes pour que les honnêtes gens hésitent entre les deux. Là-bas, nous sommes avec les gendarmes, et je vous prie d'accepter mes excuses.

En même temps, il tendit la main à M. Chanut, qui tarda à donner la sienne.

Il faudrait beaucoup de paroles pour traduire le regard échangé entre ces deux hommes.

La joue de M. Chanut était rouge, quand il donna enfin sa main.

Blunt la secoua rondement et répéta, mais sur un tout autre ton que la première fois :

— Voyons vos deux histoires.

M. Chanut commença aussitôt :

— La première est d'hier. Ne me demandez pas de qui je la tiens : chaque métier a ses secrets.

La scène va se passer dans une maison de Ville-d'Avray, située sur la lisière du Bois de Fausse-Repose. Ce terrible chasseur de chevelures, le vicomte de Moeris, avait eu cette maison en location deux ans de suite. Il y menait assez joyeuse vie. On y fit la vente de ses meubles à la fin de l'été dernier.

Cette villa est, du reste, bien connue à Ville-d'Avray sous le nom de la Folie-Gaucher. Elle a été bâtie sur les débris d'une « petite maison » appartenant jadis à un financier

folâtre, et l'on voit encore à l'intérieur quelques reliques galantes, entre autres une « chambre sans fenêtres ».

C'est aujourd'hui lundi. Mardi dernier, le surlendemain du jour où le jeune maître Édouard reçut son coup de couteau, un monsieur, en quête d'une maison de campagne pour la saison, se présenta chez le jardinier-concierge de la villa dont je parle et parut contrarié quand il apprit qu'une jeune dame fort élégante avait emménagé depuis un mois.

Elle était absente, pour le moment, chassée par les pluies de la première quinzaine d'août, mais on l'attendait, au plus tard, le jeudi suivant.

Le lendemain, dans la nuit du mardi au mercredi, vers onze heures, le chien du jardinier hurla, mais il se tut presque aussitôt après, et le jardinier, à demi-éveillé par cette alerte, se rendormit.

Le jardinier eut tort de se rendormir ; son chien était de bonne garde.

Il y avait trois hommes dans le jardin. Un de ces hommes caressait familièrement le chien avec lequel il paraissait être en très bon termes. Ce fut ce même homme qui introduisit les deux autres dans la maison par une porte latérale donnant accès à l'intérieur de la salle de billard.

Cela se fit tout naturellement. L'homme avait l'air d'être chez lui.

Du billard, les trois compagnons passèrent sans difficulté dans le vestibule et montèrent l'escalier tout doucement, – si doucement qu'on aurait dit qu'ils marchaient pieds nus.

Ils s'arrêtèrent sur le carré du premier étage. Celui qui avait ouvert le billard, dit :

— Voici mon ancienne chambre à coucher.

Il tourna le bouton et entra. Les deux autres le suivirent.

La chambre était très noire et sentait le renfermé.

— Qui a la lanterne ? demanda-t-on.

— C'est moi, répondit la voix d'un tout jeune homme qui avait un peu l'accent anglais.

— Allume !

La lanterne allumée éclaira M. le vicomte de Moeris, Achille Moffray et le serrurier Donat, dit Mylord ou Torticolis.

Tous les trois avaient des bas de laine par-dessus leurs bottes.

C'était Moffray qui était venu la veille, sous prétexte de louer, mais en réalité pour constater l'absence de la locataire.

C'était Moeris qui avait caressé le chien et ouvert le billard.

La chambre à coucher, arrangée avec coquetterie, semblait sortir des mains du tapissier. L'ameublement, tout parisien, brillait de fraîcheur. Il y avait une alcôve au devant de laquelle les rideaux fermés tombaient avec les plis du neuf et comme si les embrasses ne les avaient encore jamais relevés.

Vous connaissez Moeris et Moffray qui portent les n^{os} 2 et 3.

Le n° 4, Donat, dit Mylord serait une manière d'Antinoüs sans une légère déviation du cou qui lui a valu son second sobriquet : *Torticolis*. Même étant donné ce défaut, c'est encore un beau gars avec sa figure toute pâle, coiffée d'une profusion de cheveux blonds. Son aspect est froid, son regard est très doux, mais hardi par moments, jusqu'à faire frayeur. Ce n'est vraiment pas le premier venu.

C'est à peine s'il a l'accent de Londres ; ses mains ne sont point celles d'un ouvrier.

Entre Moffray, le Mercadet tombé plus bas que les trottoirs et ce faux métis de la Savane, Moeris, qui se fait une tête avec les rocamboles du capitaine Mayne Reid, ce petit drôle de Mylord a presque l'air de quelqu'un.

Tous les trois regardèrent la chambre.

— Ce n'est pas mal, ici, dit Moffray. Vicomte, tu étais bien logé.

Moeris caressait sa barbe redoutable avec mélancolie.

— Avoir presque conquis le nouveau monde, murmura-t-il, et regretter de pareilles bagatelles !

— Ma parole ! reprit Moffray, ce métier de voleur à la bonne franquette est bassement calomnié. C'est plus sûr et moins fatigant que de se creuser la cervelle à trouver des combinaisons financières qui ratent toujours faute de capitaux. Quand on n'a pas l'habitude, on se fait des monstres, mais, au fond, ce n'est rien du tout, une expédition comme ça ! N° 1 et n° 5 sont des imbéciles de nous avoir brûlé la politesse. Ils avaient été convoqués tous les deux.

— On dit que N° 1 s'est laissé mettre la main dessus, dit Mylord, il est en prison.

— En prison ! s'écria Moeris, ça nous déshonore ! Rayé le N° 1 !

— Et ce pauvre Fiquet, ajouta Moffray, est capable de ne pas avoir eu vingt-cinq sous pour prendre le train.

— Ça nous humilie ! décida encore le terrible Moeris. Rayé Fiquet ! Cassés les n^os^ 1 et 5 ! supprimés, dégradés ! Défense expresse de prononcer leurs noms voués à l'infamie ! La tête et la queue ont disparu : il reste le cœur !… Ce secrétaire en bois de rose demande à être visité. N° 4, à la besogne ! et faisons vite, j'ai faim.

— Et moi, soif, ajouta Moffray.

Mylord tira de sa poche une petite trousse coquette comme celle d'un dentiste à la mode, et y choisit un outil.

Le crochetage du secrétaire commença aussitôt. Mylord était fort adroit pour son âge et opérait avec l'aplomb d'un vétéran.

Moeris et Moffray s'étaient mis à leur aise sur le canapé. Ils avaient allumé des cigares. Il y avait dans leur calme la fanfaronnade du conscrit dont la première affaire n'est pas dangereuse. Moeris disait :

— Il faisait plus chaud aux mines ! Dame ! Évidemment, nous ne trouverons pas ici tout l'or du Sacramento, mais aussi quel jeu d'enfant ! Et en définitive, qu'est-ce qu'il nous faut ! Une mise, une simple mise. Ce serait bien le diable si nous ne récoltions pas deux ou trois billets de mille francs pour le baccarat de l'hôtel de Sampierre !

— Moi, répliqua Moffray, j'ai bonne idée. C'est cossu, ici, et sans faux bibelots. Nous sommes chez une femme sé-

rieuse… Mais je n'en reviens pas ! Ce métier-là, quand on prend bien ses précautions, est bête à force d'être facile…

— Voilà ! fit Mylord, vainqueur de la serrure. Donnez-vous la peine d'inspecter les tiroirs !

Moeris et Moffray n'eurent pas le temps de crier bravo, car ce fut à ce moment du triomphe que la foudre choisit pour tomber. Je dis la foudre.

Nos trois associés entendirent d'abord un bruit sourd qui ressemblait à une toux étouffée, puis un fil de fer grinça et deux violents coups de sonnette retentirent, l'un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage supérieur.

— Pincés ! dit Mylord tranquillement.

Moeris, renommé pour sa vaillance, ajouta du fond de sa barbe :

— Éteins la lampe et sauve qui peut !

C'était le malheureux Moffray qui tenait la lanterne. À son impertinente sécurité, la paralysie de la peur succédait.

Moeris gagnait déjà la porte au pas redoublé, et Mylord, superbe de sang-froid, tournait le bouton, quand une voix de femme, un peu émue, mais très rieuse, se fit entendre derrière les rideaux de l'alcôve.

— Messieurs, messieurs, dit-elle, ayez la bonté de rester, vous rencontreriez mes gens dans l'escalier !

Un bruit confus emplissait déjà la maison. La voix reprit :

— Ce n'est pas ma faute, la fumée du tabac me fait toujours tousser, et vous conviendrez que cette quinte rendait ma position délicate…

Les rideaux s'ouvrirent ; sur le lit, il y avait une femme, coiffée de magnifiques cheveux noirs, captifs dans un filet de nuit, et qui cachait son visage derrière un voile de dentelles.

Vous vous doutez de la figure que faisaient Moeris et Moffray. Mylord, au contraire, était de marbre. La dame poursuivit encore, et son accent respirait une véritable bonne humeur :

— Jetez vos cigares, allumez des bougies, dissimulez vos lanternes et ôtez vos bas de laine… plus vite que cela ! on arrive !

On arrivait en effet. La porte s'ouvrit brusquement, donnant passage à un valet et à une servante, qui s'arrêtèrent tout étonnés sur le seuil.

Mylord seul avait obéi aux prescriptions de la châtelaine en allumant prestement les bougies. Moeris rabattait son pantalon ; Moffray n'avait ôté qu'un de ses bas.

— Germand, dit la dame au valet, vous allez servir à souper en bas, dans la chambre ronde. Ces messieurs excuseront la pauvreté du menu. Ils savent que je suis installée d'aujourd'hui seulement… Félicité, mettez le couvert et vous reviendrez m'habiller ensuite… Allez.

— Comme cela, mes chers messieurs, reprit la châtelaine, les apparences sont sauves ou à peu près, et nous allons causer tout à notre aise en mangeant un morceau.

Nous interrompons ici l'histoire de M. Chanut pour dire que capitaine Blunt n'était plus seul à l'écouter. Depuis quelques instants, Édouard, le dormeur de la pièce voisine, avait quitté le lit de camp où, naguère, il reposait tout habillé.

Il tremblait un peu sur ses jambes, mais sa lèvre joyeuse souriait.

Il s'était approché de la porte et là, derrière le battant demi-fermé, il prêtait l'oreille avec plus d'attention que capitaine Blunt lui-même.

XVIII

LE SOUPER

Il y avait maintenant huit jours que maître Édouard, notre jeune premier du saut de loup, gardait le lit, prisonnier de sa blessure. Dans ce logis bizarre, où les domestiques manquaient, capitaine Blunt avait d'abord fait une garde assidue au chevet de son cher malade, mais, à mesure que le mieux venait, la surveillance s'était ralentie.

Capitaine Blunt avait beaucoup d'affaires, et maître Édouard se serait grandement ennuyé s'il était resté seul dans cette maison ravagée, pendant que son tuteur courait la ville.

Il était encore bien pâle, mais sur son gai visage, toute la confiance téméraire, toute l'aventureuse bonne humeur de la vingtième année étaient revenues. Il avait de ses arrêts forcés par-dessus la tête.

Aussi, ce n'était pas pour écouter aux portes qu'il avait quitté son lit, car son premier mouvement avait été de se glisser en riant vers la sortie, et il avait un peu l'air d'un homme habitué à ce manège.

Évidemment, ce n'aurait point été ici sa première escapade.

Mais une parole entendue, un nom peut-être l'avait arrêté au passage et, depuis lors, il restait coi dans sa cachette.

M. Chanut, cependant, sans se douter que son auditoire eût doublé, continuait son récit de la sorte :

— Germand et Félicité, en domestiques bien appris, se retirèrent sans répliquer, mais le diable n'y perdit rien. Au bas de l'escalier, Félicité dit :

— Ah ! mais, ah ! mais excusez !

— C'est tout de même cocasse, répliqua Germand.

— Madame au lit ! Trois hommes dans la chambre…

— Et ça embaumait la pipe !

— Et madame qui avait recommandé de ne recevoir personne !

— Par où le beau petit de tantôt est-il sorti ?

— Et par où ces trois-là sont-ils entrés ?

— C'est une drôle de maison, M^lle^ Félicité !

— M. Germand, c'est même une maison étonnante !

Il paraîtrait que, dans cette même journée, « un beau petit » était venu qu'on avait vu entrer, mais non point ressortir.

M^lle^ Félicité et M. Germand allèrent chacun à son ouvrage.

Dans la chambre à coucher, la mystérieuse châtelaine était restée seule avec nos trois voleurs de nuit si bizarrement transformés en convives. Ils n'avaient pas bougé de place. Le sauvage Moeris faisait pitié derrière sa grande barbe, Moffray cachait toujours sa botte chaussée derrière sa

botte nue. Mylord s'était mis à l'aise dans un fauteuil. Il attendait.

La dame restait à l'abri dans son mouchoir brodé.

Elle regardait ses hôtes et semblait réfléchir.

— N° 4 ! dit-elle tout à coup.

— Présent, répondit Mylord qui se leva paisiblement.

— Pourriez-vous refermer mon secrétaire comme vous l'avez ouvert ?

— Oui, madame.

— Voyons cela, si ce n'est pas abuser de votre complaisance.

Mylord s'exécuta aussitôt. Les grands artistes ne se font jamais prier.

— Bravo ! fit la dame, c'est très bien joué. Je m'embrouille un peu dans les deux autres numéros. Est-ce le vaillant vicomte qui a le 3 ?

Moeris tressaillit en s'entendant ainsi désigner par son titre. Il ne répondit pas.

— Non ? reprit la dame. Alors c'est Moffray ?

Celui-ci à son tour, dressa l'oreille.

— Et Moeris, le Sagamore, continua la châtelaine, a le n° 2. Comme cela, nous y sommes ! Nous nous occuperons à tables des n^{os} 1 et 5, qui brillent par leur absence… Voyons, messieurs, pourquoi cet air désolé ? Vous avez soif, vous avez faim, on va vous servir à manger et à boire. C'est un conte de fée, vraiment. Passez au salon et reprenez votre

gaieté ; qui sait ? Peut-être que la fée a besoin de vous, et va vous combler des plus riches présents.

Ils saluèrent avec empressement et prirent la porte qu'elle leur montrait en souriant.

Moffray n'ôta son second bas que dans l'escalier.

— Elle nous connaît, dit-il, et elle se moque de nous !

— Qui diable ça peut-il être ? demanda Moeris. Une femme du monde ?

— Ou une cocotte ? répliqua Moffray.

Mylord ne disait rien.

Moeris avait repris pour un peu son air terrible.

— ***Caspita !*** gronda-t-il. J'aimerais mieux avoir affaire à une douzaine d'***Indios bravos !*** Tomber sur une femme ou dans un guêpier, c'est la même chose ! En tous cas, nous ne tarderons pas à savoir ce que c'est que celle-là, puisqu'elle soupe avec nous… Ça commence drôlement tout de même.

Au salon qu'ils trouvèrent éclairé, Moeris et Moffray s'installèrent devant les glaces pour réparer le désordre de leur toilette. Mylord, des pieds à la tête, était en ordre. Il se plongea dans un fauteuil.

Au bout de dix minutes, on entendit un pas léger dans le vestibule.

— Je tiens toujours pour la cocotte, dit Moffray.

— Moi, pour la femme du monde, répliqua Moeris : je m'y connais !

Ils commençaient à se retrouver.

La porte, en s'ouvrant, montra une taille élégante, jeune, toute gracieuse ; la figure disparaissait sous un loup de bal masqué.

— Grande dame ! murmura le vicomte.

— Cocotte ! riposta Moffray.

Ils s'inclinèrent très correctement tous les deux, et Mylord se leva pour joindre son salut aux leurs.

La châtelaine vint droit à lui.

Elle lui prit le bras en disant aux deux autres :

— C'est le seul étranger, je lui fais les honneurs.

Mylord ne manifesta ni plaisir ni peine en sentant le bras de la dame sous le sien. Celle-ci passa la première et dit en gagnant la fameuse « chambre ronde » :

— Il est juste que vous sachiez comment je m'appelle, car je crois que mon concierge a oublié de le dire à M. Moffray, quand il a pris la peine de venir, hier, aux informations. Je suis Madame Marion, une parisienne de province ou d'ailleurs. Je passe pour veuve. J'ai quelques petites rentes : juste assez pour recevoir mes amis avec tout plein de plaisir. Placez-vous comme vous voudrez. Vous êtes chez vous, et le vicomte sait bien que ces chambres sans fenêtres sont une des plus jolies inventions du bon vieux temps. Dès que les portes sont fermées, on y est admirablement seul.

Chacun s'assit. La glace eut d'abord quelque peine à se rompre, mais M^me^ Marion était de si bonne humeur ! Au premier verre de vin, Moffray vit une éclaircie dans le noir de la position ; au troisième, cet effrayant tueur de Peaux-

Rouges, Moeris lançait à la châtelaine des œillades qui essayaient de mettre le feu à son masque.

Mylord ne buvait que de l'eau rougie.

— Alors, dit Moeris en un moment où Germand était à l'office, vous nous connaissez un peu, chère madame ?

— Parfaitement, à l'exception du n° 4. Pauvre vicomte ! après avoir chassé des jaguars, des ours gris et des nez-percés !… je ne peux pas dire que je vous attendais, mais…

— Vous pensiez à moi, belle dame ?

— Hier soir, oui, c'est vrai, en m'endormant… Et à Moffray… Vous étiez deux garçons très-bien lancés.

Moeris prit une pose et demanda :

— Je voudrais bien savoir si je vous ai fait la cour en ce temps-là ?

M^me^ Marion se mit à rire.

— Et moi ? demanda Moffray.

Au lieu de répondre, M^me^ Marion regarda Mylord et poursuivit :

— Lui, au moins, je ne le connais pas !

Qu'elle fût cocotte ou grande dame, c'était sanglant.

Il y eut un silence. Germand revenait avec un plat dans chaque main.

Mylord n'avait pas encore prononcé une parole…

— Faites attention à ce petit-là, capitaine, interrompit ici M. Chanut, je vous le donne pour un drôle de corps.

Après le dessert, et quand Germand se fut retiré définitivement Mme Marion prit la parole.

— Messieurs, dit-elle, le proverbe ment : il y a de sots métiers. Votre début dans celui-ci n'a pas été brillant. Vous aviez cependant des atouts plein votre jeu. Le vicomte avait gardé une clé de la porte qui donne sur le bois, il savait comment on ouvre le billard, et il entretenait de bonnes relations avec Jules, le chien de mon concierge. Vous avez choisi là une profession épineuse, et qui exige beaucoup de talent.

Mylord fit un signe d'assentiment plein de gravité.

Moeris et Moffray dirent d'une même voix :

— Choisi n'est pas le mot !

Et le vicomte ajouta :

— Avez-vous un autre métier à nous offrir, madame ?

— Peut-être. Savez-vous ce qu'il y a dans mon secrétaire ? Une rame de papier Susse, deux boîtes de photographies, trois bâtons de cire à cacheter et des enveloppes.

— Ça arrive, dit Mylord qui était très-sérieux. On se casse les dents sur une noix creuse.

— Alors, demanda la châtelaine, vous n'en êtes pas à vos débuts, vous, mon jeune cavalier ?

— Non, madame, j'ai déjà exercé.

— Et cherchiez-vous aussi dans mes tiroirs une mise pour le baccarat de l'hôtel de Sampierre ?

— Non, madame, je ne joue jamais, parce que je ne sais pas bien filer la carte.

Ces derniers mots, dans leur concision, contenaient un traité complet du baccarat qui sembla réjouir la châtelaine.

— Que cherchiez-vous ? demanda-t-elle.

Mylord répondit poliment :

— Des capitaux et de l'expérience. J'ai étudié la théorie sous le docteur Jos. Sharp, de Londres, et je commence mon tour d'Europe, comme cela se doit, pour me faire à la pratique.

— C'est un médecin, ce docteur Jos. Sharp ?

— Non madame, c'est un voleur.

— Et on apprend dans sa classe ?…

— Tout ce qui peut servir à un libre preneur, madame, depuis l'adresse des mains jusqu'à la jurisprudence et la philosophie.

En parlant ainsi, Mylord avait cet air décent, discret, modeste et même un peu puritain de J.-J. Rousseau à sa première entrevue avec sa bienfaitrice.

— C'est merveilleux, dit M^me^ Marion. Et d'une franchise ! Quel pays que l'Angleterre ! Dites-moi, est-ce aussi le docteur qui vous a renseigné l'art de jeter vos petits secrets à la tête du premier venu ?

— Madame, répliqua Mylord doucement, vous n'êtes pas la première venue. Si vous étiez la première venue, vous nous auriez fait arrêter, au lieu de nous inviter à souper avec vous. Au cas où il vous plairait d'être des nôtres, comme je

l'espère, il y a deux places à prendre : le n° 1 et le n° 5. Vous pouvez choisir.

La châtelaine eut un joli rire argentin sous son masque, et répondit :

— Jamais je n'ai rencontré un jeune homme si bien élevé que vous. J'accepte sans compliments et même je prends les deux places, savoir : le numéro 5 pour moi et le numéro 1 pour un prince de mes amis, qui désire garder l'anonyme.

XIX

GRANDEUR DE TORTICOLIS

M. Chanut continua :

— C'est bientôt fini et j'abrège. J'ai voulu vous montrer seulement que le vicomte Moeris-Croque-Mitaine et même le manieur d'affaires Moffray ne sont que des mannequins auprès de ce singulier petit bonhomme, Mylord, dit Torticolis.

L'offre de la châtelaine proposant d'entrer dans l'association fut acceptée à l'unanimité. Mylord demanda ingénument :

— Madame, savez-vous, parmi vos connaissances, un meuble où il y ait autre chose que du papier Susse, des photographies et de la cire à cacheter ?

— Avant tout, répliqua M^me^ Marion, réglons les grades. Qui commande parmi vous ?

— Personne, répondit Moffray.

— Tout le monde alors ? C'est mauvais : il faut un chef.

— Soyez le chef ! s'écria Moeris. Moi, d'abord, je ne saurais pas obéir à un homme.

Les deux autres approuvèrent.

La châtelaine promena son regard autour de la table.

Elle sembla se recueillir et son accent avait changé, quand elle reprit :

— Mes chers messieurs, nous allons convenir de nos faits ; il y a une heure, vous alliez tête baissée, jouant contre une bagatelle, avec mille chances de perdre, le va-tout de votre désespoir. Je vous prends au plus bas de votre chute, je vous tends la main, je vous relève et je vous dis : Voler de l'argent dans une poche ou dans un tiroir est chose stupide. Pour quelques louis, on risque ainsi le bagne. Avec moi, je ne prétends pas que le danger soit absent : rien pour rien, c'est la loi de tout commerce, mais, d'un côté, le danger diminue considérablement, de l'autre le bénéfice augmente dans d'énormes proportions. Vous le comprendrez quand j'ajouterai que je cours les risques de l'entreprise, moi qui suis riche, noble et ***honnête***. J'appuie sur ce dernier mot qui a trait au monde et non point à ma conscience. La conscience est un luxe, l'opinion du monde est le nécessaire. Je suis honnête puisque je passe pour telle…

— Mathématique ! interrompit Moffray.

Mylord leva le doigt pour réclamer le silence. Littéralement, il buvait ces sages paroles.

M^me^ Marion continua :

— J'exigerai de vous deux choses : obéissance complète, confiance absolue. Vous suiviez des quantités d'affaires impossibles ou véreuses ; à dater d'aujourd'hui, vous n'avez plus qu'une affaire…

— Il faut vivre, objecta Moffray.

— Vous ne vivez pas, prononça sèchement la châtelaine.

Moffray fit un geste de méchante humeur. Dans sa barbe, Moeris, roi des forêts vierges, n'avait pas l'air content.

Au contraire, les yeux limpides de Mylord exprimaient une satisfaction réfléchie.

— Moi, je suis prêt, dit-il. Je devine une vraie campagne. C'est ce que Jos. Sharp appelait une machine de philosophie régulière !

— C'est un drame, répliqua la châtelaine, et aussi une comédie ; le scénario en est combiné avec soin. Rien n'y manque. Les premières scènes, celles que je pouvais jouer moi-même et toute seule, au moyen des artifices connus au théâtre, tels que changements de noms, travestissements, etc., ont déjà réussi, comme cela devait être. J'arrivais justement à l'heure où le besoin d'acteurs nouveaux se faisait sentir ; vous voilà, je vous engage : préparez-vous à faire votre entrée.

— Nous demandons à voir nos rôles, dit Moeris.

La châtelaine le regarda en dessous et dit :

— Vicomte, dans votre vie d'aventures au delà de la mer, vous avez accompli des actes d'intrépidité extraordinaires, on dit cela.

— Il y a donc des coups à recevoir dans la pièce ? gronda Moeris d'un air maussade.

— Ils sont payés à part, répliqua M^me^ Marion, ainsi que les exemples d'écriture. Vous avez des talents en calligraphie, monsieur Moffray ?

L'homme d'affaires fit la grimace et murmura :

— Qu'est-ce qu'on gagne à votre théâtre ?

Mme Marion répondit :

— Cent mille francs, plus les feux.

Cela fit l'effet d'une explosion. Les deux Parisiens bondirent sur leurs sièges, et le muscle qui n'était pas à sa place dans le cou de Mylord tira sa tête de côté comme si une main l'eût saisi aux cheveux.

C'était chez lui le signe d'une profonde émotion.

Puis, la réflexion venant à l'encontre de ce grand éblouissement qui les avait aveuglés, Moeris et Moffray se regardèrent.

La châtelaine surprit ce regard où il y avait de l'incrédulité.

Elle sourit et mit sa belle main blanche sur le bras de Mylord.

— Mon bachelier, dit-elle, si ces messieurs ont peur, ou défiance, nous jouerons seuls, nous deux.

— Et nous gagnerons, madame !

— Comment ! bossu d'Anglais !… s'écria le fort Moeris qui leva la main.

Mais il n'acheva pas et sa main retomba parce que l'autre l'avait regardé dans les yeux.

Mylord dit :

— Monsieur le vicomte, une fois pour toutes, quand vous vous adresserez à moi, je vous engage à ne jamais oublier que vous parlez à un gentleman. Je suis plus fort que

vous, plus adroit que vous et plus brave que vous… Pour ce qui concerne M. Moffray, j'ai eu le prix d'honneur à l'école Sharp dans la classe supérieure des faussaires. Acceptez vite tous les deux, croyez-moi, car on peut se passer de vous.

— Quel bijou ! dit Mme Marion ; et comme il appelle les choses par leur nom ! Messieurs, je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de moi. Vous êtes libres. S'il vous plaît de vous en aller comme vous êtes venus, je m'engage à ne point ébruiter votre étourderie de cette nuit.

Elle recula son siège de cet air négligent qui ponctue si bien un congé poliment signifié ; Moeris n'était mauvaise tête que dans les pampas.

— On me connaît, dit-il d'un ton radouci : j'ai fait assez souvent mes preuves… Si encore nous savions quelle doit être notre besogne ?

Mme Marion répliqua :

— Vous ne saurez rien ce soir ; il n'entre pas dans mes vues que vous soyez instruits maintenant. Vous entendrez parler de moi à mon heure. Vous travaillerez quand et comme je voudrai. Oui ou non acceptez-vous ?

— Parbleu ! firent ensemble Moeris et Moffray.

— Alors, mes chers messieurs, l'affaire est faite, c'est comme si nous avions échangé nos signatures, et je ne vous retiens plus.

Elle s'était levée.

— Vous, je vous garde, ajouta-t-elle en tendant la main à Mylord.

Celui-ci ne rougissait jamais, et c'était une particularité de cette étrange physionomie. On eût dit qu'il n'y avait point de sang sous sa peau. Il répondit avec simplicité :

— Chez Jos. Sharp, nous appartenions à la congrégation méthodiste consolidée du troisième ordre de purification. Excusez-moi, madame, je craindrais de rester seul, à pareille heure, avec une personne de votre sexe.

Pour le coup, les Parisiens éclatèrent de rire bruyamment, mais la châtelaine resta sérieuse.

Elle regardait avec un étonnement plein de curiosité ce jeune homme à la fois naïf et très-avancé dans la science du mal, qui marchait tête levée sur la route de la honte et parlait de pudeur avec des yeux effrontés.

— Vous ne jouez pas, pensa-t-elle tout haut, vous êtes sobre comme un trappiste et sage plus qu'une demoiselle… Alors, pourquoi volez-vous ?

— Pour MOI, répondit Mylord.

M^me^ Marion fit signe aux deux autres de s'éloigner.

Mylord resta, abrité derrière son mot, grand comme celui de Médée.

L'entrevue dura dix minutes au plus.

Voici quel en fut le résultat :

Le lendemain, vers la brume, une voiture de place s'arrêta rue du Bac, devant la porte des Missions-Étrangères. Un jeune homme descendit et entra à l'Église.

Une femme restait seule à l'intérieur du fiacre dont les stores étaient fermés. Elle attendit. C'était M^me^ Marion.

Le jeune homme, qui était notre ami Donat, dit Mylord, revint au bout d'un quart d'heure et dit en rentrant dans le fiacre : « C'est fait, et bien fait. »

M. Chanut s'arrêta sur ce mot.

— Et après ? demanda Blunt.

— C'est tout.

— Qu'est-ce qui était fait ?

— Je n'en sais rien… Faut-il passer à la seconde histoire ?

Capitaine Blunt restait pensif.

— Attendez ! dit-il brusquement, je vais donner un coup d'œil à notre malade.

Il se leva et gagna la porte de l'autre chambre avec les mêmes précautions que la première fois.

M. Chanut le suivit en ajoutant tout bas :

— Je vous ai raconté cela, capitaine, parce que vous cherchez dans Paris une femme…

Blunt se retourna d'un mouvement si vif que M. Chanut eut la parole coupée.

Leurs regards se choquèrent.

Celui de l'Américain était de nouveau menaçant.

— Qui vous l'a dit ? demanda-t-il.

— Nous avons l'habitude, répliqua Chanut d'un ton pacifique, de prendre des renseignements sur nos clients inconnus, c'est commandé par la plus simple prudence.

— Et que savez-vous sur moi ?

— Ma seconde anecdote vous le dira.

— J'ai hâte de l'entendre, celle-là ! fit Blunt qui poussa la porte et entra chez le blessé.

Un cri d'étonnement lui échappa.

Il n'y avait plus personne sur le lit de camp, et la chambre était vide.

Capitaine Blunt baissa la tête.

— Il ne m'avait jamais désobéi ! murmura-t-il douloureusement.

— Croyez-vous ? demanda M. Chanut qui était tout près de lui ; moi, je n'en jurerais pas. Il a vingt ans et nous sommes à Paris. S'il vous plaît d'aller à sa recherche, je puis vous dire où vous le trouverez.

— Parlez ! s'écria Blunt.

M. Chanut répondit sans se faire prier :

— Il est à Ville-d'Avray, maison de la Folie-Gaucher, chez la jeune et charmante châtelaine dont nous n'avons pas encore soulevé le masque.

— M^me^ Marion ?

— Marquée n° 5.

XX

LA SECONDE HISTOIRE

Le premier mouvement de capitaine Blunt fut de se jeter dans une voiture et de courir après le fugitif. M. Chanut l'arrêta.

— Un seul mot, dit-il : avez-vous à cœur de réussir dans le projet – ou dans les projets qui vous ont amené de si loin ?

— Mon principal devoir est de veiller sur l'enfant, repartit Blunt dont tout le flegme avait disparu. Il n'a que moi, et il est tout pour moi.

— À l'heure présente, affirma M. Chanut, le jeune M. Édouard ne court aucune espèce de danger, sauf peut-être un redoublement de fièvre, causé par son imprudence. M^me^ Marion a presque autant d'intérêt que vous à le sauvegarder… Vous avez fait la guerre des prairies, capitaine ?

— Plût à Dieu que j'eusse encore à combattre sur ce terrain-là ! soupira Blunt. Votre Paris me fait peur.

— Il n'y a pourtant, reprit M. Chanut, que l'apparence de changée : du pavé au lieu d'herbe et des Habits-Noirs à la place des Peaux-Rouges. Ici, comme là-bas, l'arme la plus sûre est la ruse, et la suprême tactique consiste à ne se point montrer trop vite. Vous comprenez bien cela, puisque, en arrivant en France, votre premier soin n'a pas été de prendre le jeune homme par la main pour le conduire à sa mère.

— À sa mère ! s'écria Blunt, dont le visage exprimait un véritable ébahissement ; vous avez donc été en Amérique ?

— Jamais ! je vous l'affirme.

— Et cependant vous savez tout !

— Tout ? répéta Chanut. Vous allez trop loin, capitaine. J'en saurais davantage et ce serait tant mieux pour vous, si vous aviez eu confiance en moi dès l'abord. J'ai dépensé du temps à connaître des choses que vous auriez pu et dû me dire, mais mon travail n'a pas été en pure perte. J'ai découvert…

Il s'interrompit parce que Blunt s'était laissé choir sur le lit et plongeait sa tête entre ses deux mains qui tremblaient.

Le découragement avait quelque chose de terrible chez cette mâle et robuste créature.

— Ce n'est pourtant pas votre fils, prononça tout bas M. Chanut, qui le regardait avec un intérêt mêlé d'inquiétude.

Blunt garda le silence. M. Chanut fronça le sourcil et poursuivit :

— S'il est votre fils, tous mes calculs tombent et je donne ma démission, je vous en préviens !

— Dans l'univers entier, balbutia l'Américain sans relever la tête, je n'ai plus qu'un amour, c'est lui.

— Tous ces aventuriers de Cooper sont des Normands ! grommela M. Chanut irrité contre la profonde émotion qui le prenait en dépit de lui-même. Allons ! debout, capitaine ! je

vois bien que, désormais, vous ne m'écouterez plus ici… En route pour Ville-d'Avray ! je vous accompagne.

Blunt se leva tout chancelant.

— Il n'est pas mon fils, dit-il, pendant que M. Chanut l'aidait à descendre l'escalier. Je ne connais ni son père ni sa mère. Je lui ai consacré ma vie à cause de celui que j'aimais plus que moi-même, et qui est mort…

— Assassiné ?

— Oui lâchement.

— Par qui ?

Les yeux de capitaine Blunt brûlèrent et il répondit :

— Il serait vengé, si je le savais !

Ils étaient dans la rue. M. Chanut appela un fiacre qui passait.

— À Ville-d'Avray ! dit-il.

Puis il reprit, quand la voiture s'ébranla :

— Capitaine, ni vous ni moi nous n'avons de temps de jouer à cache-cache : j'ai fait ma première communion à la paroisse Saint-Sulpice, et vous !

Un sourire éclaira le nuage qui couvrait le regard de Blunt.

— Je vous avais reconnu par votre nom mieux encore que par votre visage, dit-il, et il me plaisait d'avoir affaire à vous.

— Moi, répliqua Chanut, le nom ne pouvait pas beaucoup me servir puisque vous en avez changé. Vous étiez le fils d'une maison riche, et j'avais une mère bien pauvre.

— Je me souviens de votre bonne mère, ami Vincent, dit encore Blunt.

— Et de mon petit nom aussi, à ce qu'il paraît ? fit M. Chanut, évidemment flatté. Ma mère m'a demandé bien des fois, à moi qui suis censé tout savoir par métier, ce qu'était devenu le beau jeune monsieur qui vint un matin, avec son précepteur, dans notre logis de la rue des Canettes, m'apporter le costume complet des communiants. Ce fut une joie, cela, capitaine : une grande ! Je n'en ai pas eu assez d'autres en ma vie pour que ma mémoire soit surchargée. Je me souviens, non-seulement du costume, mais aussi du jeune écolier qui m'embrassa en me le donnant. Et j'ai commencé à vous reconnaître quand vous m'avez menacé tout à l'heure… Encore un souvenir : je vous avais vu en colère un jour que nos camarades du catéchisme voulaient me battre en m'appelant « le petit mouchard », parce que mon père était mort garçon de bureau à la préfecture. Ah ! saperlotte ; ce n'est pas moi qui fus battu !

— Vincent, prononça tout bas Blunt, vous n'aviez que votre mère. Moi, j'avais mon père, ma mère, mes sœurs, mon frère… Avez-vous encore votre mère, Vincent ?

— Oui, Dieu merci ! Je n'ai pas honte de mon état, mais à ceux qui s'étonneraient du choix que j'en fis, je répondrais : Elle était veuve, elle était pauvre, et voici maintenant vingt-quatre ans que la vieille maman Chanut vit à l'abri du besoin.

— Moi, fit Blunt, je suis seul. Ils sont tous morts.

M. Chanut fit un brusque effort pour supprimer toute marque d'émotion et s'écria :

— Alors, ne songeons qu'à l'enfant, et ouvrez l'oreille, capitaine ! Je vous ai dit que ma seconde histoire était la vôtre et celle de votre Édouard. Chacun de nous a dans sa propre histoire des pages qu'il n'a jamais lues. Ce que je vais vous dire, vous l'ignorez, puisque votre frère n'est pas vengé.

» Je commence :

» Voici cinq ans, à peu près, c'était en 1862, le jeune maître Édouard allait avoir ses quinze ans. Le dernier et le mieux aimé peut-être de ceux que vous avez perdus, le vicomte Jean, votre frère, esclave d'un chevaleresque souvenir, avait juré qu'Édouard retournerait en Europe vers sa vingtième année avec une fortune à lui et qu'il ne devrait rien au patrimoine de sa famille. C'était la volonté de votre frère : tout ce qu'il voulait, vous le vouliez. L'enfant était à vous deux : vous l'aimiez du même cœur, seulement l'amour du vicomte Jean avait sa raison d'être dans une grande passion ; le vôtre était né dans le dévouement absolu que vous aviez pour votre frère.

» Le hasard de vos entreprises vous séparait tous les deux de temps en temps. Ainsi, au commencement de 1862, vous faisiez partie, Édouard et vous, d'un groupe de laveurs d'or qui opérait avec succès à la frontière ouest de la Sonora, tandis que votre frère s'était joint, depuis plusieurs mois, à un autre parti d'aventuriers pour tenter un voyage de découverte.

» Au mois de cette même année, vous reçûtes la visite de trois Indiens Sioux apportant un message qui vous disait :

« La fortune est trouvée, venez avec Édouard, je vous attends ».

» Vous aviez reconnu la main de votre frère et la marque qui, entre vous, remplaçait la signature.

» Une heure après, Édouard et vous vous étiez à cheval. Le message du vicomte Jean vous donnait la route à suivre. Après six jours de voyage, vous arrivâtes au lieu indiqué, sur les bords du Rio-Colorado, non loin de la ville morte que les Aztecs nommaient l'Arche de Grande Lumière.

» Là, vous trouvâtes les débris d'un établissement récemment incendié et un cadavre pendu à la branche d'un cèdre-acajou.

— Jean ! balbutia Blunt dans un sanglot, mon vaillant, mon noble frère !

— Ce qui s'était passé, le savez-vous ?

— Le parti auquel s'était joint mon frère, répondit le capitaine, était tombé sur un ***placer*** vierge et avait rassemblé en quelques semaines une grande quantité d'or ; mais une nuit, les Indiens étaient venus…

— Tout meurtre commis par un sauvage, interrompit M. Chanut, laisse après soi sa preuve irrécusable. Le vicomte Jean n'avait pas été frappé par les Indiens, puisque son crâne gardait sa chevelure. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Parmi les compagnons de votre frère, il y avait une femme : la connaissiez-vous ?

— Je savais que l'un des compagnons de mon frère était marié.

— Ceci est une erreur : la Française, comme on appelait cette femme, ne portait le nom d'aucun des compagnons de votre frère. Elle suivait alors un gambusino, ou chercheur d'or, nommé Arregui.

» Elle était jeune et très-belle.

» Le vicomte Jean, qui était arrivé le premier au ***placer***, passait pour avoir mis à part le dessus du panier. On disait que sa cachette contenait la charge d'un homme en poudre pure, pépites ou ***nuggets***.

» La Française se rapprocha de lui.

» Quand les Indiens (ils appartenaient à la peuplade guerrière des Apaches) surprirent l'établissement et l'incendièrent, vous étiez déjà en route pour répondre à l'appel du vicomte Jean.

» Quatre hommes seulement, sur vingt, se retrouvèrent vivants après le départ des Indiens. On enterra quatorze morts.

» Votre frère et la Française avaient disparu. »

M. Chanut fit ici une pause.

La voiture, qui venait de passer les fortifications, filait sur la route de Saint-Cloud.

— Cinq ans ! murmura capitaine Blunt. J'ai poursuivi pendant cinq ans à travers la grande solitude américaine, la solution de cette terrible énigme. Est-ce donc Paris qui va m'en fournir, aujourd'hui, le mot !

Dans sa passion de savoir, on devinait maintenant comme une épouvante.

— Il y a de tout à Paris, répondit M. Chanut : même des chercheurs d'or, et c'est ici qu'on retrouve ceux qui ne sont plus au désert. Ce qui se passa entre la Française et votre frère, je ne puis vous le dire et personne, excepté la Française elle-même, ne pourrait vous le dire plus que moi.

» J'achève seulement de vous raconter ce qui est parvenu à ma connaissance.

» Le lendemain du départ des Indiens Apaches, la Française revint au campement toute seule. Arregui, son prétendu mari, arma son revolver et la prit par les cheveux pour faire justice d'elle.

» — Avant de me tuer, venge-moi, lui dit-elle… et venge-toi !

» Et comme les autres écoutaient, elle ajouta :

» — Vengez-vous tous, vous avez été vendus aux Indiens.

» — Par qui ?

» — Par celui qui m'a surprise, bâillonnée et entraînée, par le traître Jean de Tréglave !

» — Mon frère ! Jean de Tréglave, accusé de trahison ! s'écria capitaine Blunt en écoutant cela.

» Toutes les voix, poursuivit M. Chanut, demandèrent : Où est-il ? Où est-il ?

» La Française répondit :

» — Je vais vous le livrer, suivez-moi. »

XXI

SUITE DE LA SECONDE HISTOIRE

M. Chanut continua :

— Ne vous étonnez pas de la précision de certains détails, je vous répète ici le récit d'un témoin oculaire…

— Un des assassins alors ! s'écria Blunt.

— Un de ceux du moins, qui suivirent la Française à la recherche du vicomte Jean.

— Le nom de cet homme ?

— Arregui, répliqua M. Chanut.

Blunt lui saisit le bras et dit entre ses dents serrées :

— Celui-là vous me le donnerez !

M. Chanut secoua la tête.

— Tous les chercheurs d'or ne deviennent pas riches, dit-il, et tel qui a évité les dangers du désert succombe au milieu de la sécurité des grandes villes. Arregui a travaillé sous mes ordres et je ne savais pas que ce pauvre homme, offrant toutes les heures de sa journée pour un morceau de pain, avait risqué, sur les tapis verts de San-Francisco, de pleins sacs de quadruples. Tout en accomplissant son devoir dans ma maison, il suivait à Paris une piste pour son propre compte. Un soir, il me dit : « Patron, j'ai trouvé le diable. Demain, je serai riche ou mort ! » C'était la Française des

placers qu'il avait rencontrée. C'était elle qu'il appelait le diable.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain, il était mort.

Capitaine Blunt avait de la sueur au front.

— Cette femme est donc véritablement un démon ! pensa-t-il tout haut.

— Voici ce que disait Arregui en parlant d'elle, répliqua M. Chanut :

« J'étais bon, j'étais brave, j'étais heureux avant d'avoir été mordu par ce serpent. Son baiser m'a damné ! »

Capitaine Blunt murmura :

— Où la trouver ?… Puisque cet Arregui est mort, il ne peut plus nous la montrer au doigt.

— Peut-être… prononça M. Chanut à voix basse.

Le regard de Blunt interrogea avidement, mais M. Chanut changea de ton et poursuivit :

— En attendant que le mort parle, écoutez le témoignage de celui qui était encore un vivant, car c'est le propre récit de Arregui que je mets ici sous vos yeux.

» Je continue :

» Le placer était situé à deux lieues du fleuve, dans une clairière aride où la dent du roc perçait partout sous la terre desséchée. C'était le commencement de la montagne qui allait s'élevant peu à peu, et dont on apercevait les crêtes neigeuses à une large distance.

» La Française conduisit ses compagnons dans la direction de la montagne. Après une heure de marche, on arriva dans une gorge étroite. L'une des parois de ce défilé était coupée à pic et sa base disparaissait derrière les broussailles.

» La Française s'arrêta ; elle dit : « C'est ici. »

» Elle dérangea quelques branches épineuses et découvrit l'entrée d'une excavation.

» Les aventuriers armèrent leurs carabines. Arregui cria :

» — Rendez-vous, Jean de Tréglave, ou vous êtes mort !

» Personne ne répondit à l'intérieur. On entra, Jean de Tréglave dormait, roulé dans son manteau.

» C'était un sommeil profond, car on le garrotta sans l'éveiller ; on l'assujettit sur un cheval, et il ne s'éveilla pas davantage.

» La Française dit en manière d'explication :

» — Il ne m'aurait pas laissé sortir. C'est moi qui ai versé du laudanum dans sa gourde.

» Elle ajouta :

» — Les Apaches méprisent l'or et n'en sauraient que faire. Pour prix de sa trahison, ils ont donné tout votre or à ce faux frère qui m'avait proposé de fuir avec lui en se vantant d'avoir une valeur de trente mille louis dans sa cachette.

» Tous demandèrent :

» — Où est-elle, sa cachette ?

» — Il vous le dira pour racheter sa vie.

» Là-bas, vous savez cela mieux que moi, capitaine, ils ont une manière d'assassiner tout particulièrement horrible, et qui est comme un sauvage carnaval travestissant la justice publique des pays civilisés.

» Au retour, on institua un ***juge Lynch*** qui choisit deux assesseurs.

» Sur les aventuriers restants, l'un fut le ministère public, l'autre le défenseur de l'accusé. La Française était le témoin.

» Quand votre frère s'éveilla enfin, le ***Lynch-Tribunal*** était assemblé.

» On ne relâcha même pas les liens du malheureux vicomte pour le juger.

» Comme il refusa énergiquement de dire où était son or, on le condamna malgré ses protestations d'innocence, et, de ses propres mains, le juge Lynch lui-même le pendit à la plus basse branche d'un cèdre-acajou.

» Je dois vous apprendre maintenant pourquoi le ***placer*** était abandonné au moment où vous y arrivâtes avec votre pupille Édouard.

» La Française n'avait pas encore dit le dernier mot de son rôle.

» On dépensa un jour entier à chercher la cachette du vicomte Jean qui ne fut point trouvée.

» Puis, quand les aventuriers parlèrent de fouiller à fond le sol de la caverne, la Française leur dit :

» — Ne perdez pas votre temps à cela. La cachette n'est rien. Le vrai, l'immense trésor est aux mains du frère du vicomte Jean : Laurent de Tréglave ; le vrai trésor, c'est l'enfant qu'on nomme « le jeune maître Édouard » et qui passe à tort, pour être le fils de Jean. Celui-là est l'héritier d'une fortune royale ; il vaut dix fois, vingt fois le contenu de la cachette. C'est l'enfant qu'il nous faut, et que nous aurons.

» On lui demanda comment elle était si bien instruite, elle répondit :

» — Je suis de Paris, je connais le véritable nom de l'enfant ; je connais la famille qui le cherche… »

— Était-ce vrai ? demanda capitaine Blunt : La Française savait-elle, en effet, tout cela ?

— Je l'ignore, répondit Chanut, mais ce qui est certain, c'est que bien vous en prit d'être déjà parti de votre campement, capitaine. Pendant que vous faisiez route vers le ***placer***, la Française et ses compagnons galopaient sur le chemin de la Sonora pour capturer votre Édouard qui valait, à ce qu'il paraît, tant de millions…

M. Chanut fut interrompu ici par une exclamation d'étonnement. Capitaine Blunt s'était jeté à la portière en criant : « Les voilà ! les voilà ! »

C'était au bois, non loin de la grille de Boulogne. Le fiacre allait son petit bonhomme de trot. Une voiture découverte, lancée au galop, venait de le dépasser sur la route de Saint-Cloud.

Dans la voiture, Blunt avait cru reconnaître son Édouard aux côtés d'une dame voilée.

Ils causaient ; Édouard riait :

Ce n'était plus le malade de ce matin. Le plaisir avait fait un miracle. L'œil d'Édouard était vif, son teint animé, il avait l'air de se porter comme le Pont-Neuf.

— Édouard ! coquin ! cria capitaine Blunt à pleine voix.

Je ne sais pas si le jeune couple entendit.

M. Chanut avait saisi Blunt à bras-le-corps, et, faisant preuve d'une vigueur que sa paisible tournure ne promettait point, il l'avait d'un seul effort réintégré dans le fiacre.

Le capitaine ne demandait pas mieux que de se battre.

Il était en colère.

— Morbleu ! s'écria-t-il en essayant de reprendre la portière de vive force : laissez-moi ! Je veux en avoir le cœur net ! Le scélérat était un petit saint, il y a quinze jours ! J'aurais mieux fait de lui casser les deux bras et les deux jambes que de l'amener dans ce maudit Paris !

— Avez-vous vu la dame, capitaine ? demanda M. Chanut.

— J'ai vu des plumes, de la dentelle, et du blanc, et du rose ! *Caramba !* c'est honteux ! Je joue ici une partie dont son avenir, sa fortune, le nom qu'il aura droit de porter sont l'enjeu, et lui…

— Lui avez-vous révélé son avenir ? interrompit M. Chanut ; lui avez-vous dit le chiffre de sa fortune ou seulement le nom qui est le sien ?

— Jamais ! répondit Blunt. Il s'appelait Tréglave quand nous nous appelions Tréglave ; maintenant que j'ai nom Blunt, il a nom Blunt. Ce n'est pas lui qui tient les cartes je

suppose ! Il n'a qu'à se laisser vivre pendant que je travaille pour lui. Sa meilleure cuirasse est son ignorance.

— Très-bien. Mais à son âge, capitaine, ce rôle de petit garçon vous aurait-il convenu ?

Blunt haussa les épaules avec colère et s'écria :

— Au fait, que le diable l'emporte ! mon frère est mort de lui ! moi je lui ai donné toute ma jeunesse…

— Et vous lui donnerez toute votre vie, capitaine.

— C'est pourtant vrai ! gronda Blunt. Mais je le mettrai sous clé ! Je sais maintenant à quel métier il se fatigue…

— Que voulez-vous, dit M. Chanut philosophiquement, chaque pays a ses courbatures.

Il se pencha lui-même à la portière. La voiture découverte filait dans un nuage de poudre à perte de vue.

— Cocher, ordonna-t-il, tournez !

— Comment ! comment ! s'écria Blunt. Vous me ramenez à Paris !

— Quinze, rue des Canettes, continua M. Chanut, en s'adressant toujours au cocher.

Il se rassit et ajouta :

— Nous sommes fixés, maintenant ; que saurions-nous de plus à Ville-d'Avray ? Je vous répète que votre Édouard n'a rien à craindre pour le moment. Je réponds de lui.

Comme Blunt se taisait, M. Chanut continua :

— Vous souvenez-vous de la rue et du numéro ? Maman et moi nous sommes des bêtes d'habitude. Le vieux père était né là, j'y mourrai.

— Allons-nous donc chez vous, Vincent ?

— Si vous voulez bien nous honorer d'une visite, oui.

Capitaine Blunt s'enfonça dans son coin. La route se fit silencieusement.

Quand le fiacre se fut arrêté, rue des Canettes, devant un modeste logis et que nos deux compagnons s'engagèrent dans l'étroite allée, Chanut, qui marchait le premier, se retourna.

— Vous reconnaissez-vous ? demanda-t-il.

Leurs mains se rencontrèrent dans une cordiale étreinte, et on monta.

Il y avait beaucoup d'étages.

— Est-ce toi, mon Vincent ? demanda une voix chevrotante au moment où ils entraient dans la première pièce.

— C'est moi, bonne mère, répondit M. Chanut, qui poussa une porte, et voici le beau petit monsieur que tu embrassas de si bon cœur, il y a trente ans, la veille de ma première communion.

Une vieille dame à cheveux tout blancs, vêtue avec une propreté qui était presque de l'élégance, travaillait dans un grand fauteuil.

La chambre était petite, mais meublée honnêtement et brillante de soins ménagers.

La vieille dame se leva et fit la révérence à l'ancienne mode en tremblant d'émotion.

XXII

LA PAILLASSE D'ARREGUI

— Je commençais bien à croire que je ne le reverrais pas, dit la vieille dame, pendant qu'une larme mouillait son sourire. Monsieur Laurent de Tréglave, on ne vous a jamais oublié, chez nous ! Jamais !

Capitaine Blunt faisait de son mieux pour garder son flegme américain.

Une chose l'aidait, il faut bien l'avouer, à modérer son émotion : c'était le souvenir de la poignée de louis, non-seulement acceptée, mais demandée par ce bon M. Chanut.

— Et on vous appelait toujours le petit Laurent, reprit ce dernier qui riait, mais qui avait aussi les yeux mouillés. Tenez ! maman était à la même place quand nous entendîmes cogner à la porte. Elle dit : « Qui est-ce ? » – Il ne venait guère chez nous que du chagrin. Mère me pria d'ouvrir. C'était la première fois que le bonheur entrait. Un bel habit tout neuf, un pantalon blanc et un sourire de chérubin tout rayonnant de la joie des bons cœurs.

Sa bouche s'appuya sur le front de la vieille dame qui lui jeta ses deux bras autour du cou, et murmura dans son oreille :

— Garçon, ne lui dis pas pour notre boursicot ! il se moquerait de nous !

— Oh ! que non ! repartit Chanut en regardant Blunt du coin de l'œil, il ne se moquera pas de nous : j'ai de son argent plein ma poche…

— Toi ! s'écria la vieille dame en pâlissant. Toi ! tu aurais pris l'argent de M. Laurent !

— Morbleu ! gronda le capitaine, que signifie tout cela ? C'est assez jouer de la première communion…

— Mets ça avec le reste, dit Chanut en jetant la poignée de louis dans le tablier de sa mère. Au premier moment, je n'étais pas bien sûr de l'avoir reconnu, et il fallait rompre la glace, pas vrai ? j'ai fait comme avec les clients…

Il ajouta en se tournant vers Blunt :

— Excusez-nous. La joie n'a pas frappé deux fois à notre porte. On vous aime depuis si longtemps ! Quelque chose me disait : il reviendra… mais nous aurions pu tout aussi bien, n'est-ce pas, vous retrouver pauvre ? Alors, mère et moi, à nous deux, nous avions eu l'idée…

— Prends garde, mon Vincent ! fit la mère. Si tu allais le fâcher !

Les sourcils froncés du capitaine lui faisaient peur.

— Il n'y a aucune offense, continua timidement M. Chanut. Nous sommes tout seuls. Nous n'avons pas plus d'héritiers que d'amis. Qu'est-ce que cela vous fait qu'on ait caressé un pauvre rêve ? D'ailleurs chacun est libre de refuser une succession, et…

Sa voix trembla, mais il se redressa pour achever.

— Et vous m'avez donné la main deux fois, monsieur de Tréglave !

— Est-ce vrai, garçon ! balbutia la mère dont les yeux s'ouvrirent tout grands. Il t'a donné la main ! Ah ! monsieur ! mon Vincent est brave et bon ; avant lui, son père était bon et brave, mais personne ne veut voir cela. Notre honneur est comme la lèpre qui fait honte. Ils nous regardent mal parce que la police nous a touchés. Mieux vaut tuer ou voler chez nous que de combattre les assassins ou les voleurs… Allez ! on ne se plaint pas souvent chez nous, j'ai tort de parler comme je le fais, peut-être, mais ils sont si heureux ceux qu'on honore et ceux qu'on aime !… Soyez béni pour avoir mis votre main dans la main de mon fils !

Capitaine Blunt avait essayé d'abord de se fâcher pour ne point s'attendrir, mais ses paupières se mirent à battre pendant qu'il aidait la bonne femme à se rasseoir, et ce fut en l'embrassant qu'il répondit :

— Mes amis, je ne me croyais pas un si grand saint. Je viens d'un pays universellement célèbre, moins bête, mais plus égoïste que le nôtre, où l'on estime fort les gens de police, pourvu qu'ils soient solvables, mais où les pauvres sont hors la loi. L'esclavage y est aboli, c'est vrai ; seulement l'usage, plus sacré que le code, y défend de sauver un nègre qui se noie, si l'on n'a pas sous la main une paire de pincettes pour le repêcher proprement. Allez, le monde est partout le monde. Faites-moi votre légataire tant que vous voudrez, mes bons amis, je vous en suis tout reconnaissant, mais…

— Mais, répéta M. Chanut en l'interrompant, ce n'est pas cela que vous voulez de moi, n'est-ce pas ? Monsieur de Tréglave, ce n'est pas non plus pour cela que je vous ai

amené dans ma maison. Vous me disiez tout à l'heure, en écoutant la fin d'une tragique histoire : « Arregui n'est plus là pour nous montrer cette femme. » Et moi, je vous répondais : « Qui sait ? » J'avais raison : Les morts parlent quelquefois.

— Aurait-il laissé un écrit ?

Chanut alla vers la porte et répondit :

— Il a laissé mieux que cela, venez !

Ils quittèrent la chambre. La maison n'était pas grande. Une demi-douzaine de pas traversaient le bureau de Vincent, tapissé de cartons comme le cabinet d'un notaire. Au-delà du cabinet s'ouvrait une très-petite pièce, sans cheminée, qui avait pour tous meubles un lit de sangle et une chaise.

Le lit n'avait ni matelas ni draps, mais la paillasse restait.

Sur la paillasse, on voyait un vieux sac de voyage à bretelles, tout usé et lacéré en plusieurs endroits.

— C'est ici, dit M. Chanut, que ce pauvre diable d'Arregui a passé sa dernière nuit. Il était Mexicain, il a voulu un prêtre et a bien promis de pardonner à ses ennemis. Mais son dernier soupir a glissé dans mon oreille ces mots : « Vengez-moi, ***amigo***, et là-haut, je prierai pour vous ! »

Capitaine Blunt attendait. Il n'eût point su dire quel poids opprimait en ce moment sa poitrine.

Il éprouvait une angoisse qui ressemblait à de la terreur.

Pourquoi ?…

M. Chanut plongea sa main dans le sac de voyage d'Arregui, et Blunt frissonna de la tête aux pieds. Il s'étonnait lui-même de la poignante émotion qui l'écrasait.

— Arregui, continua M. Chanut, attribuait naturellement sa mort à cette femme que nous désignons entre nous sous le nom de la Française. En me donnant le portrait, il me dit : « C'est ressemblant comme deux gouttes d'eau, et vous la reconnaîtrez entre mille… »

Le pauvre Arregui s'était mal adressé ; je n'acceptai pas le soin de le venger, et si vous n'étiez pas venu, capitaine, le portrait n'aurait jamais vu le jour.

En achevant ces mots, M. Chanut tendit à son compagnon une miniature dont l'entourage avait dû être en or, puisqu'on l'avait arraché.

Il n'y avait plus que la peinture sur sa feuille d'ivoire, écaillée aux extrémités.

La main du capitaine Blunt s'ouvrit, mais elle tremblait à faire pitié. Il regarda le portrait sans le voir, car il passa le revers de ses doigts sur ses yeux en murmurant :

— Il y a un brouillard au devant de ma vue !

M. Chanut ne s'étonnait pas trop de ce grand trouble. Il savait la mortelle blessure que son récit avait rouvert dans le cœur de Laurent de Tréglave. Entre Laurent et la feuille d'ivoire, l'image du vicomte Jean assassiné devait surgir.

Les miniatures qui ont traversé l'Océan se reconnaissent au premier coup d'œil. L'air de la mer produit sur les couleurs une action chimique dont l'intensité varie, mais à laquelle aucune peinture à l'eau ne peut échapper entièrement.

Le portrait que capitaine Blunt tenait dans sa main avait évidemment voyagé sur mer. Il portait les traces de cet effacement lent et régulier qui pâlit les teintes et affaiblit les reliefs à ce point que don Juan, officier de marine, pour peu qu'il n'ait pas croisé toute sa vie dans les corridors du ministère (ce qui arrive et surtout fait arriver), peut avoir dans sa poche, vers la soixantième année, tout un musée galant, aussi fané que le souvenir de ses victimes.

C'était une très-jeune femme, une jeune fille plutôt. Elle avait, pour tout vêtement, un peignoir flottant de mousseline blanche. Autour de son visage exquis, ses cheveux tombaient librement : quelque chose de délicieusement joli, vu au travers d'une triple gaze.

Mais cela ne donnait pas de date. Les peignoirs blancs sont éternels, ainsi que les cheveux dénoués.

Il faisait sombre dans le réduit d'Arregui. Ce n'était pas seulement la fiévreuse émotion de Blunt qui l'empêchait de voir.

Il se rapprocha de l'étroite fenêtre et ferma les yeux comme pour recueillir ses sens ébranlés.

Puis il regarda de nouveau.

Involontairement, car l'homme ne se sépare jamais de son métier, M. Chanut l'examinait avec tout le soin professionnel.

Pour lui, la détresse de Blunt s'expliquait seulement par ce fait que le juge, qui était aussi le bourreau, allait voir ici pour la première fois le visage inconnu de celle qu'il avait sans doute déjà condamnée.

Pour lui encore, la véritable surprise commença au moment précis où capitaine Blunt *déchiffrait* enfin le portrait.

M. Chanut attendait un éclair de haine, une explosion.

Mais rien de pareil ne se produisit.

Ce qu'il vit ne se peut pas dire en un seul mot : sur les traits énergiques de Blunt, plusieurs sentiments s'entrechoquèrent : de l'amour, de la douleur, de l'épouvante et de la stupéfaction.

Ses yeux ne pouvaient plus se détacher de l'ivoire.

Il murmura deux noms, mais si bas ! M. Chanut crut entendre « Laure » et « Marie. »

Puis les paupières de Blunt se mirent à battre. L'éblouissement le reprenait. Il se laissa choir sur la paillasse, les deux coudes aux genoux, la tête entre ses mains. Au bout d'un moment, tout son corps secoué frémit. M. Chanut entendit qu'il sanglotait.

Quand Laurent de Tréglave se redressa, son visage était couvert de pâleur, mais ses yeux n'avaient plus de larmes.

Le souffle magique qui redescend parfois les pentes du passé semblait avoir touché son front : le vent de la jeunesse amoureuse et heureuse.

— Ce portrait, dit-il, me fut dérobé il y a bien longtemps…

— À vous ! s'écria M. Chanut tombant de son haut. Vous connaissez cette femme ! Est-ce possible !

— Pour le ravoir, continua Blunt, dont la voix était bien changée, je donnerais la moitié de ce que je possède.

M. Chanut retint la question qui pendait à ses lèvres et répondit :

— Il est à vous. Je n'en avais besoin que pour vous.

Laurent de Tréglave effleura la miniature d'un long et religieux baiser.

— Vincent, dit-il, vous n'aurez plus à me reprocher mes réticences. Je ne me suis confié à personne, pas même à Édouard, mon cher enfant, parce que, au milieu des menaces qui l'entourent, j'ai voulu lui laisser la sauvegarde de son ignorance. C'était, d'ailleurs, la volonté de mon frère : Jean lui avait donné notre propre nom comme un masque et une protection. Et qui donc pourrait dire que ces précautions étaient exagérées ? Que ne pouvait-on craindre pour ce malheureux petit être qui avait respiré la vie à travers le trou d'une blessure mortelle ?

— C'était donc vrai cette histoire-là ! murmura M. Chanut. L'enquête laissait les choses dans le doute… un peu.

— Je soulèverai le voile pour vous, Vincent, reprit Laurent de Tréglave, avant même d'instruire celui qui a droit de savoir. Oui, c'était vrai ; Giammaria, marquis de Sampierre, signa d'un coup de couteau l'acte de naissance de son second fils, et la marquise Domenica, demandant à mon frère un service inouï, le chargea de cet enfant, assassiné au seuil même de l'existence. Mon frère est mort à cette tâche ; je le remplace, et Dieu a voulu que son dévouement lui ait ainsi survécu en moi, Édouard est mon fils. Dans mon cœur, il n'y a que cette tendresse vivante et deux pauvres souvenirs : Jean et Maria, mon frère chéri et la bien-aimée de ma jeunesse… Écoutez-moi donc : je vais me confesser à vous.

XXIII

LA MINIATURE

— Ami Vincent, reprit Laurent de Tréglave, vous me demandiez tout à l'heure pourquoi tant de défiances et d'hésitations, pourquoi surtout, lors de mon arrivée à Paris, je n'étais pas allé tout droit à l'hôtel de Sampierre. Je vous réponds : Ce qui détermina mon départ d'Amérique, ce fut l'annonce de la mort du jeune comte Roland et les efforts que faisait Domenica Paléologue pour retrouver son second fils.

» Le moment me sembla favorable pour ramener l'enfant à sa mère ; mais, sans être superstitieux, il est permis d'éclairer son chemin quand on approche de cette maison tragique.

» Mon premier pas se heurta contre une singulière aventure : Domenica était bien la maîtresse, selon les apparences, à l'hôtel de Sampierre, par suite de l'interdiction légalement prononcée du marquis Giammaria et la mort du comte Roland, mais son conseiller intime avait nom Giambattista Pernola. Vous le connaissez ?

— Depuis vingt-deux ans, oui, répond M. Chanut, mais ne laissons pas de côté votre ***singulière aventure***. C'est précisément là ce que je veux savoir : Que vous dit la Tzigane ?

Capitaine Blunt le regarda avec un étonnement profond, et murmura :

— Vous avais-je donc parlé de mon entrevue avec Phatmi ?

— Tous ces gens-là, fit en souriant M. Chanut, sont pour moi de bien vieilles accointances. En 1847, je faisais mes premières armes comme agent auxiliaire et c'est en partie sur mon rapport que fut étouffée l'affaire de l'hôtel Paléologue, là-bas, rue Pavée. Veuillez me dire si vous cherchiez Phatmi ou si vous l'avez rencontrée par hasard.

— Par hasard, répliqua Laurent de Tréglave, on m'avait indiqué une manière de limier qui passe pour très-habile et qui pratique une demi-douzaine de métiers. J'avais besoin d'un détective. Je me rendis rue de Babylone…

— Au trou Donon, parbleu ! s'écria Vincent dont les yeux brillèrent derrière ses lunettes. Le Poussah ! Nous voici dans le vif !

— Son nom est M. Preux.

— C'est parfaitement cela ! Videz votre sac et ne passez rien ! Nous savons que ce François Preux était aussi une de vos anciennes connaissances.

— Je me déterminai à le voir, poursuivit capitaine Blunt. J'allai en ce lieu qui s'appelle en effet la cité Donon, et dont la vue produisit sur moi un singulier effet. Quoique rien n'y ressemble assurément aux choses du désert, cela me reporta si loin, mais si loin de Paris, que mes instincts de sauvage s'éveillèrent.

Le soir venait. Au lieu de monter chez ce M. Preux tout de suite, je me mis à rôder le long d'un grand mur qui sépare la cité Donon des jardins de Sampierre. Je n'avais aucun but précis, je me sentais seulement sur un terrain qui

m'appartenait mieux que vos boulevards, vos places ou vos rues ; je me disais que peut-être la maison mystérieuse où est tout l'avenir de mon Édouard pourrait être abordée de ce côté…

— Maître Édouard a eu précisément la même idée que vous, capitaine, dit M. Chanut en riant.

— Oui… Et cette rencontre n'est-elle pas étrange ?… Comme j'arrivais devant une sorte de lande, située en face du saut de loup de Sampierre, je vis sortir d'une maison voisine une femme de haute taille…

— La Tartare ! Allez ! Nous y sommes !

— Elle vint droit à moi et me cria de me hâter, car elle me prenait pour le médecin qu'on attendait. Elle a une fille malade. Je vis bien qu'elle était aveugle. Quoiqu'il fît déjà sombre, son aspect me frappa, éveillant en moi des souvenirs lointains et confus. Au premier son de ma voix, quand je lui répondis, elle se redressa toute droite. « Ah ! fit-elle, vous, c'est vous !… est-ce vrai que le vicomte est mort et que l'enfant est ressuscité ? »

— Où l'aviez-vous connue ? demanda M. Chanut, sans manifester le moindre étonnement.

— À Vienne, au temps de mon adolescence. Elle accompagnait la petite Domenica Paléologue qui venait jouer sous les fenêtres de mon père dans les jardins du palais Esterhazy. Je vous parle de vingt-cinq ans, pour le moins. « Phatmi ! » m'écriai-je. Elle mit sa main sur ma bouche et l'accent de sa voix me donna le frisson pendant qu'elle disait : « J'ai été dimanche au cimetière où est la tombe du jeune comte Roland. C'est sur mes genoux qu'il souriait le mieux quand il était tout petit. L'autre… il ne souriait pas

encore, celui-là ! Ah ! il vient souvent la nuit. J'y vois clair quand je rêve : une pauvre petite créature dans ses langes tachés de sang… » Sa main tomba le long de son flanc. Elle reprit : « Est-ce que vous venez chercher l'héritage de Roland ? L'autre est-il avec vous ? Il y a encore de la place au cimetière. »

Capitaine Blunt s'arrêta ici, M. Chanut lui serra le bras.

— Je vous en prie, parlez, prononça-t-il avec instance. N'omettez rien. Je l'ai interrogée plus d'une fois, et jamais elle ne m'en a tant dit.

— Je cherche, répliqua Blunt, mais ses paroles ne se sont pas bien gravées dans ma mémoire, parce que, pour moi, la plupart du temps, elles manquaient de signification. Je suis sûr qu'elle a parlé d'un péché, d'un lourd péché qui écrase sa conscience et qui est la malédiction de sa race. Pétraki, son mari (je connaissais aussi celui-là), est mort violemment ; Éliane, sa fille, s'en va mourant de langueur ; elle attribue tout cela au péché. Son fils, car elle avait un fils qui serait du même âge que notre Édouard, a pris la fuite tout enfant… Attendez ? Elle n'a pas dit cela en propres termes, mais quand j'écoute de loin ses paroles, voilà ce que ma mémoire me rend… une chose effrayante en vérité ! Le père avait blessé le fils, il y a longtemps, longtemps. Le fils, qu'elle appelle Yanuz, n'était pas comme les autres enfants ; en grandissant, il gardait le souvenir de la blessure ouverte par son père… et la trace aussi, car sa tête penchée sur son épaule gauche, ne pouvait point se lever. La blessure était au cou. Il détestait son père, il menaçait son père, et comme il était blême de visage, il disait que son père lui avait pris tout son sang…

— A-t-elle dit ce qu'il était devenu ? demanda M. Chanut qui semblait prendre à ce récit un intérêt extraordinaire.

— Attendez ! je cherche… Phatmi disait de temps en temps : « C'est le démon ! rien ne lui résiste, il fait tout ce qu'il veut… » Je ne sais plus le métier que menait son père, mais un jour il monta à l'échelle – très-haut. Yanuz se glissa sous l'échelle et en saisit le pied qu'il ébranla. « Que fais-tu ? », dit le père. L'enfant répliqua : « J'ai essayé déjà bien des fois, mais j'étais trop faible et l'échelle trop lourde, je ne pouvais pas la remuer. Maintenant, j'ai pris de la force. » Et il imprima au montant un choc tel que Pétraki chancela au haut des échelons.

— « Tu vas me tuer, s'écria-t-il.

— « Je le sais bien », répondit Yanuz…

— Après ? fit M. Chanut.

Capitaine Blunt avait cessé de parler. Il reprit avec fatigue :

— Je m'étonne de dire ces choses, car pendant que Phatmi me parlait, c'est à peine si je la comprenais. Elle ne m'avoua pas que Yanuz avait renversé l'échelle, mais elle allait répétant : « C'est le démon ! » et la misérable femme me serra le cœur quand elle me dit : « J'ai tant pleuré que la lumière de mes yeux s'est noyée dans mes larmes ! »

— Alors, demanda Vincent, ce petit coquin de Yanuz tua son père ?

— Oui… Je le crois.

— Par rancune de l'ancienne blessure ?

— Non… Il demandait le prix de son sang : le secret.

— Quel secret ?

— Laissez-moi me souvenir… Il paraît que le père et le fils disputèrent longtemps : Le père en haut, le fils en bas de l'échelle. Le père voulait descendre, le fils disait : « Je te défends de bouger. Je suis le maître. Rends-moi tout mon sang ou donne-moi le grand secret ! »

— Mais quel secret ? répéta Chanut.

— L'aveugle ne me l'a pas dit. Quand ce fut fini, Yanuz vint lui-même annoncer que son père s'était cassé le cou en tombant, et comme sa mère lui reprochait d'être un assassin, il la saisit aux cheveux, disant : « Je suis le maître ! Je veux le secret ! Il faut que l'on me paye mon sang ! Je le veux ! »

Capitaine Blunt s'essuya le front brusquement :

— Phatmi me faisait grand pitié, reprit-il ; elle parlait comme malgré elle, et pour accomplir un devoir. Voici la fin : Yanuz s'enfuit de la maison après avoir frappé cruellement sa petite sœur, qui accourait pour défendre sa mère. « Quand je reviendrai, dit-il, je saurai le secret, ou je vous tuerai ! »

— Et depuis lors ?

— On ne l'a jamais revu ; mais la malédiction reste. Je demandai à Phatmi pourquoi elle ne réfugiait point son veuvage dans la maison de son ancienne maîtresse ? Elle me répondit par ce seul mot : « Giambattista Pernola. »

— Qu'a-t-il contre vous ? demandai-je.

Elle me répondit :

— *Il sait que je sais.*

» Je voulus parler encore du comte Roland et de sa mystérieuse mort ; elle ne répondit plus.

» Quand je la quittai, je me fis à moi-même cette question : « Ne vaudrait-il pas mieux emmener Édouard loin de cette fortune, gardée par tant de menaces, et qu'enveloppe un si grand deuil ? » »

Une demi-heure s'est écoulée. Laurent de Tréglave et M. Chanut étaient toujours en face l'un de l'autre dans le pauvre taudis d'Arregui. C'était Vincent Chanut qui avait la parole.

— Chacun son métier, n'est-ce pas ? disait-il, rendu à tout son calme. Au milieu même du plus épais brouillard, les marins reconnaissent leur route, parce qu'ils ont leur boussole. J'ai la mienne. Tout ce que vous venez de me dire, est noté et classé. Cette malheureuse femme nous servira ; elle vous a déjà servi en vous empêchant de frapper à la porte de ce dangereux coquin, le père Preux, mon quasi-confrère, que vous alliez choisir comme chien de chasse. Il a une main dans la poche de Pernola, l'autre dans la bourse de M^me^ Marion, la châtelaine de Ville-d'Avray : vous vous jetiez dans la gueule du loup.

» Cependant, il ne faut pas vous fier entièrement à Phatmi ; elle est mère. Je ne crois pas à la rancune des mères. Par le fait, nous n'avons pas un seul allié sur qui nous puissions compter : pas même Domenica Paléologue qui est aux mains de nos ennemis et qui a gardé toute la faiblesse étourdie des enfants.

» Les efforts mêmes qu'elle a tentés à l'aveugle pour retrouver son fils n'ont servi qu'à enflammer les avidités qui

l'entourent. L'association des Cinq est maintenant une sorte de commandite, installée pour exploiter les crédulités de M^me^ la marquise. Et qui sait s'il n'y a pas d'autres compagnies aurifères du même genre ? Domenica est à elle seule un immense ***placer***, toute une Californie !

» Il y a bien Charlotte d'Aleix, une noble, une chère enfant, et il semble que la Providence, en la plaçant sur le chemin de votre Édouard, ait voulu nous indiquer cette porte ; mais, de ce côté encore, un mystère semble menacer.

» Le Giambattista fait courir le bruit que Carlotta n'est pas la fille de feu la princesse d'Aleix : quelle n'a, par conséquent, aucun droit légal à l'héritage de Paléologue.

— Qui serait-elle, alors ? demanda Laurent de Tréglave.

Ce fut sans doute par hasard que les yeux de Vincent Chanut se portèrent vers la miniature qui était toujours dans la main de son compagnon. Au lieu de répondre, il poursuivit :

— En bonne logique, resterait la justice. Tout le monde a le droit de s'adresser à la justice ; mais, outre que nous sommes absolument désarmés, judiciairement parlant, le premier mot de notre plaidoirie serait une accusation d'assassinat, portée contre le père de votre Édouard…

— Jamais, interrompit Laurent.

— Aussi, reprit M. Chanut, je comprends bien le découragement qui vous vient et l'idée qui naît en vous de soustraire votre pupille aux dangers de cette lutte où la victoire semble impossible, mais est-il temps encore de fuir ? Édouard n'est-il pas désormais retenu par un lien que votre autorité ne saurait point rompre ? Et puis, vous avez accepté

un mandat ; de quel droit échapperiez-vous à son accomplissement ? deux mandats, même, car le vicomte Jean de Tréglave, vivant, aurait protégé la mère aussi bien que le fils. Vous êtes l'héritier de ce double devoir, et Domenica, la femme que votre frère aimait si profondément a droit à votre aide plus encore que son fils, car elle est mille fois plus incapable de se défendre.

Capitaine Blunt avait la tête baissée.

— Que faire ? balbutia-t-il.

Le doigt de Vincent Chanut pointa le portrait légué par Arregui.

— Ici, prononça-t-il à voix basse, ici nous avons à la fois la principale menace et le point faible par où notre attaque peut passer.

La main de Laurent de Tréglave se ferma vivement comme s'il eût voulu protéger la miniature contre un choc.

— Expliquez-vous ! prononça-t-il d'une voix contenue, mais hautaine.

— Vous me comprenez, dit simplement M. Chanut.

Laurent rougit. Il était en proie à toute son agitation revenue.

— C'est vrai, balbutia-t-il en détournant son regard ; mon frère ! mon Jean bien-aimé ! Je vous comprends, ou plutôt, je comprends votre erreur. Le malheureux qui vous a légué cette image s'est trompé, s'il n'a pas menti…

D'un geste plein de passion, il porta la miniature à ses lèvres et ajouta, les larmes aux yeux :

— Laura-Maria ! nom charmant d'une divine créature ! Je vous affirme que celle-là n'a jamais fait de mal. J'en suis certain : je vous le jure ! Celle-là, oh ! celle-là est le premier, l'unique amour de mon cœur ! Laura-Maria était un ange… et Laura-Maria est morte !

XXIV

DEUX INVITATIONS

Une heure après, Vincent Chanut était auprès de sa vieille mère. Il prenait volontiers ses conseils dans les circonstances difficiles. Non seulement il lui rapporta la scène du réduit d'Arregui, mais encore, et dans tous ses détails, l'entrevue qui avait eu lieu le matin au logis de capitaine Blunt.

La vieille dame écouta avec une extrême attention.

— Et que vas-tu faire, mon fils Vincent ? demanda-t-elle.

— Ce que vous me conseilleriez, j'en suis bien sûr, bonne mère : J'irai au fond du Pernola quand je voudrai. Je vais le laisser de côté pour aujourd'hui et m'occuper de cette femme qu'Arregui appelait la Française, et que Laurent nomme Laura-Maria. Quelle qu'elle soit, je veux la mettre en face de M. de Tréglave !

M^me^ Chanut réfléchit un instant, puis répondit :

— Tu as raison, fils, je t'aurais conseillé cela.

Vincent se leva aussitôt et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda la vieille dame.

— Chez elle.

— Où donc, chez elle ?

— À Ville-d'Avray.

— Je te le défends ! dit vivement M^me^ Chanut.

— Et cependant… commença Vincent.

— Cherche ailleurs ! interrompit la mère. Je le veux ! Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ! Tu sais bien qu'elle a plus d'une demeure comme elle a plus d'un nom.

Vincent était revenu sur ses pas.

— Ce sera plus long, murmura-t-il.

— Ce sera plus sûr. La maison de Ville-d'Avray est isolée. On a dû la choisir tout exprès pour englober au bon moment ce jeune homme si terriblement riche. Il y a des assassins dans cette histoire-là : au moins deux…

— J'en connais trois.

— Si cet Italien et cette coquine allaient faire alliance ! Tu sais manier les assassins, fils, c'est ta partie, mais tant va la cruche à l'eau… J'ai toujours peur !

— Mère, je vous promets de ne pas sortir de Paris.

— Merci ! Et veille au grain des deux côtés ! Mets une cuirasse qui te couvre jusqu'au bout du nez…

— C'est convenu, mère.

— Tu ris, méchant garçon ! Il y a bien des héros dans les *Victoires et Conquêtes* qui ne sont pas moitié si braves que toi. Ce n'est pas pour t'arrêter au moins ce que j'en dis ; il faut aller au contraire grand train et tout droit, car j'ai idée que leur mécanique est montée, et si tu attendais à demain, peut-être qu'il serait trop tard.

M. Chanut lui donna une paire de gros baisers et descendit l'escalier quatre à quatre.

Vers ce même instant, capitaine Blunt rentrait à son campement de la rue des Minimes.

En principe, la façon de vivre qu'il avait choisie n'est peut-être pas le moyen le plus adroit de cacher la présence d'un étranger à Paris ; mais, jusqu'à présent, le hasard l'avait assez bien servi, et c'est à peine si quelques voisins s'étaient inquiétés de son installation plus que sommaire.

Il passait pour un original, ce qui arrange tout.

Il y a à dire d'ailleurs, en faveur de ce système du « bivouac en chambre », que le danger d'exciter la curiosité de quelques locataires étonnés est compensé amplement par l'absence de tout espionnage domestique.

Et beaucoup de gens sages pensent qu'on ne saurait payer trop cher l'inestimable bien-être produit par l'absence de tout « bon serviteur. »

Capitaine Blunt trouva maître Édouard déjà revenu et couché bien tranquillement sur son cadre. Capitaine alla droit au lit, et comme Édouard avait les yeux grands ouverts, il lui tendit la main en disant :

— Nous avons eu beau temps pour notre promenade, aujourd'hui ?

Édouard retint la main qu'on lui donnait dans les siennes et demanda :

— Est-ce que vous ne m'embrassez pas, ami ?

— Si fait, répondit capitaine Blunt, pourquoi non ?

Et il se pencha pour mettre un baiser sur le front du jeune homme. Celui-ci dit encore :

— Ami, j'ai mérité d'être grondé, pourquoi ne me grondez-vous pas ?

— Te voilà qui prends l'âge d'un homme… commença Blunt, qui était triste, mais qui parlait avec une extrême douceur.

— Pourquoi, du moins, ne me demandez-vous pas où j'ai été ?

— Peut-être parce que je le sais, répondit cette fois Blunt dont les lèvres ébauchèrent un sourire.

Édouard lâcha sa main.

— Père, murmura-t-il, jamais je ne vous ai fait de questions…

— Vas-tu m'en faire ? interrompit Blunt.

Son regard était bon et semblait encourager.

— Non, répondit Édouard. Seulement, vous venez de le dire vous-même : Je prends l'âge d'un homme.

— C'est juste, et tu n'attendras pas longtemps désormais les comptes que j'ai à te rendre.

Édouard secoua la tête et dit :

— Mon père, je sais que je vous dois tout et que vous ne me devez rien.

— Tu te trompes, garçon, répliqua Blunt avec simplicité, je te dois le dernier prétexte que j'ai de vivre. Sans toi, que ferais-je en ce monde ?

Édouard se dressa sur son séant et lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Si vous saviez comme je vous aime ! s'écria-t-il.

— Oh ! garçon, je m'en doute, fit Blunt en lui rendant son étreinte de bon cœur, mais il y a quelqu'un que tu aimes encore mieux que moi.

— Ma mère… balbutia Édouard.

— Je ne serais pas jaloux de ta mère. Ma meilleure espérance est de te mettre bientôt dans ses bras.

— Parlez-moi d'elle, je vous en prie !

— As-tu donc peur qu'on ne te parle d'une autre ? prononça tout bas capitaine Blunt. Ta mère est comme toi, gravement, cruellement menacée…

— Ne me sera-t-il jamais permis de la défendre ?

— Tu ne pourrais, en ce moment, que grandir son danger.

Édouard laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Blunt s'assit au pied du lit. Il changea de ton pour demander :

— On causait, ici près, dans l'autre chambre, quand tu t'es éveillé ce matin.

— Oui, père, vous étiez avec ce M. Chanut.

— As-tu écouté ?

— Seulement pour savoir qui était là. Je m'étonnais que mon lit eût été changé de place.

— As-tu entendu ce qui se disait ?

— Quelques mots, oui.

— Avaient-il trait à une dame qui habite Ville-d'Avray ?

— Oui, père.

— Les as-tu répétés à la personne que tu accompagnais tantôt au bois de Boulogne ?

Édouard rougit légèrement, mais il répondit :

— Père, vos secrets sont à vous.

Capitaine Blunt prit un ton de bonne humeur.

— Quand on est amoureux… commença-t-il.

— Je ne suis pas amoureux de cette personne, interrompit Édouard dont la rougeur augmenta, mais qui ne semblait pas très-embarrassé, car il avait peine à s'empêcher de rire.

Blunt demanda, pour acculer du coup son adversaire :

— Alors, pourquoi la suis-tu, au risque de rouvrir ta blessure et de chagriner ton meilleur ami ?

— Parce que, répondit Édouard, en baissant les yeux cette fois, je suis amoureux d'une autre personne.

Tout cela, de part et d'autre, était affectueux, mais franc. Le pupille et le tuteur parlaient la bouche ouverte avec une égale netteté.

— Garçon, reprit capitaine Blunt, sans mettre de côté son bon sourire, quand nous avons quitté le pays là-bas, le pays de la guerre et de la chasse, dont tu savais déjà tous les secrets, malgré ta jeunesse, je te dis : Nous allons à Paris –

une autre forêt que tu ne connais pas et que, moi, j'ai oubliée. Je te donne la liberté…

— Liberté entière ! appuya Édouard gaiement.

— Liberté américaine ! c'est vrai, je ne m'en dédis pas. Mais pour moi, de mon côté, j'ai gardé la pareille. Tu as droit de folie, j'ai devoir de sagesse.

— Je suis le voyageur et vous êtes le gendarme, père, toujours prêt à me protéger pourvu que j'aie mon passeport.

— L'as-tu ?

— Tout frais signé et bien en règle, oui. Voulez-vous que je vous le montre ?

Maître Édouard plongea la main sous le revers de sa redingotte et poursuivit :

— J'étais en train de le chercher pendant que vous, vous inspectiez le bois de Boulogne.

Une ride se creusa entre les sourcils de Blunt. Il demanda :

— Laquelle de ces deux femmes est venue te voir en mon absence, pendant ta maladie ?

— Elles sont venues toutes les deux, père : voici le passeport.

— L'une d'elles t'a-t-elle parlé de ta mère ?

— Elles m'ont parlé de ma mère toutes les deux.

Capitaine Blunt prit le passeport qu'Édouard lui tendait. C'était une carte d'invitation lithographiée où la date seulement, outre le nom du destinataire, était remplie à la main.

Elle disait : « Madame la marquise de Sampierre prie M. Édouard Blunt de lui faire l'honneur de passer la soirée chez elle le mardi 20 août. – On dansera. »

— Cet endroit-là ne t'a pas réussi, murmura Blunt.

— Je ne compte pas entrer par le saut de loup, répondit Édouard, effrontément câlin. Je vous promets de prendre la porte cochère.

— Tu es bien décidé à accepter cette invitation ?

— Oh ! oui, père. Ne me le défendez pas !

— C'est pour demain. Je ne te défends rien. Penses-tu être assez fort pour supporter cette fatigue ?

— Père, j'en suis sûr.

— C'est bien, garçon. J'ai reçu, moi aussi, une invitation pareille : si tu veux, nous irons ensemble à l'hôtel de Sampierre.

XXV

SALON DE 1867. – PORTRAIT DE Mme L. DE V.

On avait beaucoup remarqué au Salon de cette année le portrait de Mme L. de V., peint par une demoiselle dont le talent considérable n'avait pas encore versé dans la convention officielle, dite « l'art d'émailler papa. »

Le portrait par lui-même avait de belles qualités et servit à souhait la réputation du peintre, mais ce qui frappa surtout le public, ce fut le modèle qu'on devinait splendide à travers le consciencieux travail de ce pinceau habile, sage, obligeant jusqu'à la caresse et n'ayant d'autre vice rédhibitoire que l'ambition de trop plaire à Son Excellence.

Il y a des laideurs qu'on outrage en les nettoyant, il y a des beautés qu'il ne faut pas embellir sous peine de blasphème.

Mais laissons là le peintre et parlons du portrait.

C'était une brune à reflets fauves, presque dorés dans les clairs. Elle avait une robe de velours brun-rouge, sans garnitures. Point de bijoux, sauf trois étoiles dans la forêt de ses admirables cheveux.

Le premier coup d'œil reprochait un peu de maigreur aux contours de ce visage délicat dans son énergie ; le second regard n'y voyait que la jeunesse, l'esprit, le charme et

aussi la passion voilée que respirait la lumière profonde de ses grands yeux.

Et que parlons-nous de maigreur ? Le velours, entr'ouvert selon cet angle qui est l'honnêteté même, le franc milieu entre l'affiche ardent à montrer et la pruderie désolée de cacher, laissait voir une taille si riche dans sa sveltesse ! Cette blanche main demi-fermée sur le livre, ouvert à demi, avait des lignes si pures ! Et quoi encore ? Tout, depuis le grave et fin sourire jusqu'à la féerie de ce pied, tout trahissait le don vraiment divin : la grâce, amour et désespoir de l'art.

On peut dire que Paris égrena devant ce portrait le chapelet entier de ses curiosités.

Les initiales L. de V… ne disaient rien aux bourgeois du dimanche. Pour les gens du vendredi, ces deux majuscules recouvraient, sans le cacher, le nom déjà connu, mais non point du tout « à la mode » de M^me^ la baronne Laure de Vaudré, veuve d'un gentilhomme Angevin qui habitait Paris depuis un peu moins de trois ans.

Peut-être bien que la belle baronne, avec la moindre bonne volonté, aurait pu conquérir sa case dans cette montre qui s'appelle la vogue. Sa feuille de route mondaine était en règle. Nombre de gens avaient connu son mari baron très-authentique et qui même s'entendait aux chevaux.

Mais aussi, peut-être bien que, si elle eût brigué de trop brillants succès, la jalousie de ses rivales vaincues lui aurait demandé des comptes que présentement personne ne songeait à apurer. En effet, le dossier de sa vie, que chacun pouvait consulter, ne remontait guère au-delà de son mariage avec M. le baron de Vaudré, qui avait eu lieu en 1863.

Le mariage avait été célébré à New-York, où le baron s'était rendu pour repêcher quelques débris de ses capitaux, noyés dans un de ces innombrables naufrages qui semblent être le destin commun des banques américaines : ce libre pays faisant tout en grand, surtout banqueroute.

M. de Vaudré ne sauva pas beaucoup de capitaux, mais il ramena la plus délicieuse femme que jamais Angers eût admirée ; une grande dame, en vérité, sachant son monde, élevée mieux qu'au Sacré-Cœur et n'ayant pas même l'accent exotique. Elle venait du Sud-Amérique ; le Sud est resté français, les demoiselles de la Nouvelle-Orléans font beaucoup moins de fautes que des Parisiennes. Il s'agit, bien entendu, de fautes d'orthographe.

M. de Vaudré mourut au commencement de 1861. La baronne n'avait rien qui pût la retenir à Angers. En province, on n'aime pas beaucoup ce qui s'élève au-dessus d'un certain niveau : Laure était aussi par trop belle. Elle vint porter son deuil à Paris. La famille et les alliances que feu le baron avait au faubourg Saint-Germain, rendirent les visites de M^me^ la baronne.

Après son deuil fini, elle vit du monde : j'entends du vrai monde, quoiqu'elle n'eût aucune prétention à faire partie de ce pur noyau qui est « le monde » par excellence, – à ce qu'il dit.

Où plutôt, à ce qu'ils disent, car je pense que vous connaissez comme moi plusieurs douzaines de mondes, dont chacun, pour les heureux qui le composent, est le grand – et le seul !

Le monde de la baronne était au faubourg : bonne qualité de la seconde couche. Elle vivait comme une personne

riche. Elle n'avait point d'enfant. Elle se donnait trente ans et n'en paraissait pas plus de vingt-cinq.

Je me méfie de celles ou de ceux qui restent trop longtemps jeunes. Elle est toujours froide et dure, soit bronze, soit marbre, la matière des statues sur le front desquelles passe, sans les entamer, l'injure des années.

Chose singulière : Dickens, qui avait souvent l'œil perçant de Balzac, disait en parlant de ces étoffes inusables : « Quand une femme a l'air de se vieillir de cinq ans, soyez sûr qu'elle se rajeunit de dix ans ! »

Auquel compte, ce ravissant portrait de la Joconde parisienne aurait frisé la quarantaine. Quelle folie !

Les allures de M^me^ la baronne de Vaudré étaient absolument correctes. Ce n'était pas ce qui s'appelle une dévote, mais elle avait sa chaise à Saint-Germain-des-Prés, dont le clergé la connaissait bien par ses aumônes.

Elle recevait peu : nous eussions pu dire qu'elle ne recevait point, sans l'intimité qui s'était établie récemment entre elle et M^me^ la marquise de Sampierre.

Le cercle des maisons où elle allait était restreint ; elle accueillait les avances avec une réserve plus que discrète et mettait dans tout ce qu'elle laissait paraître d'elle-même une mesure parfaite qui n'excluait, aux heures propices, ni l'abandon ni la gaîté.

Son premier étage de la rue Saint-Guillaume, où quelques privilégiés avaient accès, était un pur bijou. Ses équipages consistaient en un simple coupé, à la vérité fort bien attelé. Quant à sa mise, c'était du grand art : la fière, la sobre élégance de celles qui parent la parure et dont la seule

apparition repousse au dernier plan les riches pauvresses, condamnées à trop de toilette !

Saint-Simon écrivait quelque chose d'analogue en parlant de Françoise d'Aubigné qui servit Scarron et fut servie par Louis XIV.

Mais les temps sont durs et j'aime mieux vous prévenir d'avance : n'espérez pas pour cette belle Laure la fortune de M^me^ de Maintenon.

XXVI

LES QUARANTE ANS DE LA MARQUISE

Ceux-là, les quarante ans de la marquise Domenica, n'étaient niés ni par les autres, ni par elle-même. C'était une vraie, une grosse et même un peu lourde quarantaine. La marquise possédait toujours sa colossale fortune gérée maintenant par son cousin d'alliance le comte Giambattista Pernola, des marquis Sampietri ; cinq millions tout ronds de revenu, disaient les badauds, un million et demi, rabattait la chronique, mieux instruite peut-être que Domenica elle-même, mais moins savante que le Pernola qui, seul, connaissait désormais les régisseurs de Sardaigne et les intendants de Valachie.

M^me^ la marquise ne ressemblait plus beaucoup à la jeune princesse Paléologue, cette éblouissante étoile qui avait illuminé le ciel parisien en 1847. On voyait bien qu'elle avait été belle, mais l'embonpoint vainqueur la fatiguait presque autant que le chagrin. Nous l'avons dit : elle était folle du « plaisir. » Pour certaines natures, qui ne sont pas du tout des exceptions, c'est là une manière de porter le deuil. Elles se réfugient dans la foule et dans le bruit comme d'autres cherchent la solitude et le silence ; il leur faut du monde, à tout prix.

Seulement, le monde de la marquise n'était plus cette élite sidérale que nous vîmes autrefois rassemblée comme un brillant système de soleils, au milieu des miracles de

l'hôtel Paléologue. Il y avait, à cet égard, décadence complète et assurément peu méritée.

Paris est un despote qui ne doit compte à personne ni de ses faveurs ni de ses dédains. Cette vérité s'applique surtout aux vogues exotiques qui montent très-vite, parce qu'aucun entourage ne les gêne, et qui descendent comme on tombe, parce qu'aucun entourage ne les maintient.

Il y avait du sombre dans le passé de la pauvre marquise. Ces grands noms mariés, Paléologue et Sampierre, éveillaient l'écho d'une sinistre rumeur. Paris n'avait jamais vu le fond de ce mystère, perdu au milieu des catastrophes judiciaires qui avilirent si étrangement l'agonie du règne heureux de Louis-Philippe, mais le souvenir surnageait d'un acte de sauvage violence accompli par un mari dans la chambre de sa femme en couches.

Un enfant avait disparu. Le mari était odieux. Il y avait une tache à la robe de la femme.

Après quinze ou seize ans écoulés, quand la marquise Domenica revint habiter Paris, le grand faubourg affecta de ne point savoir qu'il y avait un hôtel de Sampierre.

La famille se composait alors de Domenica, du marquis Giammaria qu'on ne voyait point et dont nul ne parlait jamais, du comte Roland, le fils unique, qui était un adolescent de belle espérance, et de Charlotte, princesse d'Aleix, fille de Michela Paléologue que sa mère mourante avait confiée aux soins de Domenica.

Charlotte était la meilleure consolation de la marquise, qui l'adorait et trouvait dans la présence de cette jolie, de cette très-jolie cousine un prétexte à orchestre et à bougies. Pouvait-on enterrer vivante cette adorable enfant ? Paris, en

définitive, a de généreuses ressources. Quand le monde n° 1 fait le fier, reste le monde n° 2 ; si celui-là résiste, il y a le n° 3, et ainsi de suite jusqu'au n° 100, qui n'est pas encore le demi-monde, fi donc !

Vous pensez que M^me^ la marquise n'eut pas à plonger jusqu'à ces profondeurs.

Entre deux eaux, elle trouva son affaire. On dansa chez elle. Il y eut à ses bals de ceci, même de la noblesse, mais aussi de cela, vous savez quoi, en quantité.

Mais on dansa.

Cependant le malheur est tenace ; l'hôtel de Sampierre fut frappé de nouveau et cruellement par la mort du jeune comte Roland. Une saison tout entière, on y fut réduit à donner des concerts comme en carême. Charlotte devenait une des plus riches héritières de Paris, Pernola rajeunissait, Domenica sanglotait. Après le temps voulu, on dansa un peu – au piano.

Puis, tout à coup, il vint à la bonne marquise un regain de succès qu'elle ne cherchait point, Paris-bourgeois s'occupa d'elle tout à coup, parce qu'elle avait entrepris, à grand frais, cette tâche romanesque de retrouver l'enfant disparu depuis tant d'années. Les uns se moquèrent avec bienveillance, les autres s'attendrirent franchement. Les journaux parlèrent. On compara cette tendre mère à la veuve du célèbre navigateur Franklin dont l'entêtement aveugle, mais sublime, avait nié aussi l'évidence, lançant des flottes entières à la poursuite d'un mort.

Domenica faisait de même et dépensait encore plus d'argent. Elle levait des troupes d'aventuriers, elle équipait

des navires. Je ne parle même pas des neuvaines, des pèlerinages ni des consultations de somnambules.

C'était un prince qu'on cherchait ainsi ; car la marquise avait obtenu du protectorat russe, en Roumanie, la réversion des noms et titres du vieux Michel Paléologue sur la tête du comte Roland, dont son second fils, Domenico, vivant, aurait hérité.

Tout cela intéressait les curieux de faits-divers, d'autant que l'intrépide vicomte de Moeris, ancien secrétaire de Raousset-Boulbon, et chef de la dernière expédition, avait laissé publier dans les journaux des extraits de son voyage de recherches entre la chaine des Andes et l'Océan Pacifique.

C'était curieux à essouffler le lecteur. On n'avait rien trouvé du tout, nous le savons déjà, mais que d'héroïsme dépensé, et aussi que de dollars !

Nous retrouverons ce Moeris, un des hommes les plus étonnants de ce temps-ci, qui couchait entre deux revolvers à mitraille et tapissait sa chambre avec les chevelures de ses ennemis massacrés.

Il fallait ces détails pour l'intelligence de la très-singulière aventure dont nous allons entamer le récit au prochain chapitre.

XXVII

UN MIRACLE

Le 19 août 1867, la marquise Domenica, qui avait donné un grand dîner la veille et qui donnait un grand bal le lendemain, se rendit, selon son habitude, rue du Bac à la petite église des Missions étrangères, sa paroisse, où elle entendait quotidiennement la messe de neuf heures.

Tout ce qui tenait à la paroisse, la connaissait ; elle était aussi pieuse que mondaine, et il y avait des colonnes de neuvaines inscrites à son compte au grand-livre de la sacristie.

Depuis les mendiants de la porte jusqu'à la receveuse des chaises, en passant par le suisse, le bedeau et l'infirme du bénitier, elle fut saluée dix fois avant d'arriver à sa place habituelle.

On lui témoignait un respect familier, à cette belle grosse dame qui pleurait sa messe tous les matins et festoyait tous les soirs. Il n'y avait pas jusqu'à sa dame de compagnie, si robuste et si valaque, la bonne Savta, qui n'eût sa part de popularité dans le petit monde de l'église des Missions.

Aujourd'hui, M^me^ la marquise n'avait point eu le bras de Savta pour monter le perron : elle arrivait seule et s'arrêta tout essoufflée devant sa chaise d'acajou munie, entre autres commodités, d'un coussinet de velours pour appuyer les coudes.

Sous le coussinet, un coffret fermant à clef, servait à serrer les livres de prières que la marquise avait en considérable quantité.

Domenica ouvrit ce coffre, y prit son paroissien ordinaire et suivit la messe qui commençait.

Comme elle était naturellement croyante et qu'elle avait dans le cœur un désir passionné, elle priait avec une extrême ferveur. Ses voisins l'entendirent plus d'une fois sangloter.

On était habitué à cela et chacun savait la cause de ses larmes.

En somme, si impossible que fût l'espoir de cette mère, cherchant, après vingt ans, un enfant disparu à l'heure même de sa naissance, il n'y avait rien là qui pût inspirer autre chose que de la compassion et du respect.

Aujourd'hui, M^me^ la marquise subissait une véritable crise d'émotion.

L'élan de son âme vers Dieu fut plus ardent encore que de coutume. Sa prière était une extase où le nom de Domenico revenait parmi les pleurs qui brûlaient ses paupières. Elle disait dans la bonne foi de son transport maternel : « Seigneur, faites-moi pauvre ! que je souffre le froid et la faim ! Seigneur, abrégez ma vie, mais que je puisse revoir mon Domenico, mon pauvre enfant chéri, avant de mourir ! »

Tout à coup, un peu après l'élévation, les fidèles furent distraits par un cri étouffé.

La marquise de Sampierre était debout, tenant d'une main son livre d'Heures et de l'autre un papier, sur lequel

son regard s'attachait comme s'il eût obéi à une irrésistible fascination.

Elle tremblait de tous ses membres avec violence, ses jambes ne pouvaient plus la soutenir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle par trois fois.

Le secours seul de ses voisins l'empêcha de tomber à la renverse.

Elle ne voyait plus le prêtre à l'autel, et sans doute elle avait perdu toute conscience du lieu où elle se trouvait, car elle reprit à voix haute :

— Le livre était dans le coffre ! je le jure ! je jure que le coffre était fermé à clef !

La folie se déclare ainsi parfois d'une façon foudroyante et il y a des familles condamnées.

On fit sortir madame la marquise du saint lieu en usant de tous les égards possibles.

Elle n'opposait aucune résistance à ceux qui l'entraînaient, mais elle continuait de parler ou plutôt de balbutier des phrases inintelligibles dans lesquelles le mot ***miracle*** revenait fréquemment avec le nom de Domenico.

Sous la porte, elle appela les pauvres et vida sa bourse entre leurs mains.

Au moment de monter en voiture, elle semblait un peu calmée.

Elle put remercier ceux qui l'avaient secourue.

— Si vous saviez, mes amis, mes bons amis ! ajouta-t-elle en portant à ses lèvres le papier qu'elle avait toujours à la main. Dieu a eu pitié de moi ! c'est un éclatant miracle… À l'hôtel ! vite, Constant, à l'hôtel !

La voiture s'ébranla, mais avant qu'elle eût tourné l'angle de la rue de Babylone, la marquise sonna violemment son cocher.

— Chez M. Moffray ! cria-t-elle. Je veux lui demander conseil. Poussez vos chevaux, Constant…, Non ! monsieur de Moeris est un homme plus résolu !… Constant ! à l'hôtel du Louvre !

Et trois secondes après :

— Constant ! Constant ! tournez la rue de Grenelle. C'est Laure que je veux ! Je la veux à l'instant même. Je vais rue Saint-Guillaume, chez M^me^ la baronne de Vaudré ! La lettre dit : « Soyez prudente… » Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne dirai rien à personne ! Ils m'ont pris mon Roland ! Je jure que si mon Domenico m'est rendu, je saurai le défendre contre eux et contre tous !

Elle essaya encore de lire le mystérieux écrit qui avait produit sur elle ce délire d'allégresse, mais ses pauvres yeux étaient noyés.

Elle se laissa aller au fond de la voiture en murmurant :

— Jamais, jamais je ne l'ai cru mort, mon petit enfant ! mon Domenico bien-aimé !

XXVIII

ADRESSES DE LETTRES

Cette belle Laure de Vaudré avait dû se lever matin. Il n'était pas encore neuf heures et demie, et la tablette de son secrétaire – un Boule très-curieux – supportait déjà plusieurs lettres dont l'écriture était toute fraiche.

Presque toutes les lettres étaient déjà dans leurs enveloppes, et jetées pêle-mêle.

On pouvait lire quelques adresses, entre autres celle de M. F. Preux, principal locataire, cité Donon, rue de Babylone, celle de M. Chanut, rue des Canettes et celle de M. Édouard Blunt, chaussée des Minimes, Paris.

Il y avait deux lettres qui attendaient, achevées, mais non pliées.

M^me^ la baronne de Vaudré avait sans doute donné quelque rendez-vous, car son regard interrogeait souvent la pendule. Ce regard était calme et doux comme Laure elle-même dans son négligé charmant : il n'exprimait ni inquiétude ni impatience.

À neuf heures trente-cinq minutes, on sonna ; Laure eut un sourire.

Presque aussitôt après, sa femme de chambre, qui était une Anglaise d'âge mûr et d'apparence absolument remarquable, vint annoncer M^me^ la marquise de Sampierre.

Laure ne témoigna aucune marque de surprise et dit comme manière d'acquit :

— La messe a donc fini de bien bonne heure, aujourd'hui.

Elle ajouta :

— Hély, ma chère, dites à madame la marquise que je suis à elle, et revenez, j'ai besoin de vous.

Quand Hély fut partie, Laure fit la revue de ses lettres et mit les deux dernières dans leurs enveloppes. Elle allait très-vite en besogne et n'avait point l'air de se presser.

Ainsi est faite la vivacité sereine des fées.

Sur l'une des enveloppes, elle écrivit : « À M. le vicomte de Moeris, hôtel du Louvre » ; sur l'autre : « À M. Achille Moffray, agent d'affaires, rue de Provence. »

On sonna de nouveau. Le sourire de Laure devint songeur.

— M^me^ la marquise attend au petit salon, dit Hély en entrant ; elle a demandé un verre d'eau. Je crois qu'il lui est arrivé quelque chose de particulier ce matin.

Au lieu de répondre, Laure lui mit dans la main le premier paquet des lettres cachetées.

— Pour la poste, dit-elle. Je me serai trompée… On n'a pas sonné ?

— Étourdie que je suis ! s'écria l'Anglaise, si fait… c'est ce jeune homme d'hier soir, qui a la tête un peu de côté, mais qui est si convenable !

Cet adjectif : ***Convenable***, est le premier de tous, une fois passée la jetée de Calais : il exprime le plus bel éloge que la langue anglaise puisse décerner à un être humain. Hély le prononça avec emphase :

— Ce jeune garçon m'est très recommandé, laissa tomber la belle baronne. Que pensez-vous de lui, vous Hély, ma chère ?

Hély se redressa de son haut pour répliquer :

— En général, madame sait bien que je ne pense rien des hommes ; mais, quoique je sois exilée ici, à Paris, grand vase de pourriture moderne, j'appartiens toujours par le cœur à la congrégation méthodiste consolidée d'Ave-Maria-Corner, troisième ordre de purification, selon le prédicatoire exclusif du saint Nicholas Daws, qui a corrigé l'évangile. Eh bien ! madame saura que le jeune homme sort de chez le docteur Jos. Sharp qui est un de nos plus forts piliers dans le Seigneur.

Elle s'arrêta parce que sa maîtresse la regardait fixement.

— Est-ce que Madame aurait entendu parler du saint Nicholas Daws ? demanda-t-elle en rougissant d'admiration et de ferveur.

Il y avait sur son front abondamment fané une candeur terrible.

Laure ne perdit point son beau sourire et dit :

— Alors, Hély, vous auriez confiance en ce jeune M. Donat ?

— Oh ! certes, madame, à cause de ses principes et de sa tenue diamétralement régulière.

— Faites-le entrer au boudoir, donnez-lui un journal et qu'il attende.

— Un journal, non, madame ; j'ai, Dieu merci, la ***Série des preuves***, s'il est sérieux, comme je l'espère, et, s'il penche vers les frivolités de son âge, j'ai le ***Jardin de la contreverse*** et les ***Sept parfums du sanctuaire***. Un journal ! madame, que Dieu nous garde du poison !

— Vous lui prêterez ce que vous voudrez, Hély. Votre opinion a un grand poids sur moi, ma bonne. Je causerai volontiers avec ce jeune homme, quand M^me^ la marquise sera partie.

L'Anglaise fit une révérence. Laure ajouta, en lui remettant à part la lettre de Moeris et celle de Moffray :

— Ces deux-là doivent être portées à leur adresse sur-le-champ et par estafette. C'est très pressé.

XXIX

COMMENCEMENT DE LA CONSULTATION

En sortant de sa chambre à coucher, M^me^ la baronne Laure de Vaudré passa dans le boudoir où Hély avait mission de faire attendre l'intéressant jeune homme qui appartenait, comme elle, au troisième ordre de purification, dans le prédicatoire du saint Nicholas Daws, d'Ave-Maria-Corner.

La porte du boudoir donnait dans le grand salon.

Laure traversa le boudoir, et en referma la porte à clé.

Elle poussa même le verrou, excès de précaution bien inutile contre un membre de la congrégation méthodiste consolidée !

Elle traversa aussi la pièce d'apparat qui sentait un peu le renfermé et pénétra dans le petit salon.

Là, au contraire, tout vivait, tout souriait ; les fleurs et l'art au dedans, au dehors les vieux arbres d'un bosquet contemporain de Louis XIV.

On y devinait la présence habituelle de cette créature choisie qui était la grâce sobre, le goût exquis, le charme.

Il y a seulement cent ans, aucun poète « léger » n'aurait pu voir ce ***réduit*** sans faire rimer aussitôt : « Mon œil te contemple » avec « temple ».

C'était là que M^me^ la marquise de Sampierre attendait.

Elle s'était jetée sur un canapé en entrant. Sa maladie mignonne était la courte haleine ; aujourd'hui, les opulences de sa gorge bondissaient positivement. Elle s'éventait tant qu'elle pouvait avec son mouchoir pour rafraîchir le feu de ses joues. On eût dit qu'elle venait de faire une lieue à pied toujours courant.

Le mystérieux billet, trouvé entre les pages de son paroissien aux Missions étrangères, et cause de tout ce grand émoi, n'était plus dans sa main.

— On n'a pas idée de cela, n'est-ce pas ! dit-elle, avant même que Laure lui eût adressé les compliments d'usage. Je passerai pour folle à la fin ! Qu'allez-vous penser en me voyant chez vous à pareille heure ?

Laure lui avait pris la main, qu'elle serrait affectueusement.

— Je vais penser, répondit-elle en souriant, que vous me traitez comme une amie, et je vous en remercie de tout cœur.

— J'étais sûre de cela, ma chérie murmura la marquise, qui la regardait avec une admiration toute féminine. Mais, mon Dieu ! êtes-vous assez jeune ! dès le matin ! et belle ! Je serais presque votre mère, savez-vous ?… J'ai un service à vous demander, un grand service. Asseyez-vous là, près de moi. Voulez-vous être mon bon ange ?

Tout à l'heure, pendant qu'elle attendait, une sorte d'affaissement avait succédé à son excitation, mais la fièvre la reprenait et précipitait ses paroles.

Laure se mit auprès d'elle. Sa réponse fut un témoignage d'empressement dévoué. Leurs fauteuils se touchaient presque, et néanmoins Mme de Sampierre rapprocha le sien.

— Chérie, dit-elle en baissant la voix, je vous préviens que je vous prends au mot. Pas de préambule ! Deux fois déjà, vous entendez, deux fois, vous m'avez parlé de LUI…

— Plutôt cent fois que deux ! s'écria la baronne. Ah ! certes, nous avons causé de lui plus de cent fois ! S'il y a au monde une chose qui m'ait intéressée, c'est l'admirable entêtement de votre amour maternel. Ma raison me défendait de partager vos espérances, mais que peut la raison contre le cœur ? Et, souvent, je me suis surprise à rêver, comme vous rêvez vous-même, le retour de ce fils bien-aimé.

La marquise l'attira vers elle et la baisa au front.

— Ce n'est pas cela, dit-elle encore. Vous êtes une âme d'élite et vous avez toujours écouté ce que tant d'autres appellent mes radotages. Mais j'ai dit ce que je voulais dire, et je le répète : vous m'avez déjà parlé deux fois de mon fils. J'ajoute : vous ne m'avez jamais parlé de lui que deux fois.

Le front de la baronne se couvrit d'un nuage, et son regard exprima de l'inquiétude.

— La première fois, poursuivit Mme de Sampierre, dont l'accent devenait timide et singulièrement ému, c'était à Carlsbad. Vous vous souvenez, chérie, nous avions fait connaissance tout de suite, et moi, du moins, je vous avais aimée à première vue, comme les amoureux des romans. Ce jour-là, je vous rencontrai toute seule dans le parc ; votre physionomie me parut changée, votre voix aussi, – votre voix surtout. Je parlais, et vous savez bien de quoi je parle

toujours ; vous marchiez près de moi sans répondre. Tout à coup, vous me dites : « Il n'est pas mort… »

— Moi ! s'écria Laure, qui avait les yeux baissés.

La marquise poursuivit :

— Je vous demandai : « Qui donc ? » Vous me répondîtes : « Domenico ».

Laure garda le silence.

Le nuage qui était sur son front s'assombrit.

— Jamais vous ne m'avez rien dit de cela ! murmura-t-elle.

— C'est que, répliqua la marquise, si on vous aime beaucoup, on vous craint un petit peu. Moi, d'abord, auprès de vous, je suis toujours comme si vous étiez la reine. Aborder cette question-là, c'était toucher à votre secret. Je n'ai pas osé. Voilà tout.

La baronne de Vaudré releva les yeux et dit :

— Domenica, je ne veux pas avoir de secret pour vous.

— Oh ! chère enfant ! s'écria la marquise en se jetant à son cou, le bonheur me vient, puisque je vous ai trouvée ! Avec mon Domenico, vous êtes ce que j'aime le mieux au monde !

— Et votre Carlotta ? fit Laure, dont la belle bouche eut de nouveau son sourire.

— Et Carlotta, bien entendu, répéta la marquise, je n'oublie pas ma chère fillette. Mon fils l'aimera. J'aurai deux enfants !

Laure, qui semblait rêver, pensa tout haut :

— C'est bien vrai, ce serait le bonheur.

— La seconde fois que vous m'avez parlé de lui, continua la marquise c'était chez vous, à la place même où nous sommes. Vous aviez encore cet air singulier qui transforme votre beauté et fait de vous une autre femme. Quand je vous embrassai en entrant, vous me dîtes : « Je dors », comme cela, de but en blanc.

— Ah ! fit la baronne. Et l'autre fois, à Carlsbad, je ne vous avais pas dit : « Je dors ? »

— Non. J'oubliais un détail. À la porte, Hély m'avait dit : « Madame la baronne n'y est pour personne, mais elle attend la marquise. » Je dois vous affirmer que vous ne pouviez être instruite de ma venue, puisque j'étais entrée chez vous par hasard, tout à fait en passant.

Laure ne répondit pas.

— Et alors, demanda la marquise, vous ne vous souvenez pas de tout cela ?

— De rien, prononça Laure à voix basse, mais ne vous en étonnez pas, c'est la règle. Le sommeil se souvient du sommeil. La veille ne garde mémoire que de la veille.

— Comme c'est curieux, ces choses-là ! comme c'est inexplicable ! moi, j'y crois, vous savez ? Non pas aux autres, mais à vous… Pour en revenir, quand vous me dîtes : « Je dors », je crus que cela signifiait tout bonnement : « J'ai sommeil », d'autant mieux que vous laissiez tomber l'entretien sans rien répondre à mon bavardage, mais au moment où j'allais me retirer, en femme bien élevée qui ne

veut pas gêner, vous me prîtes par la main et vos grands yeux m'enveloppèrent d'un regard qui me fit froid partout.

— Et je parlai ? demanda Laure.

— Vous dîtes : « M. le marquis croit l'avoir tué… »

— Qui ? votre fils ? s'écria la baronne dont le regard exprimait une curiosité pleine d'étonnement.

La marquise l'examinait avec attention.

— Oui, répondit-elle. Vous parliez de mon mari et de mon fils.

Laure croisa ses mains sur ses genoux.

— Vous pensez, reprit M^me^ de Sampierre, si je fus violemment frappée. Je n'ai jamais confié ce douloureux secret à personne.

— Et personne ne le sait ! interrompit Laure vivement, pas même moi ! Prenez garde, Domenica. Vous parlez ici de choses que j'ignore absolument. N'allez pas plus loin, si vous voulez garder vos secrets.

Sa main pâle pressait le bras de la marquise. Celle-ci répartit avec élan :

— Je n'ai rien à vous taire, ma chérie ! L'avertissement que vous me donnez prouve bien votre délicatesse, mais je n'en profiterai pas. Je veux que vous sachiez tout de moi, puisque vous ne me cachez rien de vous.

Laure la remercia d'un serrement de main et demanda :

— Cette seconde fois, est-ce que je ne vous dis pas autre chose ?

— Si fait, répondit Mme de Sampierre, vous me dites : « Prenez garde à l'homme d'Italie… »

— Ah ! murmura Laure, j'ai dit cela !

Puis elle ajouta après un silence :

— Et vous avez compris ?

La marquise fit un signe affirmatif.

— Moi, je voudrais ne pas comprendre, dit la baronne, car M. le comte Pernola m'a toujours semblé un homme bon et dévoué. Il est de mes amis.

— Ah ! pauvre chérie ! s'écria la marquise, les amis ! est-ce qu'on sait ! à l'exception de vous, tout le monde me fait peur ! Voyez-vous, je suis trop riche, voilà le malheur. Et encore, ici, à Paris, les gens qui viennent chez moi et mes hommes d'affaires eux-mêmes ne savent pas comme je suis riche. C'est effrayant tout uniment ! Je reçois souvent des lettres anonymes qui me disent : « Prenez garde ! vous ne connaissez pas vos propres affaires, on vous vole… » Et après ? qu'est-ce que cela me fait ?

Laure avait les yeux baissés.

— Croyez-vous qu'on pourrait jamais me ruiner ? demanda la marquise avec un sourire de pitié.

— Vous souvenez-vous que nous visitâmes ensemble la grande tonne d'Heidelberg ? murmura la baronne sans relever les yeux.

— Oui, eh bien ?

— Il ne faudrait qu'un petit trou de vrille pour la vider avec le temps.

Domenica poussa un gros soupir, mais elle haussa les épaules et répéta :

— Avec le temps ! Un siècle, alors, ou deux, et encore ! Ah ! chérie, allez, ce n'est pas la prudence qui me manque ! je n'ai confiance en personne. Certes, je ne voudrais pas devenir pauvre, car il faut de l'argent pour chercher une aiguille dans mille charretées de foin, et c'est là ce que je fais, mais je voudrais au moins arrêter cette marée montante, cette marée d'argent qui me noie ! Je dépense, je donne tant que je peux et sans choisir, je jette comme on dit, le bien par la fenêtre. Rien n'y fait, ma chérie. L'argent revient par la cheminée. Depuis six mois, j'ai eu deux successions… Tenez ! c'est comme pour mon embonpoint ! Vous riez ? Voilà ! Je fais rire. Je ne mange pas, je ne dors pas, je pleure le jour, et tous les mois mon poids gagne une livre : C'est terrible !

Elle essuya une larme qui lui venait dans un sourire et reprit brusquement :

— Mais ce n'est pas tout ça ! Il s'agit du service que vous allez me rendre. Où en étais-je ? à Pernola. Il a entre les mains mes pouvoirs authentiques et généraux pour mes biens de Roumanie, de Hongrie et de Sardaigne, c'est vrai, mais je les lui reprendrai… Je continue : Après que vous m'eûtes dit de me méfier de lui, vous fûtes du temps sans me parler, puis votre tête se pencha sur votre poitrine et je vous entendis murmurer, mais si bas, si bas : « En pleine mer… sur la route des Antilles… bien loin encore, ah ! bien loin… Le navire se dirige vers la France… »

Les beaux yeux de Laure brillèrent.

— Achevez, dit-elle avec une visible émotion.

— C'est fini, répliqua tristement la marquise.

— Je dus ajouter…

— Vous n’ajoutâtes pas une parole.

— Et combien y a-t-il de cela ?

— Trois semaines.

— Et je n’ai plus jamais rien dit depuis lors !

— Rien, jamais.

XXX

SUITE DE LA CONSULTATION

Même au faubourg Saint-Germain, il est peu de voies aussi complètement sourdes-muettes que la rue Saint-Guillaume.

Il y a, là, tel noble balcon, où l'on pourrait muser pendant le quart d'une journée sans ouïr d'autre bruit que le passage de l'omnibus au coin de la rue Saint-Dominique.

Dans ce quartier paisible jusqu'à la mort, les métiers se taisent et les colères illustres des deux glaciers qui combattirent en champ clos, une fois, pour le nom de la reine Blanche, ne parvinrent même pas à secouer le sommeil ambiant.

La maison de M^me^ Laure de Vaudré, située entre deux hôtels que la saison d'été faisait déserts et entourée par derrière de grands vieux jardins à l'aspect humide, aurait pu concourir pour le prix de silence dans ce quartier silencieux.

Quand nos deux amies se turent, après la dernière réponse de la marquise Domenica, il se fit, dans le petit salon, un repos si mat et si profond, que, malgré le beau soleil du dehors, l'idée de la nuit venait.

Vous y eussiez entendu, comme disent les locutions proverbiales, la souris courir ou la mouche voler.

Et par le fait (c'est pour cela que nous avons mentionné l'étrange absence de tout bruit), la souris courait chez cette

charmante baronne : une souris noble peut-être et dont les preuves remontaient aux croisades.

Cette souris avait dû se tromper d'heure. Elle courait ou bien elle grattait, comme s'il n'eut point été plein jour.

Ou du moins, derrière la porte fermée du grand salon, quelque chose bruissait, mais si faiblement ! Il fallait la fine oreille de M^me^ la baronne pour l'entendre.

La marquise Domenica n'avait pas saisi ce bruit presque imperceptible.

Ce fut elle qui reprit l'entretien.

— Souvenez-vous, chérie, dit-elle, vous n'avez pu me rien dire depuis lors, car le lendemain du jour où ***vous dormiez***, Charlotte et moi nous partîmes pour Ems. Pendant ces trois semaines, vous et moi, nous ne nous sommes plus revues.

— C'est juste, fit Laure.

— Je ne suis pas superstitieuse, continua la marquise, mais je sors d'une famille où l'on garde la tradition d'événements surnaturels. Je puis croire à certaines choses que la raison humaine ne saurait expliquer. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, chérie, c'est pour moi. Il ne s'agit plus de votre sommeil. J'ai vu… comment dire cela ? Vous avez certainement remarqué mon trouble, tout à l'heure, lors de mon arrivée… C'est que j'avais été témoin… enfin, il y a un fait de toute évidence, que j'ai constaté de mes yeux, un fait tellement extraordinaire…

Laure l'interrompit pour demander :

— Ce fait a-t-il eu lieu à Ems ?

— Mais non, c'est ce matin même !

— Alors, vous n'êtes pas revenue à Paris tout exprès pour m'interroger ?

— Non certes… vous n'ignorez pas que j'ai plus d'un sujet de tristesse…

Laure l'arrêta.

— Je ne sais rien, dit-elle avec fermeté, je ne veux rien savoir.

— Et cependant, il faut bien que je vous apprenne…

— J'entendrai tout, interrompit encore M^me^ de Vaudré, mais je ne saurai rien.

Elle ajouta d'un ton de résignation presque douloureux :

— Pour tout entendre et pour ne rien voir, il faut que je dorme. Cela me fait souffrir cruellement, et pourtant, je dormirai, si vous l'exigez, Domenica.

La bonne figure de la marquise exprima sa joie et sa reconnaissance.

— Je n'espérais pas moins de vous, chérie, s'écria-t-elle, et je n'osais pas vous le demander. Est-ce que vous avez quelqu'un ici pour vous endormir ?

Par cette question, nous pouvons voir que l'excellente marquise n'était pas tout à fait une innocente en fait de sorcellerie somnambulesque.

La baronne fixa sur elle son regard mélancolique et répondit avec lenteur :

— Domenica, j'ai confiance en vous et je vous aime. Quelque chose me défend d'accepter votre secret et m'ordonne de vous livrer le mien sans réserve. Gardez-le fidèlement, car nul être vivant ne le possède, excepté vous.

D'un geste, elle ferma la bouche de la marquise qui voulut remercier, et poursuivit :

— Un homme a exercé sur ma vie une influence extraordinaire. Ce n'était pas mon mari. Cet homme est mort.

Ses yeux étaient baissés maintenant, mais elle gardait le front haut et sa beauté avait vraiment un caractère solennel. Domenica la contemplait avec une sorte de respect.

Laure poursuivit :

— Il est des liens que la mort ne saurait détruire. Je ne parle pas ici des choses de l'amour. Peut-être n'y avait-il point d'amour entre cet homme et moi. Du moins, il aimait une autre femme et je ne l'ignorais pas. Quand ma volonté est de dormir, ce sommeil auquel nous songeons en ce moment toutes les deux, je n'ai besoin que de cet homme qui a été mon maître.

Un vague frisson glissa le long des veines de la marquise, pendant qu'elle écoutait ces singulières paroles.

Elles furent prononcées avec une émotion contenue, mais si profonde, que l'idée de supercherie ne serait pas venue, même à un sceptique.

Tout au plus, le sceptique aurait-il pensé que cette charmante femme avait de l'exaltation dans l'esprit et que sa cervelle était un peu malade.

La marquise Domenica ne pouvait passer pour sceptique.

— Est-ce que le mort revient, ma chère ? demanda-t-elle tout bas d'une voix qui tremblait considérablement.

— Il ne s'en va jamais, répliqua Laure avec un triste sourire.

Domenica s'agita sur son siège :

— Ce n'est pas que j'aie peur… murmura-t-elle en glissant à la ronde une œillade inquiète.

Laure la regarda, et son sourire prit une expression plus recueillie pendant qu'elle disait :

— Vous avez raison de ne rien craindre, *il* ne vous fera jamais de mal, ***à vous*** !

XXXI

L'ÉCUSSON DE TRÉGLAVE

La marquise Domenica n'aurait point su dire pourquoi ces paroles, qui semblaient destinées à la rassurer produisaient sur elle l'effet contraire et changeaient son inquiétude en terreur.

Laure étendit le bras pour rapprocher d'elle un guéridon volant, dont la tablette de marbre à galerie supportait divers objet. Elle y prit un petit miroir à manche, dont la poignée d'argent avait de fines ciselures, et un écrin de peau chagrinée.

Elle ouvrit l'écrin qui contenait une bague en or très-massive et de l'espèce dite chevalière.

Évidemment, cette bague ne pouvait convenir à sa main.

Elle devait appartenir ou avoir appartenu à un homme.

Le chaton, de forme ovale, portait un écusson gravé.

Une expression de peine, combattue par un religieux respect, envahit les traits de Laure au moment où elle toucha ces deux objets.

Elle baisa la bague comme si c'eût été une relique, puis elle la tendit à la marquise avec le miroir, en disant :

— Je veux dormir par vous, puisque je dormirai pour vous. Passez la bague au doigt annulaire de votre main, vous me présenterez le miroir, droit devant moi, pour que j'y voie bien mes deux yeux.

Les doigts de Domenica frémirent un peu au contact du miroir magique. Ce ne fut rien ; le manche ne brûlait pas.

Mais quand elle prit la bague et que son regard rencontra les armoiries gravées sur le chaton, elle se sentit devenir froide.

La masse de sang qui, d'ordinaire, colorait si violemment son visage, se retira d'un coup pour faire place à une mortelle pâleur.

Une étincelle passa entre les paupières demi-closes de Laure.

La bague, paraît-il, était plus magique encore que le miroir, car le choc éprouvé par Domenica fut visible et faillit la terrasser.

Elle resta comme éblouie ; un instant, sa bouche béante n'eut plus de souffle.

Le rapide regard qui glissa entre les cils de Laure constata ce trouble mais ce fut tout.

Laure ne parla point.

Sur ses traits, dont l'expression obéissait rigoureusement à sa volonté, l'œil attentif d'un observateur eût discerné peut-être une nuance de triomphe fugitif comme l'éclair.

Nous disons : peut-être.

Et nous parlons d'un observateur clairvoyant.

Mais la marquise Domenica ne brillait pas plus par le sang-froid que par la clairvoyance.

Quand cette bonne marquise, après une minute ou deux, eut enfin conscience de son trouble et frayeur de l'avoir laissé paraître, il était trop tard pour interroger le visage de sa compagne. Celle-ci avait l'air, en effet, de ne plus appartenir à notre monde et semblait absorbée dans ce recueillement qui précède tout acte solennel.

— Je suis prête, dit-elle en gardant cet air de souffrance grave et de résignation qui donnait à toute la scène une couleur si étrange ; mettez la bague à votre doigt et tenez le miroir de façon à ce que je m'y puisse voir tout à fait en face.

La marquise obéit pour la bague, mais négligea le miroir, son regard restait rivé au chaton qu'un reflet de soleil faisait briller à sa main.

Ce n'était pas un bijou moderne. Les contours de l'écusson étaient tracés selon ces lignes robustes de la gravure ancienne, et les pièces de l'écu s'enlevaient vigoureusement sur le champ, émaillé de noir.

Héraldiquement, l'écu se blasonnait ainsi :

« De sable au cœur d'or, transfigé de trois glaives d'argent, le un en barre, le deux en pal, le trois en bande, cimier de chevalier-comte, devise : ***Tres in uno*** ; cri : « Tréglave pour mourir ! »

Domenica connaissait l'écusson, le cri, la devise et la bague.

— Eh bien ! fit Laure. J'attends.

Sa voix était brève et sèche.

La sueur perlait sous les cheveux de Domenica.

Une question vint jusqu'à sa lèvre, mais Laure ajouta impérieusement :

— Ne parlez plus, madame, je vous dis que j'attends !

La marquise saisit résolûment le miroir.

Un flux de sang revenait à ses joues, parce qu'elle pensait :

— Quand elle va dormir, je l'aurai tout entière en mon pouvoir, et je saurai !

Et ce n'était plus seulement à l'objet premier de sa visite qu'elle songeait en parlant ainsi.

Déjà, elle voulait davantage, car elle avait la foi robuste et la soif insatiable de connaître.

Et dans sa croyance, tout son passé était là maintenant, sous sa main, avec tout son avenir.

XXXII

SELF-INFLUENCE

Le miroir fut tourné vers Laure dont les traits étaient de marbre. Sous la rigidité de ce calme, il y avait pourtant comme un malaise.

La marquise rentra bien vite dans son rôle ; elle appartenait de nouveau tout entière à l'épreuve mystérieuse qui allait avoir lieu sous ses yeux. Sans les vastes battements de son sein, elle aurait pu poser en statue de la Crédulité.

— Le miroir est placé, dit-elle en tâchant d'affermir sa voix, et j'ai la bague : commençons !

Avant de rouvrir ses paupières, Laure prononça tout bas :

— Domenica, je vous préviens que, dans un instant, vous allez être la maîtresse absolue de ma volonté. Je vous donne à feuilleter ce livre que toute créature humaine ferme avec tant de soin : ma conscience. Je n'ai jamais fait pour personne au monde ce que je fais ici pour vous, et pour personne au monde jamais plus je ne le ferai. Souvenez-vous que vous avez entre les mains un dépôt sacré ; n'en abusez pas pour satisfaire une curiosité frivole, – mais pour ce qui concerne votre poursuite maternelle, je vous autorise à user de moi sans réserve. Une fois endormie, si je refuse de répondre à vos questions, insistez ; si je m'obstine, ordonnez ; si je me révolte, menacez !

— Vous menacer, moi, chère belle ! s'écria Domenica. Ah ! par exemple !

Au lieu de répliquer, Laure ouvrit avec lenteur ses yeux où il n'y avait plus de rayons.

Les cils de ses paupières semblaient pesants. Son regard, qui cherchait à fuir le miroir et la bague, erra un instant dans le vide.

Quand il rencontra enfin l'anneau, une commotion courte, mais puissante, secoua le corps de Laure, dont les lèvres blêmes exhalèrent une plainte.

Elle se dressa à demi, les deux mains sur les bras de son fauteuil.

Elle était belle à miracle dans cette lutte contre une force invisible.

Soit qu'il y eût quelque chose de réel dans cette mise en scène, soit que la charmante baronne jouât merveilleusement son personnage de pythonisse combattant l'envahissement du Dieu, il est certain qu'un émoi mystérieux radiait autour d'elle.

On ressentait cela à distance comme l'action d'un foyer.

Ces préliminaires dégageaient je ne sais quoi d'ébranlant, et des esprits beaucoup plus solides que celui de la bonne marquise en auraient subi l'influence.

Pendant la moitié d'une minute qui s'allongeait à la taille d'une heure, Laure resta immobile et droite, l'œil voilé, la prunelle fixe, repoussant son propre regard que le miroir dardait sur elle.

Si vous eussiez demandé la mesure de ce temps à Domenica, elle vous aurait répondu : un siècle.

Et par le fait, toutes les parties de son corps tremblaient déjà et commençaient l'émeute des membres suppliciés par la fatigue, comme si elle eût gardé la même position énervante pendant le quart d'une journée.

Laure fronça le sourcil et dit avec colère :

— Ne bougez donc pas, madame !

— Mon Dieu, chère mignonne, répondit humblement la marquise, ce n'est pas ma faute. Je vous jure que je fais de mon mieux !

— Taisez-vous ! prononça Laure plus rudement et d'un accent indigné.

La sueur coulait à grosses gouttes sur les tempes et sur les joues de Domenica, mais elle n'en tremblait que plus fort.

Laure frappa du pied violemment et se leva tout d'une pièce. Elle semblait beaucoup plus grande. Sa beauté se faisait terrible.

La marquise, épouvantée, laissa tomber le miroir.

— Ne me faites pas de mal, chérie ! balbutia-t-elle en chancelant.

Laure lui arracha la bague avec tant de brutalité que l'embonpoint du bon gros doigt de la marquise garda une meurtrissure violette.

Elle cria miséricorde et l'idée lui vint de se sauver, mais Laure lui avait déjà tourné le dos et marchait d'un pas roide vers la grande glace qui pendait au-dessus du canapé.

Un clou doré, à crochet, était piqué dans la bordure inférieure du cadre. Laure y accrocha l'anneau, et sans doute que le clou était là pour cet usage.

Le miroir à manche, désormais inutile, restait aux pieds de Domenica, qui trempait son mouchoir rien qu'à le passer sur son front inondé.

La peur qu'elle avait eue faisait encore claquer ses dents.

Laure se posa devant la grande glace. L'épreuve recommençait.

La marquise, placée maintenant derrière Laure ne pouvait plus apercevoir que son image réfléchie, mais elle la dévorait des yeux et la curiosité revenait parmi sa terreur.

Au bout d'un instant, elle vit les traits de Laure se contracter légèrement, et celle-ci dit d'une voix très-altérée :

— Approchez-vous. Ayez du sang-froid. Tenez-vous prête à me soutenir si je tombe.

Domenica obéit, mais elle avait elle-même grand besoin d'être soutenue.

Comme elle arrivait auprès de Laure, les yeux de celle-ci étincelèrent dans la glace. Ce fut une flamme passagère et pareille à celle d'une lampe près de s'éteindre.

En ce moment, l'effort dépensé par la belle baronne paraissait être à son comble.

Une tache de pourpre pâle marquait les pommettes de ses joues. Les lignes tourmentées de son visage accusaient à

la fois et la fièvre et la fatigue d'un combat désespéré. Sa respiration sifflait dans sa gorge.

Tout à coup sa main droite, qui pressait sa poitrine, se déploya lentement au bout de son bras étendu – puis se leva – et par trois fois, elle dirigea vers sa propre image ce geste bien connu que les magnétiseurs appellent : une passe.

Le cristal poli et muni de tain, disent certains adeptes du magnétisme, répercute le fluide vital tout comme il réfléchit la lumière.

M^me^ la baronne de Vaudré oscilla comme un beau marbre qu'on priverait tout à coup du lien qui l'attache à sa base, et Domenica l'ayant reçue dans ses bras, l'assit sur le canapé.

C'est là ce que les Américains nomment le ***self-influence***, et quelques « professeurs » français l'***automagnétisation***.

Ceux qui croient au reste de la doctrine n'ont aucune raison valable pour révoquer en doute ce phénomène particulier.

Laure avait maintenant les yeux mornes et tout grands ouverts. Elle était blanche comme si le dernier atome de son sang eût déserté ses veines.

XXXIII

LA LETTRE MIRACULEUSE

La marquise Domenica regardait « sa chérie » avec une certaine défiance. Sur son honnête figure on aurait pu découvrir un reste de frayeur.

— Dormez-vous, mignonne ? demanda-t-elle timidement.

— Oui, répondit Laure, je dors.

— Mais j'entends, là, bien comme il faut ! insista la marquise.

— Je dors, répéta Laure.

Sa voix, si harmonieusement sonore à l'ordinaire, frappait sec au tympan et les vibrations s'en éteignaient au sortir même de sa bouche, comme il arrive à ceux qui parlent malgré eux-mêmes dans le délire de la fièvre.

— Êtes-vous lucide ? demanda encore Domenica.

— Non, attendez.

Laure continua presque aussitôt après, faisant de grandes pauses entre ses phrases :

— J'ai de la peine… je cherche mon chemin… je me dirige vers le point que vous désirez éclaircir.

— Un instant, ma petite ! fit la Marquise en se redressant tout à coup.

Ces mots furent prononcés comme on intime un ordre et à la cosaque, encore !

Jamais cette bonne Domenica n'avait parlé si leste à personne, même à ses domestiques valaques.

Par nature, elle était la politesse même, et la douceur, et la timidité.

Mais aujourd'hui, elle lançait tout cela par-dessus les moulins ; vous ne l'auriez pas reconnue, tant elle parlait haut et bref.

C'était son rôle qui la tenait. Elle avait une foi si entière à l'importance de son rôle que sa faiblesse ordinaire disparaissait. On lui avait dit : « Vous allez être maîtresse absolue. » En des matières si graves, tout doit être pris au pied de la lettre. Elle entendait être maîtresse absolue et user de son autorité dans l'acception la plus large du mot.

Puisque l'oracle était à elle en propre, elle prétendait le faire travailler selon sa fantaisie.

— Vous n'avez pas du tout à vous diriger vous même, ma bonne petite, continua-t-elle d'un ton de plus en plus décidé. C'est un soin qui ne regarde que moi, tenez-vous cela pour dit ! Ce n'est pas que j'aie défiance de vous, mais vous comprenez, il me serait impossible de contrôler ce que vous allez me dire au sujet de l'avenir ou même au sujet des choses présentes que j'ignore. Nous allons donc, s'il vous plaît, tenter, au préalable, une petite épreuve bien concluante à propos d'une histoire toute fraiche et que je possède sur le bout du doigt. Cela ne vous fâche pas ? Il s'agit

d'un fait qui m'occupe beaucoup et auquel j'ai déjà fait allusion tout à l'heure, en me dispensant néanmoins volontairement de vous le raconter pour vous laisser l'honneur de le deviner. Je vous aime de tout mon cœur, et je compte vous le prouver par un cadeau que l'empereur trouverait au-dessus de ses moyens. Fiez-vous à moi, mais, toute simple qu'on me croit, j'ai mes idées et je ne veux pas acheter chat en poche.

Elle reprit haleine pendant qu'un sourire content épanouissait sa large beauté. Laure restait immobile autant qu'une pierre.

La marquise avança une bergère et s'y plongea d'un air délibéré.

— Si vous vous fâchiez, ma petite, reprit-elle en achevant de s'éponger avec son mouchoir, cela ne ferait ni chaud ni froid, puisque, une fois éveillée, vous ne vous souviendrez de rien. C'est vous-même qui me l'avez dit, et c'est bien commode pour moi. Voyons ! nous allons juger du premier coup si vous y voyez clair. Je vous commande expressément de me dire où j'étais il y a une heure.

Laure, qui regardait fixement le vide, fut quelque temps avant de répondre.

Domenica, superbe d'importance, lui envoya une passe de secours en ajoutant :

— Allez, chérie !

— Vous étiez à l'église, dit enfin la jolie baronne.

— Pas mal !… Quelle église ?

— Aux Missions étrangères.

— Très bien !... Mais c'est ma paroisse et j'y vais tous les jours, cela n'est pas malin à trouver. Voici le difficile qui commence : Ayez la bonté de me dire ce qui m'est arrivé à l'église.

Elle ajouta en dessinant une passe bien calibrée :

— Je le veux, ma chère, allez !

On entrevoyait comme un travail sur le visage immobile de Laure. Ses prunelles ternes, pour employer une expression du métier, « regardaient en dedans. »

— Je suis lucide ! dit-elle tout-bas. Je vois le monde dans l'église… Je vous vois… vous êtes agenouillée et vous pleurez… Que faites-vous au dossier de votre chaise ?... Ah ! il y a un petit coffre sous l'accoudoir ; vous l'ouvrez, vous y choisissez un livre… un livre usé : vous vous en servez depuis longtemps…

Elle s'arrêta. Domenica l'écoutait la bouche ouverte.

— Et bien ? fit-elle.

— Il y a quelque chose dans le livre, poursuivit Laure péniblement. Je ne vois pas ce que c'est… attendez : c'est à la page 4 de l'ordinaire de la messe, un papier…

Domenica respira fortement. Laure s'arrêta encore.

Mais au bout de quelques secondes, elle reprit d'elle-même et couramment :

— Un papier très-fin, une lettre ; vous la lisez, vous poussez un cri, vous devenez plus pâle qu'une morte, on s'empresse à vous secourir…

— Après ? après ?

Laure ne répondit pas.

— Pourquoi me suis-je trouvée mal ? demanda la marquise dont la voix chevrotait.

Laure fronça le sourcil et répliqua d'un ton irrité :

— Silence ! Ne pouvez-vous attendre ? Vous voyez bien que je suis à lire la lettre !

XXXIV

UN OU DEUX ESPRITS ?

Domenica, comme on dit aux bains froids, avait « pris son eau ». Elle nageait en plein miracle et commençait même à s'y faire.

— Vous avez raison, mignonne, dit-elle, lisez la lettre et prenez votre temps. Vous pouvez diriger vos regards à l'intérieur de ma poche : la lettre y est. Je la touche.

Pendant que Laure cherchait dans le vide les mots et les phrases de ce message si mystérieusement introduit dans le coffret aux livres de M^me^ la marquise, celle-ci tenait à la main la lettre même dans sa poche et se préparait à suivre le mot à mot sur le texte.

Nous n'avons nulle envie de jouer à cache-cache avec le lecteur. Dans le fait de cette belle Laure, il ne s'agissait pas de sorcellerie, mais bien de mémoire puisque c'était elle qui avait glissé la missive miraculeuse dans le coffret par les mains de Donat, dit Mylord, ce jeune serrurier de si grande espérance qui attendait présentement son tour d'audience à quelques pas de là, dans le boudoir.

Pour Mylord, un pareil tour d'adresse était la chose la plus simple du monde.

— Écoutez, reprit Laure, voici ce que j'ai lu : « À Domenica de Sampierre, princesse Paléologue.

« La main qui tenait les Trois Glaives est desséchée. Le dernier des chevaliers repose dans la terre lointaine, au-delà de l'Océan, mais celui qui vous donna sa vie entière sans rien prétendre en retour n'est pas mort avant d'avoir accompli sa tâche… »

— C'est inimaginable ! murmura la marquise qui avait déplié la lettre et lisait le texte à mesure. J'ai vu bien des somnambules, j'ai consulté bien des professeurs, jamais je n'ai rien rencontré de pareil. Et quel bon cœur que ce vicomte, hein ? Ma petite, vous êtes très-forte. Allez !

— « Le jeune prince, continua Laure, *lisant* toujours, celui qui réunit dans ses veines le sang des empereurs au sang des apôtres, avait quinze ans lorsque son noble protecteur succomba… »

Domenica porta son mouchoir à ses yeux.

— Pauvre cher vicomte ! dit-elle ; je lui suis bien reconnaissante. Ah ! il avait beaucoup d'affection pour moi, c'est certain. Moi, je n'aurais pas mieux demandé que de l'épouser, dans le temps, ma chère, il me plaisait par ses bonnes façons. Le pauvre Giammaria, lui, sans être mal de sa personne, n'avait pas de succès dans le monde. C'est la faute de mon respecté grand-père, Michel Paléologue, qui montra bien de l'obstination dans toute cette affaire-là ! Enfin ! ce qui est fait est fait… Allez, ma petite !

— « Après la mort de son vaillant tuteur, continua Laure, obéissante, seul désormais dans ce pays lointain où la vie est une lutte de chaque jour, le jeune Domenico, ignorant tout de sa famille et même de sa patrie (car Jean de Tréglave, fidèle à vos instructions et à ses promesses, l'avait abrité derrière une complète ignorance), le jeune héri-

tier de Sampierre, dis-je, mena la rude existence des aventuriers.

« Défiez-vous, princesse, et que votre joie, en apprenant la grande nouvelle, ne vous fasse pas oublier la prudence, Domenico est à Paris, mais Domenico ne sait rien, et il ne cherche pas sa mère.

« Et d'autres, des imposteurs avides, cherchent la mère de Domenico ! Si grande que fût la discrétion de Jean de Tréglave, son secret avait transpiré pour un peu, et ses compagnons de hasard n'ignoraient pas que l'enfant lui-même, dans tel cas donné, pouvait être une inépuisable mine d'or… »

— En voilà assez, ma bonne, interrompit ici la marquise avec un calme surprenant, car ses impressions étaient soudaines et changeantes comme celles du premier âge : Je suis plus fine qu'on ne le croit. Des précautions, j'en prendrai ; de la prudence, j'en ai de reste, sans faire semblant de rien. D'ailleurs, je suis bien sûre de reconnaître mon Domenico entre mille et à première vue. Que Dieu me l'envoie seulement, voilà tout ce que je lui demande.

Depuis qu'on l'avait arrêtée, Laure était muette. La marquise attendit un instant sa réplique, puis elle reprit :

— Êtes-vous en état de remarquer le sang-froid dont je fais preuve en ce moment, chère belle ? Les circonstances où je me trouve sont extraordinaires, mais je n'en suis pas effrayée. Tout en examinant l'ensemble de la situation, mon esprit peut saisir le moindre détail. Tenez ! il se fait depuis un quart d'heure environ un petit bruit dans la pièce voisine : je l'entends très-bien et je désirerais en connaître la nature.

Il s'agissait de ce grattement léger, presque imperceptible, que nous comparions naguère au travail d'une souris. Laure, toujours docile, répondit :

— Cette porte communique avec le salon où il n'y a personne. L'autre porte du salon a été fermée à clef par moi-même.

— Si j'allais voir, cela vous déplairait-il ?

— Non, madame : vous avez intérêt à sauvegarder votre secret.

Domenica se leva aussitôt. Quand elle eut dépassé Laure, celle-ci laissa tomber son masque de statue et son regard, tourné vers la porte, exprima une très-vive curiosité.

La marquise pénétra dans le grand salon qui était vide. Elle le traversa en entier pour aller à la porte opposée qu'elle trouva fermée à clef, avec le verrou mis.

Quand elle revint, Laure de Vaudré avait repris son apparence pétrifiée.

— Il n'y a personne, dit la marquise, laissant la porte entr'ouverte, je vous prie de me dire à quoi vous attribuez ce bruit.

— À feu Jean de Tréglave, répliqua Laure sans hésiter.

Toute la bravoure dont la bonne Domenica était si fière disparut comme par enchantement.

— Jean de Tréglave ! répéta-t-elle et s'appuyant à un meuble, frissonnante qu'elle était de la tête aux pieds ; mais c'est un esprit, alors, ma chère ?

— Nous l'avons évoqué, prononça froidement la baronne, il est venu. Je l'ai appelé souvent. Chaque fois qu'il vient, sa présence a une voix : tantôt c'est un meuble qui se déplace, une porcelaine qui tombe…

Elle s'interrompit parce que, dans le grand salon, un vase venait de tomber et de se briser en éclats.

Domenica, verte de frayeur, s'élança en chancelant vers la porte et la ferma à double tour pour prévenir l'irruption violente de l'esprit.

— Ô ma chère, ma chère ! balbutia-t-elle, tout cela est terrible, et j'ai envie de vous éveiller !

— Vous êtes maîtresse de moi, repartit la baronne, mais celui qui vous a tant aimée ne saurait vous faire aucun mal.

— C'est vrai, c'est vrai ! dit la marquise en retombant dans son fauteuil, dont toutes les jointures gémirent. Nous étions deux enfants, et il avait tant de délicatesse ! Ah ! si mon père Paléologue avait voulu, comme ma vie aurait été changée ! Car moi aussi, je l'aimais !

Elle se couvrit le visage avec ses mains en ajoutant :

— En tout bien tout honneur, ma bonne. Giammaria nous avait trompés ; il était fou de naissance et nous n'en savions rien. Je le vois encore avec sa montre et sa trousse… Et ses yeux… Ce fut une scène horrible, et qui me glace encore le sang ! Quelle nuit, Seigneur, mon Dieu !…

Elle s'interrompit, et changeant de ton brusquement :

— Mais nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas ? fit-elle. Si l'esprit est là, il doit bien voir que je ne l'ai pas oublié, j'ai bon cœur, et lui, pendant quinze ans, il ne m'a pas donné

signe de vie, après tout. Tâchez donc de savoir pourquoi. J'entends pourquoi il ne m'a pas écrit selon nos conventions, pourquoi je suis restée toujours, toujours sans nouvelles de mon petit enfant bien-aimé…

Ses larmes jaillirent si impétueusement que tout son visage fut, en un clin d'œil, inondé. C'était une abondante nature qui faisait tout en grand. Parmi ce déluge de pleurs, elle réussit à dire :

— Voyons, répondez : pourquoi ?

— Jean de Tréglave vous a écrit dix fois, vingt fois, peut-être, repartit Laure, peut-être cent fois…

— C'est donc qu'on a supprimé ses lettres ! fit Domenica en frappant ses mains l'une contre l'autre. J'aurais du m'en douter ! Il y a du Giambattista là-dessous ! Ma belle chérie, revenons à ce qui est désormais toute ma vie, mon fils, mon bien-aimé fils… Ce pauvre vicomte doit bien voir que je ne suis pas ingrate ! Entendez-vous, Jean ! Je ne suis pas ingrate, mon ami : vous connaissez mon caractère.

Domenica prononça ces derniers mots en forçant légèrement sa voix, et comme si elle se fût adressée à l'esprit qui cassait des potiches de l'autre côté de la porte.

Il faut renoncer à peindre le mélange d'égoïsme, de sensibilité, d'enfantillage qu'elle apportait tout au fond de ce drame.

Elle ne le voyait pas, le drame, mais il marchait terriblement !

— À nos affaires ! reprit-elle en revenant à sa compagne, avez-vous besoin de quelques passes ? Je vous prie de re-

garder encore un peu du côté de la lettre. Elle me fait le portrait de mon Domenico…

Il y eut un sursaut dans l'immobilité de Laure. Ses yeux ne parlèrent point, mais, en elle, quelque chose frémit.

Mme de Sampierre poursuivait :

— Comme il doit être charmant ! et bon ! et brave ! Est-ce l'esprit qui l'a écrite, la lettre ?

Laure garda le silence.

— À votre idée, poursuivit la marquise, dont les sourcils essayèrent un froncement, ne pourrait-il y avoir supercherie ? Moi, j'y ai songé.

Point de réponse encore.

— Quand je parle, il faut répondre ma petite, prononça Domenica majestueusement.

Laure murmura enfin :

— Ce que je ne vois pas, je ne puis le dire.

— Voyez-vous la lettre ?

— Oui, je vois la lettre.

— Comment finit-elle ?

— Par le mot « présence. »

— Et il n'y a rien après ?

La baronne hésita visiblement.

Domenica tenait dans sa main la lettre ouverte.

Je ne sais ici où trouver des mots pour exprimer ce fait d'une prunelle complètement immobile et qui, pourtant, projette de côté un regard perçant, subtil, rapide comme la langue bisaiguë d'un serpent.

Et cet autre fait d'une émotion violente, trahie par la joue de marbre d'une statue qui représenterait l'impassibilité.

Ce n'est pas possible, peut-être, mais cela fut.

Pendant le quart d'une seconde, la fixité du regard de Laure laissa sourdre un rayon qui n'allait pas dans le sens apparent de la vision.

Et son visage pétrifié se tourmenta sous l'effort d'un travail profond, qui n'en affectait en rien matériellement les contours ni les lignes, mais qui se laissait deviner derrière le repos apparent de la chair.

Quand elle parla enfin, ce fut de même ; dans sa voix, dont le caractère général restait la roideur, brève et sèche, une angoisse irritée vibrait.

— Je vois la phrase ainsi, dit-elle : « Préparez-vous, heureuse mère, l'instant est proche ; votre fils vous trouvera sans vous chercher, et désormais chaque heure qui sonne peut vous mettre tous les deux en présence. »

— Exact ! fit la marquise. Mais ce n'est pas fini.

Laure le savait bien. Elle venait de constater, par le prodige de cette vision oblique qui est la propriété des chats, que la lettre, écrite par elle-même, avait subi une altération.

On y avait ajouté quelque chose.

— Cherchez, ma toute belle, dit la marquise sans ironie aucune et avec une entière bonne foi. Vous avez bien le droit d'être un peu fatiguée ; je vais vous aider si vous voulez : Voyons ! Un esprit peut-il avoir deux écritures ? Ou bien y a-t-il deux esprits, dont l'un se laisse lire par vous et dont l'autre résiste à votre effort ? C'est si étonnant, les fluides ! Vous pouvez voir que je m'entends assez bien à tout cela, hein ?

Laure porta la main à son front.

— Je souffre, prononça-t-elle avec peine. Ma vue se trouble. J'ai peur.

Puis tout à coup, et comme on appelle au secours, elle s'écria :

— Éveillez-moi ! Éveillez-moi !

XXXV

TOUTE-PUISSANCE DE DOMENICA

Le charmant visage de la baronne exprimait depuis quelques instants la fatigue. Elle avait dit : « Je souffre, » et ce devait être vrai.

Son dernier cri dénonçait une angoisse et une terreur.

Domenica était ici comme le cavalier novice qui sent à ses talons une paire d'éperons tout neufs. Rien n'est plus aisé que de piquer, mais il y a la peur des ruades !

Domenica hésitait.

L'idée même qu'elle se faisait de son pouvoir absolu la portait à la clémence. Et c'était, au fond, une si bonne personne !

— Vous éveiller, ma petite ! dit-elle. Vous n'y songez pas ? je veux bien ne pas être rude avec vous, parce que je vous aime beaucoup, mais je vous tiens et je vous garde. Reposons-nous, si vous voulez, j'ai du temps devant moi : nous allons faire un petit entr'acte.

Elle visa le front de Laure avec la paume de sa main ouverte qui s'agita doucement : ainsi font mesdames les écuyères du cirque essayant des caresses calmantes sur le garrot de leur cheval, après le saut manqué des couronnes.

— Mon influence vous fait déjà du bien, n'est-ce pas ? reprit-elle. J'ai une quantité considérable de fluide, et il est

de première qualité. Tout à l'heure, je ne me suis pas vantée de cela, mais rien de ce que je viens de voir ne m'a étonnée. J'en sais long, ma chère belle, laissez-moi faire, vous êtes en bonnes mains.

Sous l'action bienfaisante du fluide première qualité, Laure put fermer ses paupières et s'appuyer au dossier de son fauteuil. Le sourire de Domenica s'élargit.

— J'en étais sûre ! murmura-t-elle. Je pourrais me faire payer comme les autres. Êtes-vous remise, mon ange ?

Laure ne répondit que par un signe de tête imperceptible, et qui semblait signifier : « Attendez. »

— Bien, ma petite. Nous ne sommes pas à l'heure. Au moins ne croyez pas que je sois mécontente de vous ; ces esprits sont tous des espiègles, et le vôtre vous a, bien sûr, joué un méchant tour. Pendant que vous soufflez, je vais vous dire l'idée qui m'est venue : je crois qu'*il* la jugera délicate. Comme il est décédé et que d'ailleurs j'ai passé quarante ans, je n'y vois pas d'inconvenance, et vous ? Je vais emporter sa bague, dont je vous tiendrai compte au prix que vous fixerez et je la garderai dans mon tiroir, en souvenir de lui.

Tout en parlant, elle avait décroché la bague aux armes de Tréglave qui pendait sous la glace, pour la nouer dans le coin de son mouchoir. Pensez si l'esprit devait être reconnaissant !

— Ah ! j'ai bien cherché, ma bonne petite, reprit Domenica en s'asseyant de nouveau. J'ai dépensé à cela deux ou trois fortunes. On se moquait de moi, mais ce n'était pas si fou. Les journaux avaient parlé de la présence des deux Tréglave en Californie ; les journaux avaient dit qu'un gentil-

homme français, accompagné d'un enfant, était aux mines. Un autre rapport affirmait qu'ils faisaient partie tous les deux d'une expédition dont on avait perdu la trace… Quand je me vis seule après la mort de mon pauvre Roland… Mais je vais encore fondre en larmes si je parle de ces choses ! Voyons ! Nous avons soufflé ? recommençons.

Elle pointa deux doigts dans sa main droite sur les yeux fermés de Laure et reprit :

— Laissons de côté, pour le moment, cette lettre qui vous trouble. Êtes-vous lucide ?

— Oui, répondit la baronne faiblement.

— Eh bien ! trésor, je vais vous dire : j'ai envie de savoir comment cette fameuse bague est venue en votre possession. Contez-moi ça !

Laure eut besoin de toute sa force pour réprimer un mouvement de joie. Le sourire vint jusqu'au bord de ses paupières, mais elle le cacha derrière ses sourcils froncés.

— Je ne veux pas, répliqua-t-elle, pourtant, à voix basse.

— Bon ! fit Domenica, je m'en doutais bien ! mais moi, je veux, et vous savez que vous ne pouvez pas me résister.

— Je ne veux pas ! répéta Laure avec plus de force.

— Bah ! ma chère, le roi dit nous voulons, obéissez !

Elle leva le doigt. La bouche de Laure se contracta comme si ses lèvres eussent essayé de parler malgré elle.

— Est-ce assez curieux ! pensa tout haut la marquise. Et comme il faut être aveugle pour nier la puissance du fluide !

— Si vous me contraignez, je ne verrai plus rien ! dit Laure avec une colère admirablement jouée.

— À d'autres, mon amour ! vous êtes un joli petit Protée qu'il faut battre. Eh bien ! on vous battra… Allons ! Allons !

— Je vous tromperai, je mentirai…

— Oh ! la chère méchante ! Nous avons donc un bien gros secret ?

Laure porta la main à ses yeux d'un geste plein de détresse : La bonne marquise eut pitié, mais ce n'était rien auprès de sa curiosité.

— C'est comme pour les dents qu'on arrache, dit-elle d'un ton résolu. Le plus vite est le mieux. Parlez ou je frappe !

Sa main étendue se leva, non point pour porter un coup dans le sens matériel du mot, mais, pour dessiner une passe menaçante.

Laure tressaillit douloureusement et dit :

— Vous aurez en moi une mortelle ennemie, madame !

— Mais, du tout, mignonne, riposta Domenica, sûre de son fait. Autant en emporte le vent ! Ce n'est peut-être pas très généreux et j'abuse un petit peu de la situation, mais je n'ai eu que ce bout de roman en toute ma vie, vous comprenez que cela m'intéresse… et puis, c'est la seule manière que j'aie de prendre des renseignements sur vous. J'y tiens. Ne vous entêtez pas : dans une demi-heure, nous nous comblerons de gentillesses, nous deux !

Elle dessina une seconde passe. Laure se tordit et balbutia :

— Vous me faites mal… horriblement !

— Attention ! pensa la marquise, il ne faut pourtant pas la tuer ! Ah ! quelle puissance ! Quelle puissance ! Avant d'avoir essayé, on ne sait pas de quoi on est capable !

Au moment même où elle allait modérer la gigantesque manifestation de son pouvoir, elle vit les traits de Laure se détendre et celle-ci murmura :

— Vous l'avez voulu, je parlerai !

— À la bonne heure, fit la marquise en prodiguant aussitôt les passes adoucissantes et calmantes qui devaient ramener la sérénité sur le visage de sa compagne.

Celle-ci commença aussitôt :

— Personne ne sait rien de mon passé. Il y a des souvenirs douloureux qu'on essaie d'ensevelir. C'était bien avant mon mariage ; j'avais perdu ma mère de bonne heure, et mon père, qui était jeune encore, avait dissipé notre fortune.

» Mon père était un gentilhomme ; il ne voulut pas rester pauvre parmi ceux qui l'avaient connu riche. Ne sachant à qui me confier, il me prit avec lui, et nous partîmes pour ces pays nouveaux où vont tous ceux qui n'ont plus de ressources dans l'ancien monde. Nous allâmes dans les vastes plaines du Nord-Ouest-Amérique où l'Europe croit enfouies toutes les richesses de l'Eldorado.

» Mon père avait les qualités de ses défauts. Ce qui l'avait ruiné en France devait faire sa fortune au pays d'or où sa prodigalité devenait munificence et sa témérité héroïsme.

Jamais il ne mesurait l'obstacle et rien au monde n'était capable de le faire reculer.

» Là-bas, on aime les cœurs de lion.

» Une armée d'aventuriers se groupa autour de mon père, et la grande entreprise fut fondée qui devait conquérir la portion indienne de la Sonora, sous la protection des deux gouvernements français et mexicain.

» Je n'avais jamais quitté mon père. Au moment d'entrer en campagne, il voulut me laisser derrière lui, mais je refusai. Je fis bien, car il eut mon aide à son heure suprême, et son dernier regard se ferma sous mes baisers.

» Il fut vaincu, non pas par les armes, mais par la trahison. Là-bas, la trahison est la loi. Un Mexicain trahit comme il respire.

» Les Mexicains, jaloux des premiers succès de mon père, qui avait conquis en quelques semaines des mines d'une richesse inestimable, l'abandonnèrent pour s'unir aux Indiens et dressèrent autour de son camp une gigantesque embuscade. Personne d'entre nous ne serait sorti vivant de ce tombeau sans l'arrivée d'une troupe de mineurs français, peu nombreuse il est vrai, mais qui avait pour chef le vicomte Jean de Tréglave…

— Ah ! ah ! fit la marquise, voilà l'intéressant qui vient !

— Jean de Tréglave, poursuivit Laure, me sauva, mais orpheline. Mon père était couché mort au milieu d'un cercle de cadavres mexicains.

— Pauvre chère ! murmura la marquise. Et après ?

— M. de Tréglave avait connu mon père en France. Il me prit sous sa protection, il devint mon tuteur et mon frère.

— Rien que cela, trésor ? demanda la marquise.

Elle fut punie de ce mot par la réponse suivante :

— Madame, vous parlez à une honnête femme et je vous parle d'un homme qui avait un grand amour dans le cœur.

Domenica rapprocha son fauteuil en disant :

— Mille excuses, ma bonne petite. Votre histoire m'attache beaucoup et je n'ai jamais estimé personne mieux que vous. Malgré la bague ?

— La bague est un héritage.

— Et cet échange d'influences magnétiques entre un jeune homme et une jeune fille dans ce pays de sauvages ? Je ne serais pas fâchée de savoir…

— Jean de Tréglave, interrompit Laure, m'endormit la première fois à mon insu, et ce fut pour envoyer mon regard au-delà de la mer, à la recherche de celle qu'il adorait, à laquelle il avait donné sa vie, et qui l'avait oublié.

Domenica eut un peu plus de rouge à la joue.

— L'enfant était-il avec lui en ce temps-là ? demanda-t-elle.

— Non, répondit la baronne, Jean de Tréglave avait un frère…

— Le brave Laurent ! s'écria Domenica.

— De celui-là, murmura Laure, que Dieu vous garde, madame !

— Que dites-vous !

— Je vous reparlerai de ce Laurent… Jean de Tréglave avait coutume de prendre pour lui-même tout le danger. S'il avait vécu, l'enfant serait revenu en Europe plus riche qu'un roi, assez riche pour dire à son père : « Je ne veux rien de vous qui avez mis du sang à mes langes, » et à sa mère : « Je peux vous pardonner, car je n'ai pas besoin de vous. »

La marquise secoua la tête d'un air mécontent.

— Jean est donc mort irrité contre moi, dit-elle, puisqu'il inspirait de pareils sentiments à mon fils ! De si loin, vous n'aviez pas pu lui montrer mon cœur ?

— J'avais montré ce que j'avais vu de vous et autour de vous, répondit Laure sèchement ; j'avais montré le père assassin épargné par les hommes, mais sur qui pesait la main de Dieu, et la mère, – je parle de vous, madame, – maîtresse absolue dans la maison, veuve du vivant de son mari, courant le monde, plus folle que le malheureux marquis lui-même, agenouillée le matin, dansant le soir, pleurant d'un œil et riant de l'autre, payant les neuvaines de la main droite et de la gauche les violons…

— Oh ! chérie !… Et il vous avait crue ?

— Non, madame ; il ne croyait qu'en vous.

— C'était un bien bon homme, dit Domenica en s'éventant avec la lettre miraculeuse, mais s'il avait ramené tout uniment mon Domenico au bout d'un an ou deux, nous ne serions pas dans la peine et lui-même vivrait encore, ceci soit dit sans reproche.

Laure garda un dédaigneux silence.

— Quant à vous, ma petite, reprit la marquise, je vous ai menée un peu rudement tout à l'heure, et vous me gardez rancune. C'est tout simple. Nous ferons notre paix en temps et lieu… Ne me parlez plus que de mon fils.

— Vous ne demandez même pas comment Tréglave est mort, dit amèrement la baronne.

— J'ai assez pleuré… Mon fils, je vous ordonne de revenir à mon fils !

Laure se tourna vers elle tout d'une pièce comme ces statues de saints que le moyen-âge posait sur pivot, au faîte des cathédrales.

— Pensez-vous m'effrayer ! s'écria la marquise, à qui vint la chair de poule.

— Regardez encore l'écusson de Tréglave ! prononça tout bas Laure dont l'œil planait au-dessus des choses terrestres : il y a trois glaives pour percer un seul cœur. Ce ne fut pas assez contre Jean de Tréglave. Ils étaient vingt autour de lui. Je le vis tomber avec trois couteaux mexicains plantés dans la poitrine… et sur sa lèvre, dans son dernier soupir, je recueillis le nom d'une femme qui n'était pas digne de lui !

— Et mon fils ! balbutia Domenica bouleversée.

La baronne répondit :

— J'avais promis de vous reparler de Laurent. Il était parmi les assassins, je l'ai vu ! Prenez garde…

— Lui ! Laurent ! un assassin ! l'assassin de son frère !

— Prenez garde au plus mortel ennemi de votre fils ! Prenez garde à Laurent de Tréglave !

XXXVI

LAURE, LA FRANÇAISE ET MADAME MARION

Dans le récit qui clôt le précédent chapitre, le lecteur a bien reconnu la *seconde histoire* de M. Chanut, arrangée en style d'oracle, avec la suppression totale du rôle de la Française, remplacée par Laurent de Tréglave.

Laure n'avait garde de parler de la Française, car la Française, en revenant de ses expéditions dans la Sonora, avait épousé, à New-York, M. le baron de Vaudré.

Mariée, puis veuve, la Française, qui n'était plus l'aventurière à tous crins et n'ayant rien à perdre, avait désarmé, au moins en apparence.

Ce qui réveilla d'un coup son ambition et ses espoirs, ce fut la mort du jeune comte Roland ; ce furent surtout les efforts bruyants tentés par Domenica pour retrouver son second fils.

Le pupille de Laurent de Tréglave était désormais l'unique héritier de l'immense fortune des Sampierre.

Il y avait mille à parier contre un que Laurent et son pupille étaient morts, dévorés à leur tour par le désert américain, puisque ni l'un ni l'autre n'avait répondu aux retentissants appels de la pauvre mère.

Pour la Française, devenue baronne de Vaudré, il ne s'agissait donc plus de ***retrouver*** Domenico, cette vivante mine d'or, mais bien de le CRÉER de toutes pièces.

C'était hardi, mais Laure était hardie : elle voulut que cette création fût un chef-d'œuvre, sinon de vérité, du moins de vraisemblance.

Mort ou vivant, Domenico lui était inconnu, mais elle s'était rencontrée plusieurs fois avec feu le jeune comte Roland. C'était un point de départ : il fallait trouver tout d'abord une nature de jeune homme qui ne s'éloignât pas trop de celle de Roland, un visage auquel on pût appliquer à la rigueur ce terme vague : ***l'air de famille***.

Il fallait l'âge : vingt ans ; il fallait la qualité d'étranger, l'accent, la tournure, quelque chose du caractère américain. Quoi encore ? le talent et la bonne volonté de remplir le rôle ?

Non.

Ceci n'était pas nécessaire, et voilà où M^me^ la baronne se révélait vraiment femme d'État. Il y a des rôles trop difficiles à jouer. Laure ne voulait pas qu'on jouât le rôle : elle avait rêvé un comédien de bonne foi qui viendrait heurter son émotion vraie contre la sincère émotion de la mère.

De prime aspect, cela peut sembler subtil, mais une minute de réflexion vous dira que le premier venu parmi les abandonnés remplit à coup sûr les conditions essentielles de l'emploi. Je vous défie de découvrir un seul enfant trouvé qui ne rêve pas quelque poème de grandeur derrière le pauvre brouillard de sa destinée.

Laure chercha, non pas tout à fait aux environs de l'hôpital, mais dans ces lieux où le roman foisonne presque autant que chez Saint-Vincent-de-Paul ; elle chercha partout où l'on s'amuse.

Il y a des endroits trop gais où M^me^ la baronne de Vaudré ne peut guère mettre le pied, au moins ostensiblement. Mais vous souvenez-vous de M^me^ Marion, la gracieuse châtelaine de Ville-d'Avray ? Celle-ci est femme à entrebâiller toute espèce de porte.

Quoique le bal Mabille ait, en Europe, cette belle renommée d'être le lieu du monde où l'on rencontre le plus de vénérables vieillards, il n'est pas complètement impossible d'y trouver çà et là un jeune homme.

Ce fut là que Laure, sous les espèces de M^me^ Marion, pêcha son héritier.

Je dois dire que notre ami Édouard Blunt y était par pure escapade et assez empêché de sa personne, quand la plus charmante femme de l'univers vint au secours de son isolement.

Notre Édouard n'était pas ce qui se peut appeler un enfant trouvé, mais il ne savait rien de sa naissance et son imagination tremblait précisément cette fièvre de curiosité qu'il fallait à Laure.

Elle se dit : « Celui-là est mon comédien de bonne foi. »

Des le lendemain de la rencontre, Édouard vint à la maison de Ville-d'Avray. C'était ce « beau petit », mentionné dans la conversation de M^lle^ Félicité et de M. Germand.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer au lecteur à quel point Édouard remplissait les autres conditions du rôle.

Il avait ce qu'il fallait d'américain dans l'accent et dans la tournure ; son âge était le bon, et même, malgré la distance qui sépare un adolescent maladif d'un robuste jeune homme, il avait dans l'ensemble de ses traits quelque chose (on pourrait l'avoir à moins !) qui rappelait feu le comte Roland de Sampierre.

Laure était contente d'elle-même et de son œuvre. Tenant d'une main la mère, de l'autre le prétendu fils, elle les rapprochait peu à peu, croyant les tromper tous les deux, et, par le fait, prodiguant des miracles de science coquine à produire la manifestation de la vérité même.

Son siège était commencé ; la lettre-miracle de ce matin ouvrait la tranchée. Cette lettre avait fait sauter, nous l'avons vu, le cœur de la pauvre mère dans sa poitrine.

Édouard n'avait plus qu'à se montrer…

Mais au milieu de cette route aplanie, un obstacle surgissait tout à coup.

L'oracle se trouvait avoir deux voix, l'esprit révélateur était double : une seconde supercherie sortait de la première à l'improviste, comme le diable, effroi des enfants, d'une tabatière à surprise.

La lettre magique avait un *post-scriptum* et le *post-scriptum* ne pouvait pas être moins magique que la lettre.

Depuis que la marche de Laure s'était heurtée contre cette découverte, elle avait dû jeter de côté le mot-à-mot de son rôle appris et improviser en battant les buissons.

Ce n'était pas le nom du second sorcier qu'elle cherchait : le bruit de souris entendu dans le grand salon et la chute du vase la renseignaient suffisamment à cet égard. Ce

qu'il lui fallait à l'instant, et sous peine de voir tomber tout l'échafaudage de ses ruses, c'était le texte même des lignes ajoutées.

Nous devons avouer que la bonne Domenica ne se doutait pas du grand travail de sa compagne. Aux derniers mots de Laure qui relataient la mort du vicomte Jean, M^me^ la marquise répondit avec un peu d'humeur :

— M'accusez-vous d'être ingrate ?

— Pauvre noble cœur ! murmura Laure d'un ton de compassion provocante, Tréglave, martyr oublié déjà !… Madame, il y a des moments où vous me faites horreur ! Si je pouvais, je vous empêcherais de retrouver votre fils !

Pour le coup, la marquise se fâcha tout rouge. Elle était princesse, mais elle avait la colère un peu bourgeoise.

— Malheureuse ! s'écria-t-elle, oubliez-vous que d'un geste je pourrais vous écraser !

Laure l'oubliait d'autant moins que sa seule ambition était déjà écrasée.

M^me^ de Sampierre avait à la main la lettre de l'esprit. Elle frappa sur le papier et poursuivit.

— Ah ! vous ne voulez pas que je retrouve mon fils ! Eh bien ! madame la baronne, vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! Je passe pour faible de caractère, mais c'est une erreur, et puisque vous avez bravé ma puissance, plus de ménagements ! J'ai mon fluide et nous allons voir !

Joignant le geste à la parole, Domenica leva les deux mains à la fois et se mit à asperger de tout son cœur.

Son mouchoir était tombé d'un côté, la lettre-miracle de l'autre. Elle n'en savait rien. Elle travaillait comme les batteurs en granges, s'exaltant de plus en plus et arrivant à une sorte de transport.

— Tu me céderas ! disait-elle, employant à son insu cette forme si étrangère à ses habitudes : tu me céderas, ou je te briserai !

Nous n'avons pas besoin de constater que sa victime, malgré l'averse magnétique qui tombait sur elle, jouissait de son parfait sang-froid.

Dès qu'elle vit tomber la lettre, Laure donna des signes de détresse.

— Ah ! ah ! fit la marquise de sa voix essoufflée, moi, je n'éprouve aucune fatigue ! Aucune personne ne connaît ma force !

Elle se mit en mesure de redoubler, mais Laure lui dit tout bas :

— Vous vous servez d'une arme que vous ne connaissez pas, madame. Ne voyez-vous pas que je vais mourir ?

La marquise recula de plusieurs pas, saisie d'une épouvante inexprimable. Pas un instant, elle ne mit en doute la vérité de cette affirmation.

— Grand Dieu ! pensa-t-elle, j'aurais dû me méfier de ma puissance !

Puis, ramenée par l'élan de son bon cœur :

— Ma petite ! oh ! ma pauvre petite ! je vais vous calmer. Il faut donc que j'aie perdu la tête pour vous traiter ainsi, mon cher ange !

Laure avait toujours les yeux grands ouverts, mais sa tête pendait sur sa poitrine. Quand la marquise voulut la secourir, elle lui dit :

— Ne me touchez pas !

Domenica joignit ses mains et se prit à trembler des pieds jusqu'à la tête.

— Mais que faire, chérie, que faire ? s'écria-t-elle. Je vous jure que je voulais seulement…

— Ouvrez la fenêtre ! interrompit Laure.

Domenica, chancelante qu'elle était, s'élança pour obéir.

Aussitôt qu'elle eut tourné le dos, le regard de Laure s'alluma. Elle se pencha rapide comme l'éclair, et saisit la lettre qui était à terre.

En ce moment la marquise se retourna.

— De l'air ! par grâce ! prononça faiblement Laure.

La marquise s'accrocha à l'espagnolette.

Laure, qui avait ouvert la lettre toute prête sous son fichu, la mit au jour et y jeta un coup d'œil, – un seul.

Après quoi, elle la lança aussi loin que possible, vers la place où la marquise s'asseyait tout à l'heure. Le papier, adroitement dirigé, alla tomber près du mouchoir, et Laure avait déjà repris son apparence pétrifiée quand Domenica revint à elle.

— Sentez-vous l'air frais, chérie ?

— Sortez ! dit Laure.

Le premier mouvement de la pauvre marquise fut d'obéir, mais la réflexion l'arrêta.

— Mignonne, dit-elle avec supplication, je ne peux pas vous laisser ainsi. Dites-moi que vous allez un petit peu mieux ! Ah ! quelle aventure !… et pourtant, se reprit-elle docilement en ramassant la lettre avec son mouchoir, si ma présence vous cause de la peine…

— Éveillez-moi ! interrompit Laure.

— Oui, chérie, tout de suite.

Mais avant même qu'elle eût dessiné la première passe transversale, Laure se dressa comme un ressort.

— Je vois ! dit-elle. Qui a écrit cela ?… Est-ce lui ! Est-ce lui-même !…

Elle s'arrêta. La marquise dit, les larmes aux yeux :

— Ah ! chérie ! c'est justement ce que je voulais vous demander ! Qui a écrit cela ? Répondez ! répondez !

— Et qui a écrit le reste ? poursuivait Laure sans écouter. Ce n'est ni la même main, ni la même pensée…

Et avec une extrême lenteur, elle lut, l'œil fixé dans le vide :

« Entre mille, quand il passera, vous le reconnaîtrez à sa tête qui penche… »

— C'est cela ! s'écria la marquise en rouvrant la lettre, textuellement cela !

« Et alors, continua Laure, toujours *lisant*, demandez-lui pourquoi sa tête est ainsi inclinée. Ce qu'il vous montrera ressuscitera pour vous l'heure terrible qui est morte depuis vingt ans… »

— C'est cela ! répéta Domenica, c'est le *post-scriptum* tout entier !

— Silence ! fit Laure.

C'était vraiment une belle comédienne. Elle avait attaché sur son visage le masque désespéré de la Sibylle forçant les secrets de Dieu.

— C'est moi qui veux savoir ! reprit-elle après un silence. Je cherche Domenico de Sampierre. Je veux le voir !… Je l'aperçois, je l'atteins… quelle puissance décevante m'en avait donc montré un autre ?…

Domenica n'osait plus bouger. Et en effet, ce n'était point pour elle que Laure semblait parler désormais. En apparence, Laure ne savait même pas que quelqu'un restait auprès d'elle. Tout entière à sa tâche épuisante, elle luttait corps à corps avec le mystère.

— Oui… oui, fit-elle d'une voix qui n'était plus la sienne et que sa compagne écoutait avec d'avides terreurs, c'est lui ! l'enfant que la mort guettait à l'heure de sa naissance !… mais l'autre, alors ?… Ils sont deux ; l'un est vrai, l'autre est faux… et comment la pauvre mère va-t-elle choisir ?

— Oh ! pardon ! pardon ! fit la marquise dont les mains frémissantes se tendaient vers elle, chère âme que j'ai méconnue ! Êtes-vous assez bonne ! accordez-moi mon pardon !

— Venez ici ! dit Laure.

Domenica s'approcha et, malgré elle, ses genoux fléchirent dans l'excès de sa religieuse émotion.

— Vous le voyez, chérie disait-elle à travers ses sanglots, vous voyez mon enfant bien-aimé ?…

— Donnez-moi votre main ! commanda Laure dont la voix faiblissait à mesure que son accent devenait plus impérieux : je ne sais pas si le souffle va me manquer trop tôt. Je joue mon existence.

— Arrêtez-vous ! s'écria la marquise, je vous en prie ! Si vous alliez mourir !

— Donnez-moi votre main, vous dis-je !

La marquise obéit et baisa la main qui prenait la sienne. Laure continua :

— Priez ! priez ardemment ! je vois !

On ne l'entendait presque plus. Un râle était dans sa gorge et sa prunelle se noyait.

— Je vois… le voilà ! Sa tête est penchée sur son épaule, parce que… Ah ! il y a longtemps ! Je vois cette chambre de la vieille demeure aux lambris somptueux… votre lit de douleur… un homme ! quelque chose brille dans sa main… Et vous êtes là, vous, la jeune mère, et l'homme frappe…

Elle poussa un grand cri :

— Du sang ! à la gorge d'un ange !

Elle se laissa aller de son haut, et Domenica, entraînée dans sa chute, l'entoura de ses bras, en criant :

— Oh ! vous avez tout vu ! je vous crois ! je vous crois ! un mot encore ! un seul ! quand mon Domenico sera-t-il dans mes bras ?

XXXVII

FIN DE LA CONSULTATION

La baronne Laure de Vaudré était étendue sur le tapis, la tête renversée dans ses grands cheveux épars. Domenica, en proie à un délire véritable, baisait ses mains froides en sanglotant :

— Un mot, chérie, répéta-t-elle, encore un mot ! Qu'est-ce que cela vous fait de dire encore un mot ? Quand le verrai-je ? ayez pitié de moi !

Les lèvres de Laure remuèrent.

— Ce soir ? vous dites ce soir ! s'écria Domenica ivre de joie. Voulez-vous la moitié de ma fortune ? Je vous crois. Ce doit être vrai. Tout ce que vous avez dit est vrai… Ah ! qui peut nier la bonté de Dieu ! Quelle mère pourrait reconnaître, après vingt ans, le petit enfant qu'elle n'a pas revu depuis l'heure où il tomba de son sein ! Ils disaient que j'étais folle d'espérer, folle de chercher et ils avaient bien raison, puisqu'ils comptaient sans la miséricorde de Dieu ! c'est la blessure elle-même qui porte témoignage !… Chère belle, est-ce que vous ne m'entendez plus ?

La tête de Laure fit un signe imperceptible.

— Vous êtes mieux, n'est-ce pas ? On ne meurt pas de cela ! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour vous éveiller. Est-ce que vous êtes encore fâchée ? Tenez, je baise le bas de votre robe, je me traînerai à vos genoux ! c'est vous qui

me l'avez rendu, mon Domenico ! mon amour ! mon Dieu ! Je vous aime presque autant que je l'aime !

Laure eut encore un mouvement de lèvres :

— Le miroir !

La marquise le lui présenta, et Laure dit plus distinctement dès qu'elle l'eût touché :

— La bague !

Au moment où Domenica la lui tendait, Laure se souleva sur le coude. Sa main droite entoura le poignet de la marquise comme un bracelet de glace.

— On meurt de cela ! dit-elle très-bas, répondant à l'un des derniers mots de sa compagne. Jamais je ne serai si près de la mort sans y tomber. Je vous défends de me dire, quand je vais être éveillée, ce qui s'est passé pendant mon sommeil. Vous entendez : je vous le défends !

Elle toucha la bague et son corps eut dans toutes ses parties un tressaillement bref.

— Écoutez ! fit-elle, vous avez eu de moi ce que nul n'aura plus. Ne vous fiez à personne. Je ne sais pas si votre fils vous aime ; ne vous fiez pas à lui ; ne vous fiez pas à celle que vous appelez votre fille, Charlotte d'Aleix ; ne vous fiez pas même à moi !... Vous êtes trop riche. Et il se peut que vous soyez pauvre quelque jour. Moi, ma tâche est remplie : j'ai tenu la promesse que j'avais faite à mon maître mourant. Prenez garde surtout à l'homme qui porte indignement le nom de Tréglave. J'ai tout dit.

La bague, élevée avec lenteur, vint effleurer sa lèvre et tout aussitôt elle regarda fixement le miroir. Un geste qui

n'admettait pas de réplique avait réduit Domenica au silence.

Au bout de quelques secondes, Laure se mit sur ses pieds sans efforts ; mais elle fut obligée de chercher le canapé où elle se laissa tomber en riant comme un enfant qui s'est étourdi à force de tourner.

Un instant, elle cacha ses yeux éblouis derrière ses doigts. Avec ses beaux cheveux dénoués et sa robe en désordre, elle était la jeunesse même et jamais Domenica ne l'avait vue si charmante.

— Vous m'avez fatiguée un peu, chère madame, dit-elle. Êtes-vous contente de moi ? Vous ai-je répondu comme il faut ?

Domenica la regardait interdite. Pendant que Laure parlait, la dernière trace de fatigue s'évanouissait. Elle était toute brillante d'insouciance et de gaieté.

— Mais que m'avez-vous donc fait ? s'écria-t-elle en sentant sur ses épaules les boucles de ses cheveux épars. Pourquoi m'avez-vous décoiffée ?

Elle se regarda vivement dans la glace et s'écria en éclatant de rire :

— Bien sûr que j'aurai été méchante et que vous m'aurez battue !

Ses yeux rencontrèrent la pendule ; elle ajouta, sincèrement étonnée :

— Une heure de l'après midi ! et je ne suis pas encore habillée ! je vais vous demander ma liberté, chère Madame… Quand je reviens de l'autre monde, je ne sais plus

trop où je suis. Est-ce bien aujourd'hui que nous dansons à l'hôtel de Sampierre ?

— Oui, répondit Domenica dont l'émotion contrastait avec cette gaieté, c'est aujourd'hui. Et si vous saviez, ma chère enfant, si je pouvais vous dire…

— Quoi donc ? fit la charmante baronne dont les yeux brillaient de curiosité.

— Vous m'avez défendu, répliqua la marquise, de vous révéler vos propres secrets.

Le sourire de Laure s'imprégna de mélancolie.

— Faites donc comme il vous a été ordonné, dit-elle, et à ce soir.

XXXVIII

SURPRISES

— Vous pouvez entrer, dit Laure aussitôt que la marquise l'eut quittée.

Elle parlait bas. C'était peut-être encore de la sorcellerie, car elle semblait s'adresser à quelqu'un d'invisible qui aurait été dans l'autre salon.

Mais si ce quelqu'un était un esprit, il n'entendit pas, sans doute, ou bien sa fantaisie ne fut point de répondre ; le silence continua de régner dans l'appartement.

Au dehors, sur le pavé muet de la rue Saint-Guillaume, le coupé de M^me^ la marquise de Sampierre roula.

Quoique Laure n'eût point reçu de réponse, elle croyait encore à la présence d'un mystérieux compagnon, car elle reprit :

— Donat, mauvais sujet, vous pouvez vous montrer, elle est partie.

Puis elle ajouta, non sans impatience :

— Voyons, Mylord, précieux Domenico ! héritier de Saint-Pierre et de Constantin, sortez de votre trou !

Ce deuxième appel n'eut pas plus de résultat que le premier. D'un mouvement brusque, où il y avait déjà de la colère, M^me^ de Vaudré releva ses cheveux devant la glace.

— N° 4 ! dit-elle, avancez à l'ordre !

Point de réponse encore.

Laure s'élança vers le grand salon dont la porte restait entr'ouverte.

À ce moment, Hély, la méthodiste consolidée et trois fois purifiée, parut sur le seuil opposé.

— Monsieur Vincent, dit-elle, demande à parler à madame la baronne.

— Qu'est-ce que c'est que M. Vincent ?

— Je n'en sais rien, mais il dit que Mme la baronne connaît bien celui qui l'envoie.

— Et qui est celui qui l'envoie ?

Pendant cet échange des paroles, Hély avait traversé le petit salon.

Elle tenait un pli à la main.

— Le nom est là dedans, dit-elle.

Laure déchira l'enveloppe et changea de couleur.

Hély continuait :

— J'avais dit d'abord que Mme la baronne était occupée, mais ce monsieur a vu sortir Mme la marquise et c'est alors qu'il a mis ces deux mots sous enveloppe.

— Faites entrer ici et attendre, dit Laure. Allez.

Elle avait tourné le dos. Si habituée qu'elle fût à composer ses traits, elle sentait bien cette fois que son visage parlait malgré elle.

Le papier contenu dans l'enveloppe n'avait qu'une ligne ainsi conçue : « À Laura-Maria, de la part du vicomte Jean de Tréglave. »

Hély se retira et revint l'instant d'après au petit salon avec M. Vincent, qui prit place paisiblement dans le fauteuil occupé naguère par Domenica. Laure n'était déjà plus là. Elle avait passé dans le grand salon et refermé la porte sur elle. Il semblait que la foudre l'eût touchée. Elle se pencha vers le trou de la serrure pour voir celui qui venait d'être introduit. M. Vincent s'était assis juste en face de la serrure ; il feuilletait des papiers, Laure le considéra attentivement.

— Laura-Maria ! murmura-t-elle. Vingt ans écoulés ! Jean de Tréglave ! l'ai-je donc évoqué ? Et c'est cet homme-là, Vincent Chanut, un des plus adroits limiers de Paris qui entame la partie contre moi ! Vais-je perdre ?

Elle regarda tout autour d'elle avec égarement ; elle avait presque oublié son autre rendez-vous, mais les débris d'un vase de porcelaine, épars sur le tapis, aux abords de la fenêtre, la ramenèrent vers les nécessités de la situation.

Ceci était l'ouvrage de l'Esprit, et Laure avait quitté le petit salon précisément pour avoir une explication avec l'Esprit.

Elle reprit possession d'elle-même par un vigoureux effort et marcha vers la fenêtre au devant de laquelle un rideau se drapait. Contre son attente, le rideau soulevé ne lui laissa voir personne. Il n'y avait là que le piédestal de marbre d'où la potiche était tombée.

— Serait-ce l'effet du hasard ? pensa-t-elle.

Elle courut à la porte du boudoir qui était fermée en dedans et munie de son verrou, comme elle l'avait laissée. Il paraissait impossible qu'on se fût introduit au salon par cette voie.

Mais, au moment où elle allait tirer le verrou, avant de tourner la clef, Laure aperçut un cheveu enroulé autour du bouton. Son regard eut cette lueur que l'admiration allume dans la prunelle du véritable artiste à la vue d'un chef-d'œuvre. Elle se pencha pour examiner de plus près et découvrit une fine écorchure au-dessous de la clef.

Laure ne chercha plus. La trousse de Mylord Torticolis avait des bijoux en fait d'instruments, et le proverbe des voleurs de Londres dit : « Si l'aiguille passe, l'homme passera. »

Quand Laure ouvrit enfin la porte, elle avait rejeté loin d'elle tout symptôme de trouble, et, en apparence, du moins, jamais sourire plus victorieux n'avait éclairé sa beauté.

Elle n'eut pas besoin de chercher ; le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut Mylord, couché tout de son long sur un sopha et dormant comme un bienheureux, entre les deux excellents volumes, prêtés par Hély : ***La Série des preuves*** et le ***Jardin de la controverse***.

À vrai dire, il avait une excuse. On le faisait attendre depuis assez longtemps pour que la patience la plus stoïque eût acquis droit de lassitude, mais outre que Mylord était un formaliste décidé, esclave de toutes les convenances, Laure savait parfaitement qu'il avait eu de quoi occuper les loisirs de son attente.

Quoi qu'il en soit, il dormait dans la pose d'Endymion caressé par la lune. Il avait mis son bras sous sa nuque comme le petit fils de Jupiter et sa tête se renversait dans

l'abondance de ses cheveux. Chacun sait bien qu'un défaut physique peut disparaître absolument dans certaines attitudes, et Mylord en avait choisi une qui supprimait tout prétexte à son surnom de Torticolis.

Il était en vérité charmant garçon, et son cou blanc, incliné avec grâce dans le sens de sa déviation, provoquait le regard.

Non pas à demi, je tiens à mentionner cette circonstance ; Mylord avait ôté sa cravate et lâché le bouton de sa chemise.

Il faisait très-chaud ; madame la baronne de Vaudré ne chercha d'abord aucune autre raison, pour expliquer le sans-gêne de Mylord ; mais en approchant, elle fut frappée du soin qu'il avait mis à composer son attitude. Tout tableau a sa pensée. Si un photographe eût saisi le sommeil de Mylord, on aurait pu écrire au bas de l'estampe : « Un jeune monsieur qui veut montrer son cou. »

Laure connaissait déjà son Mylord sur le bout du doigt. Elle obéit à l'injonction de l'écriteau et regarda.

C'était pour elle le jour aux surprises. Le hasard lui rendait avec usure les diableries qu'elle venait de prodiguer à la pauvre marquise.

Le cou de Mylord montrait une longue cicatrice semi-circulaire et que nous ne pouvons mieux décrire qu'en la comparant à la trace laissée par un couperet de guillotine, employé à rebours, c'est-à-dire ayant frappé l'homme, renversé, le visage en l'air.

Ç'avait dû être une horrible blessure et l'on pouvait s'étonner de voir vivante la personne qui avait reçu un pareil coup.

Mais ce n'était pas une bien grosse cicatrice, ni surtout bien profonde. Dans toute son étendue, la plaie s'était refermée presque hermétiquement, formant une fine couture. Au centre, seulement, non loin du nœud de la gorge, deux traces restaient plus marquées.

Une idée traversa l'esprit de Laure. Certains mendiants sont peintres et se font des blessures à la détrempe qui sont de purs chefs-d'œuvre. Mylord avait entendu tout ce qui s'était dit dans le petit salon pendant la séance de somnambulisme, Laure en était sûre. Il savait donc désormais, que pour tout acte de naissance, Domenico de Sampierre n'avait que la trace de cette plaie si facile à reconnaître…

Laura mouilla le bout de son doigt et frotta bien doucement la blessure…

FIN DU PREMIER VOLUME

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2022

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : LéaC, PatriceC, MarcD et Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.